

Quelle est donc cette passion qui, de péripétie en péripétie, va contraindre Jean-Baptiste à fuir dans le Vercors, puis le conduire dans une prison de Grenoble avant l'exil sur la terre algérienne nouvellement conquise ?

C'est la passion de la vie libre que le paysan menait dans son Dauphiné natal avant que la grande mutation libérale du 19ème siècle ne le rattrape. Passion simple aux conséquences imprévisibles.

Quand, vingt ans plus tôt, "l'enfant sauvage" arrive à Chatte, chassé par le froid de Chambarran, personne, dans la famille Brussiaud qui le recueille, ne peut imaginer que l'innocent Sylvestre sera le messager du destin.

Avec *Jean-Baptiste ou la passion coupable*, Pierre Vallin signe un roman mêlant Histoire, aventure, émotion, amour, dans un récit habité de beaux personnages de femmes et à l'écriture raffinée.

Pierre Vallin est né à Tunis d'une famille de colons établis en Tunisie au début du 20ème siècle.

Jean-Baptiste ou la passion coupable est inspiré de l'histoire de l'un de ses ancêtres.

Pierre Vallin est l'auteur d'un autre roman, La Plage de Marie, paru en 2007 et d'un essai : Dieu, Darwin et... moi (états d'âme d'un incroyant), paru en 2009.



EDILIVRE.com
COUP DE COEUR
COLLECTION

PRIX 20.00 €

ISBN : 978-2-8121-8890-9



9 782812 188909

Edilivre.com

Jean-Baptiste
ou la passion coupable

Pierre Vallin

Jean-Baptiste ou la passion coupable

Roman

Pierre Vallin



EDILIVRE.com
COUP DE COEUR
COLLECTION

*Jean-Baptiste
ou la passion coupable*



Pierre Vallin

Jean-Baptiste
ou la passion coupable

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Coup de cœur)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 - Fax : 01 41 62 14 50 - mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8890-9

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Les Arrodières	7
Sylvestre	23
La veillée	33
La pétition.....	49
Le vieux chêne.....	67
La moisson	91
Le charivari.....	109
La fuite	127
Le-trou-qui-souffle	137
Le colporteur	151
L'orage	161
La prison.....	181
L'instruction	195
Catherine	211
Pierre-Auguste.....	233
La lettre.....	247
Epilogue.....	261

Les Arrodières

Ce jour-là, Jean-Baptiste revenait des Arrodières, accompagné de ses chèvres, quand la mule du frère Hubert leur avait barré la route :

– D’où venez-vous avec ces bêtes et ce bois ?

Le « bois » consistait en deux fagots de bois mort que Jean-Baptiste avait chargés sur ses épaules. Quant aux chèvres, en cette fin d’hiver, elles ne paissaient dans la forêt que rejets et broussailles. La question du religieux était de pure forme...

– Mais... nous revenons des Arrodières... à cette heure...

– Vous n’ignorez pas que le monastère a retrouvé ses droits sur cette forêt ?... Votre entêtement me surprend !

Le moine avait fait pivoter sa monture, il lança encore par-dessus son épaule :

– Cette forêt n’est plus communale. Vous n’y mènerez plus vos bêtes ou nous serions contraints d’en parler au garde.

L’avertissement était sans appel. Et qu’aurait-il pu répondre...

Trois quarts d'heure plus tard, Marie-Charlotte l'entendit ouvrir la porte de l'écurie devant les chèvres pressées de retrouver leur abri nocturne. Un instant encore et, avec une hâte inhabituelle, il poussait la porte de la cuisine.

– Marie ! ?

Comme elle avait coutume de le faire, elle s'était avancée vers lui.

– Le frère Hubert nous a arrêtés près du Tremble...

Il vit ses yeux s'emplier de cette inquiétude qui lui faisait un visage grave, plus pâle encore que de coutume...

– Que veux-tu dire ?

– Je te raconterai tout à l'heure... Je dois aller prévenir les autres.

Cette hâte ne lui ressemblait guère. Elle en conçut de nouvelles craintes... Elle avait repris les gants de cheveau qu'elle assemblait de ce point régulier, exécuté presque machinalement. À la foire de Saint-Marcellin, elle en livrerait six douzaines. La lumière commençait à faiblir... Il fallait emplir d'huile le réservoir du chaleil qui était à sec. Elle s'apprêtait à en allumer la mèche lorsque les pas de Jean-Baptiste se firent entendre. La figure rougie par le froid de cette soirée d'automne, il s'avança vers la table sans s'attarder auprès de l'âtre comme il le faisait chaque soir.

– Les moines veulent appliquer la loi sur les chèvres, expliqua-t-il.

Il vit les mains de son épouse se mettre à trembler sur son ouvrage. Un instant, on n'entendit plus que le grésillement du feu.

– Que faire ? questionna-t-elle, hésitante...

– Nous en parlerons ensemble... À la prochaine veillée.

De nouveau, il s'était tu, perdu dans ses pensées, la cuillère en suspens au-dessus de son assiette. Elle se taisait aussi, résignée à attendre la veillée puisqu'il le fallait. La lumière du chaleil faiblissait à nouveau, il était temps d'aller se coucher...

Comme chaque automne, ils avaient quitté la chambre du haut pour l'alcôve de la grande salle. De leur lit, ils voyaient les rondins de bouleau se consumer dans l'âtre et les flammes danser autour des bûches, animant les murs d'ombres mouvantes.

– Pourras-tu m'allumer le four demain ? La pâte est en levain...

De l'inquiétude qui les rongait, ils ne dirent rien.

Dès le lendemain matin, Jean-Baptiste voulut aller voir du côté du monastère. Il prit le chemin du haut des Arrodières. Celui-ci montait rapidement et il eut bientôt une vue dégagée sur le village et sur leur maison, adossée à la pente un peu à l'écart. C'était une bonne maison qu'il avait plaisir à contempler. Avec d'épais murs de torchis et de cailloux roulés qui luisaient dans la lumière matinale comme de grosses écailles. Une bonne maison qu'il n'aimerait pas devoir quitter. La cheminée de brique laissait échapper une fumée bleuâtre, le four serait chaud pour la fournée de pain.

La pente se fit plus raide, il raccourcit son pas, ajustant son souffle à cet effort qu'il savait pouvoir tenir jusqu'en haut de la côte, attentif au travail de son corps en harmonie parfaite avec la nature qui l'entourait. Passées les vignes qui s'accrochaient aux pentes du vallon, son regard glissa librement sur la

friche et sur la lande émaillée de boqueteaux. Là commençaient les terrains communaux dont on leur contestait désormais l'usage. Sur le chemin, le chien gambadait joyeusement, heureux de pouvoir l'accompagner. La forêt qu'il traversait maintenant, il l'avait parcourue tant de fois en compagnie du grand-père Anselme qu'il croyait encore entendre celui-ci, marchant à son côté. « Avec nos jambes, l'Empereur a conquis l'Europe ! », aimait à répéter le vieil homme. Jean-Baptiste ne se lassait pas de l'écouter raconter comment, à la veille d'Austerlitz, l'ennemi avait été trompé par la rapidité des grognards : « Face aux troupes de Koutousov, l'Empereur n'alignait que cinquante mille hommes. Sur le plateau, les Russes se voyaient déjà à Vienne ! Mais le 1^{er} décembre au soir, nous étions là ! Trente-six lieues dans les jambes, mon gars ! En deux jours, avec soixante livres sur le dos. En arrivant, nous sommes tombés à même le sol dans le brouillard et dans la boue. Les officiers usaient de leurs bottes pour nous ramener près des feux. Mais au lever du jour, après quatre heures de sommeil, nous étions sur le pied de guerre. Prêts pour la noce ! »

Le chien s'était arrêté, humant l'air au-dessus du chemin. Dans le bois, des bruits inhabituels se faisaient entendre.

– Sage, Médor...

Le sous-bois s'était empli d'une odeur de brûlé qu'il n'eut aucun mal à reconnaître. Du charbon de bois ! Aux Arrodières ! Quatre hommes s'affairaient dans une petite clairière. Perché sur un monticule de terre, l'un d'eux plongeait une perche dans un trou d'où s'échappaient des volutes de fumée. Non loin, ses compagnons empilaient des rondins qu'ils

recouvraient à mesure d'une épaisse couche de terre. C'était dans ces meules que naissait le charbon de bois après une cuisson lente de cinq jours et cinq nuits. Le charbonnier descendit de son perchoir le long d'une échelle de branches.

– Bonjour, dit Jean-Baptiste.

Muet, l'homme se contenta de l'examiner des pieds à la tête. Les brodequins de cuir graissé, les membres dont le pantalon de toile laissait deviner la musculature déliée, l'impression de force que dégageaient le buste et le cou, les yeux clairs dans l'ombre du chapeau, les traits fermes, enfin, qu'une courte barbe brune ne parvenait pas à dissimuler...

– Vous êtes notre premier visiteur, dit le charbonnier, une fois son examen achevé. Égaré, peut-être ?

– Nous passions sur le chemin. L'odeur a alerté mon chien. Vous travaillez pour le monastère ?

– C'est cela même. Nous cuissons du chêne et du sycomore... des bois qui conviennent bien pour le charbon de forge...

Jean-Baptiste se tourna vers une meule éventrée.

– C'est le résultat de notre première fouée, dit l'homme. Un charbon de bonne tenue qui laissera peu de cendres. Par ici, le sol donne une bonne chaleur. De quelques coups de sa longue perche, il avait percé le flanc de la meule d'une nouvelle rangée de trous où la fumée trouva passage.

Jean-Baptiste observait les rondins empilés autour de la clairière.

– Je vois que vous avez de l'ouvrage..., remarqua-t-il encore.

Dans la chambre à four, Marie-Charlotte s'apprêtait à enfourner les miches. Contre la paroi de briques, Jean-Baptiste avait entassé des fascines de genêt doublées d'une solide muraille de bûches de chêne. Dans l'espace dévolu aux pains, la braise avait roulé, qu'elle repoussa de son pelleron afin de faire place aux miches. La chaleur du four lui avait mis le feu aux joues...

Dans la grande écuelle le caille-lait avait fait son œuvre, le lait s'était pris en une masse tremblotante qu'il était temps de transvaser dans les faisselles. Du dos de la main, elle remonta la mèche qui s'était échappée de sa coiffe puis elle commença de puiser dans le laitage blanc. L'odeur aigre du petit-lait monta vers ses narines...

Lorsqu'elle sortit de la maison, enveloppée dans sa grande pèlerine, l'horloge frappait le premier des onze coups. En dépit du froid, la grand-rue de Chatte montrait de l'animation. Sur la place, Antoine Thibault ferrait un gros cheval gris pommelé dans l'odeur de la corne brûlée. L'antérieure repliée dans la sangle, la bête mâchait une poignée d'avoine.

Devant l'école, l'instituteur Chotard, l'apercevant, s'avança aussitôt vers elle : « Pour votre mari, j'ai entendu raconter... L'application de cette interdiction est une catastrophe ! ». Elle, demeurait sans voix. Visiblement, l'instituteur en savait plus qu'elle...

Pêche, pomme, poire, abricot,
Y en a une de trop
Qui s'appelle Marie Margot !

Dans la cour, à quelques pas de là, des enfants entouraient Marie Coquelle :

Marie trempe ton pain

Marie trempe ton pain dans la sauce !

Mi-riant, mi-fuyant, la fillette était parvenue près d'un mur sur lequel s'appuyait un jeune homme à l'aspect étrange...

– Salut Sylvestre ! lança Étienne Gabillard.

L'autre posait un regard candide sur le groupe qui lui faisait face. Exaspéré par ce mutisme, Gabillard entama un couplet rageur :

C'est la bête Malibette

Qu'a la peau du dos sur la tête

Et la queue en relevette...

L'instituteur, indigné, s'était précipité :

– Garnements ! La récréation est terminée ! En rangs !

Marie-Charlotte s'était avancée :

– Bonjour, Sylvestre... Nous ne te voyons pas beaucoup ces temps-ci.

Sans un mot, le garçon lui tendit ses mains qu'elle prit entre les siennes. Après une hésitation, il indiqua du doigt les bois qui couronnaient le vallon.

– Je sais... c'est la saison des cèpes et tu n'es pas pour rien l'enfant des bois.

Sylvestre avait été découvert six années auparavant, alors qu'il se traînait à proximité du village. Malgré le froid, il ne portait aucun vêtement. Il était si maigre et si faible qu'il ne parvenait pas à tenir debout. Tout laissait supposer qu'il descendait du plateau de Chambarran, chassé par le froid de cet hiver particulièrement rigoureux. Bien que son âge fût estimé à dix ou douze ans, nul n'était parvenu à tirer de lui le moindre mot. Comme il venait des bois, le

curé avait proposé qu'on le prénomât Sylvestre. L'arrivée de l'enfant sauvage à Chatte était de nature à mettre en émoi la population. Pour Honorine, la bonne du curé, il était urgent de vêtir ce garçon dont la nudité était une offense à la décence. Monsieur le curé pensait quant à lui qu'il fallait s'occuper sans tarder de l'âme du sauvageon, privé trop longtemps des bienfaits de la religion, lesquels prirent la forme d'une pluie d'eau bénite que l'enfant sauvage, habitué à d'autres intempéries, endura sans broncher. Chotard, l'instituteur que la commune venait d'embaucher, estima que le plus urgent était de le débarrasser d'une chevelure propice à la vermine, suggérant même qu'un bain ne serait pas inutile. Proposition qui souleva une réprobation unanime, la réaction d'un organisme ignorant le contact de l'eau étant imprévisible. Non, la première chose à faire était de nourrir ce corps décharné. Contre toute attente, l'enfant montrait une totale indifférence pour l'écuelle de soupe chaude qu'on lui avait apportée. C'est alors qu'Antoinette eut l'idée de lui offrir une pomme de terre cuite sous la cendre que le jeune affamé engloutit sans même en ôter la peau.

Rien n'était simple avec l'enfant sauvage. Lorsque, pour l'abriter du froid, on voulut le conduire dans une grange, il fut pris d'une telle crise de panique qu'on dut le laisser dehors, sur une botte de paille, en attendant qu'il se familiarise avec les lieux. Le contact de vêtements sur sa peau donnait lieu aux mêmes réactions violentes. Pour s'en débarrasser, il les lacérait des ongles et des dents. Le malheureux enfant était affecté d'un balancement qui ne s'arrêtait que pour faire place à des mouvements convulsifs. En tout point, son comportement était celui d'un idiot

caractérisé. Appelé de Saint-Marcellin, le docteur Pinel constata la faiblesse du jeune inconnu qui n'avait survécu, dit-il, que grâce à une constitution particulièrement robuste. On ne pouvait en dire autant de sa santé mentale. « Cet enfant est un pauvre imbécile abandonné par ses parents », conclut le médecin, conseillant de le conduire dans un hôpital.

– Cet enfant n'est là que depuis huit jours, était intervenue Antoinette. Et le voilà capable de marcher et de porter des vêtements, choses que l'on pensait impossibles. Il serait honteux de l'arracher à sa vie sauvage pour l'envoyer pourrir dans un hospice !

Un nouveau sursis fut donc accordé à Sylvestre.

Dès qu'il arriva en vue du monastère, Jean-Baptiste remarqua les nouveaux défrichements qui agrandissaient la trouée dans les arbres. Toute la lisière nord de la clairière était jonchée de troncs et partout le bruit des cognées résonnait dans le vallon. « Voilà qui cause plus de dommages à la forêt que n'en feraient toutes les chèvres du Dauphiné », s'indigna le paysan, se remémorant une fois encore les paroles d'Anselme. « Que peuvent-ils faire de tout ça si ce n'est se remplir la panse ! Des hommes qui prêchent la charité ! Crois-tu qu'il faille les laisser nous ronger les os, nous qui avons porté la révolution dans toute l'Europe ?! »

L'application brutale du code de 1827, resté en sommeil depuis vingt ans, l'interdiction des chèvres, la transformation du bois en charbon et ici ces travaux énormes au détriment de la forêt... La rage montait lui. Un instant, il laissa s'apaiser le battement du sang dans ses tempes. Puis il se remit en marche, suivant le chemin qui conduisait à l'extrémité nord de la

clairière. Là, de toute part, des troncs de hêtres jonchaient le sol. Près de la lisière, des hommes attaquaient à la scie une bille posée sur une chèvre formée de deux grumes liées ensemble. Juché sur le tronc, l'un des hommes tirait à lui la niarque que les autres ramenaient vers le bas en pesant de tout leur poids. Le scieur du haut toujours reculant, ceux du bas avançant sous une pluie de sciure, ils se livraient une lutte étrange... « Bonjour, mon ami ! » Se retournant, Jean-Baptiste découvrit un inconnu en robe de bure. Un moine qu'il n'avait encore jamais vu. Une fois de plus, il s'efforça de faire bonne figure.

– Bonjour... J'observais les efforts de vos scieurs...

– Oui, nous avons besoin de planches et ils nous en font, de fort belles ma foi, que le frère menuisier n'aura plus qu'à dresser.

Évaluant le nombre de planches que l'on pourrait tirer des arbres couchés sur la clairière, Jean-Baptiste se dit qu'en effet, le frère menuisier, ne manquerait pas d'ouvrage. Même au train où se multipliaient les moines, il y avait là de quoi fournir en bancs et en châlits toutes les confréries de France.

– La clairière en sera agrandie et la forêt n'y repoussera pas de sitôt, fit-il en se tournant vers la lourde charrue à défoncer. De la bonne terre que vous retournez là...

– Oui, une belle terre bien aérée. Où nous établirons notre nouveau verger.

Émilie examinait l'une de ses chèvres qui avait pris un mauvais coup de froid.

– La Mélusine n’a trouvé rien de mieux que d’aller patauger dans une bauchère, expliqua-t-elle à Marie-Charlotte.

– Ce ne sera peut-être rien...

– Je l’espérais mais la voilà qui s’arrête de ruminer et ce n’est pas bon signe. Je lui ai apporté des bourgeons de sapin et quelques brins de serpolet.

La vieille tirait des plantes et de ses quelques chèvres tout ce qui lui était nécessaire pour vivre. Elle utilisait mieux que quiconque la variété infinie des herbes. L’arroche et l’ansérine lui tenaient lieu d’épinards et les jeunes pousses du fragon, de pointes d’asperges. De la bourrache, elle accommodait les feuilles au court-bouillon tandis que ses fleurs devenaient salades savoureuses. Tout comme la chicorée et le pissenlit, le mélilot, la pimprenelle. Le cornouiller, l’airelle, le sorbier fournissaient des baies qu’elle laissait blettir sur la paille. Elle combinait aussi les plantes en de savants mélanges où les vertus de la spirée et de l’artémise, de la tanaisie, de la chélidoine s’associaient à celles du colchique ou de la gentiane...

– Et toi ? questionna la vieille femme, es-tu enfin débarrassée de cette vilaine toux ?

– Pour la toux, cela va mieux, Émilie. Je venais justement vous demander de cette tisane qui m’a fait tant de bien. En échange, je vous ai apporté ces quelques œufs.

Émilie n’était pas dupe. La tisane servait de prétexte pour lui apporter des œufs. Puisqu’il en était ainsi, elle composerait ce mélange sur lequel elle comptait tant. De l’armoire, elle sortit des sacs de chanvre où elle gardait ses plantes bien au sec.

– Voilà, fit-elle. De la racine de savonnière, quelques fleurs de bouillon-blanc et un bouquet de serpolet. Le même que je donne à Mélusine. C’est te dire si je prends soin de toi ! Si tu te sens fiévreuse, ajoutes-y de la fleur de sureau. Mais dis-moi, ma fille, où en es-tu de ton travail ?

– Mes six douzaines de gants seront prêtes pour le marché...

– Et te seront-elles aussi mal payées ?

– Sans doute. Mais nous avons besoin de cet argent. Cela me fait penser que je dois passer chez Clément qui a dû finir mes sabots. Laissez-moi vous embrasser, Émilie.

Après une hésitation, à la jeune femme qui avait tourné les talons, la vieille lança :

– Comment vont les choses avec ton mari ?

Un instant, Marie-Charlotte parut clouée sur place puis elle pivota sur ses sabots. Le rose était monté à ses joues...

– Il dit que je dois d’abord guérir... Plantée au milieu du chemin, ne sachant plus que dire, elle se décida à prendre congé.

« À bientôt, Émilie ! Et encore merci pour tout ! »

Chez Clément et Jacqueline, un bouquet de feuillage, suspendu au-dessus de la porte, rappelait qu’on était le 12 novembre, jour de la fête des sabotiers. Clément évidait l’intérieur de deux sabots fixés dans les encoches de l’établi.

– Tiens, c’est notre Marie-Charlotte..., remarquait-il uniment, tout en vérifiant la surface du bois de ses doigts nouveaux.

– Bonjour, Clément, serait-ce mes sabots que tu termines ?

– Un seul suffirait pour tes deux pieds !

– Tes sabots sont là ! lança Jacqueline du fond de la salle où, alignés sur des barres de bois, les sabots neufs restaient exposés à la chaleur douce d'une cheminée. Il n'aurait pas fait mieux pour une princesse !

C'étaient des sabots de noyer blanc, joliment teints au jus d'airelle et dont le bois poli au canif luisait dans la lumière de l'âtre. Clouée sur le dessus, une bride de cuir gras complétait l'ouvrage.

– Mais quel travail avez-vous fait là ! s'exclama Marie-Charlotte. Je les porterai encore dans dix ans !

– C'est prudence, fit le sabotier. Au train où vont les choses, il faudra aller pleurer misère pour obtenir quelques billes de bois.

Comme tout bon sabotier, Clément fabriquait ses quatre paires de sabots par jour et il commençait à se plaindre que la matière première était difficile à trouver. « Si le prix du bois augmente encore, mes sabots deviendront inabordables », s'inquiétait-il.

« Au train où vont les choses ». Une fois encore, Marie-Charlotte éprouvait le sentiment d'être la plus mal informée. À quoi s'opposait la crainte d'entendre confirmer la nouvelle qu'elle redoutait.

– Je n'en ai jamais eu d'aussi beaux..., dit-elle à Jacqueline et Clément tout surpris de la voir tellement émue.

Pour rentrer, Jean-Baptiste avait emprunté le chemin du fond des Arrodières, une charrière moins pentue que le layon caillouteux qui l'avait conduit jusqu'à la clairière. Sous l'effet de l'émotion qui

l'étreignait, il arriva presque essoufflé au sommet de la côte. Les toits bruns du monastère s'alignaient au-dessous de lui et, non loin de là, la charrue du frère laboureur striait le sol de la clairière de sillons rectilignes. Au-delà, se percevait clairement le grincement de la niarque des scieurs de long. Avec ses arbres dénudés, la forêt qui l'entourait offrait un spectacle de mort. Mais il savait que la vie ressurgirait bientôt du linceul de feuilles qui couvrait le sol. Ces grands arbres en repos lui donnaient un sentiment profond de pérennité. Son regard monta le long d'un grand fût lisse jusqu'à l'éclatement des branches, dans la lumière grise du ciel... Rassérénié, autant que faire se pouvait, par sa courte halte, il se remit en marche.

Nourrir leur petit troupeau deviendrait bientôt impossible. La réserve de foin n'irait pas au-delà de l'hiver et pour la première fois il voyait approcher le printemps avec angoisse... Au sommet de la dernière côte, il marqua un temps d'arrêt avant de s'engager dans la grande descente qui menait à Chatte. La lumière finissante du soir colorait d'éclats pourpres les eaux mouvantes de l'Isère et de l'autre côté de la rivière se dressait la muraille du Vercors. Le calme mélancolique de cette soirée d'automne gagnait la campagne, tout juste troublé par l'aboiement d'un chien poursuivant une bête égarée. « Ce pays est le nôtre, ils ne nous le prendront pas ».

Les chèvres qui l'avaient entendu approcher attendaient derrière la haie. Ils dépassèrent d'un pas rapide la propriété du maire Villeneuve. Sur les pentes les mieux exposées du vallon, les mûriers fraîchement taillés en têtard y attendaient eux aussi le retour du printemps. Ils se couvriraient alors des

feuillages qui nourrissaient les vers à soie. Comme chaque année, le maire Villeneuve embaucherait nombre de villageoises pour cueillir les feuilles et traiter les cocons. Un moment, le maire avait projeté de se lancer dans le moulinage de la soie, faisant naître dans le village l'espoir d'une activité régulière. L'opposition des soyeux lyonnais l'avait empêché de réunir les fonds nécessaires...

Sur le seuil de la maison, Marie-Charlotte conversait avec le docteur Liotard que son cheval attendait, fourbu et la tête basse.

– Longue journée, n'est-ce pas ? lança le médecin. Voyant le regard inquiet que Jean-Baptiste lançait à sa femme, il ajouta aussitôt : Pour Marie-Charlotte, rien de grave... mais cette toux doit être soignée. Mais vous ? Racontez-nous...

Tandis qu'il faisait le récit de sa journée, il voyait se peindre tour à tour la surprise, la colère, l'inquiétude sur les visages de sa femme et du docteur.

– C'est plus grave que je pensais, fit ce dernier, l'air soucieux. Ces religieux mettent la forêt au service d'intérêts mercantiles face auxquels vos chèvres ne pèsent que peu de poids. Curieux usage d'un code destiné, disait-on, à préserver les forêts...

Tandis que Jean-Baptiste sellait Neptune, le médecin faisait encore des recommandations à sa malade. De la sacoche de cuir pendue à sa selle, il avait tiré un flacon d'huile de foie de morue, des gouttes d'arsenic et des comprimés de sulfate de quinine.

– À bientôt ! Et soyez prudents !...

Une heure plus tard, ils étaient assis de part et d'autre de la table. Dans la lumière tremblante de l'âtre, Jean-Baptiste observait les traits tirés de sa femme.

– Cesse de te tourmenter... Regarde comme ton pain est beau, fit-il en lui tendant la tranche qu'il venait de tailler.

Elle esquissa un sourire mais reprit son air grave.

– Pourquoi m'as-tu caché que la forêt nous est interdite ?...

– Je devais me convaincre qu'il n'y avait plus rien à faire...

– Suis-je malade à ce point ?

Elle cherchait ses yeux qui ne se déroberent point.

– Non, Marie... Il ne servait à rien de te mettre en souci... Le docteur l'a dit, le plus urgent est de te soigner. Mettons-nous au lit, maintenant.

Une fois soufflée la flamme du chaleil, ils commencèrent de se déshabiller dans la chaleur du foyer. Marie-Charlotte faisait à son tour le récit de sa journée, elle s'interrompit tout à coup.

– Mais !... je ne t'ai pas montré les sabots que je suis allée chercher chez Clément...

Boutonnant prestement sa chemise, elle s'apprêtait à aller vers le coffre. La main de Jean-Baptiste se referma sur son bras.

– Tu me les feras voir demain. Il n'est plus temps, maintenant...

Sylvestre

À Saint-Marcellin, Amédée Liotard avait succédé au docteur Pinel peu après que Sylvestre avait été découvert dans les circonstances que l'on sait. À l'École de médecine de Lyon, Amédée avait laissé le souvenir d'un esprit rebelle à tout endoctrinement. Cette indépendance d'esprit qui lui tenait à cœur, l'étudiant Liotard en avait trouvé un parfait exemple en la personne de Jean Itard. « On n'est savant que par l'expérience, lucide que par le doute, intelligent que par le savoir acquis », écrivait ce médecin dans la conclusion d'un rapport sur l'enfant sauvage de l'Aveyron, publié en 1799. Amédée avait étudié ce cas avec passion. Que le jeune médecin fût confronté au même problème que cet illustre aîné semblait un clin d'œil du destin. Informé des conclusions que Pinel avait tirées de l'examen de Sylvestre, Liotard avait objecté que le fait même que l'enfant sauvage ait survécu prouvait qu'il n'était pas l'idiot que l'on prétendait. Loin d'être inexistante, la sensibilité du sauvageon était seulement inadaptée à sa vie nouvelle. Le claquement de porte le plus violent le laissait sans réaction mais il sursautait au moindre

craquement de noix. Les mêmes contradictions se retrouvaient dans les domaines les plus différents. D'une malpropreté notoire, selon les critères admis, Sylvestre montrait une adoration sans bornes pour le ciel d'orage et pour l'eau de la pluie. Indifférent, ou presque, à l'environnement quotidien, il restait fasciné par les jeux de la lune derrière les nuages ou par ceux du vent dans les feuillages. Très vite son effroi face aux humains avait fait place au désintéret. En revanche, il montrait la plus vive attirance pour les animaux de la ferme, lesquels le lui rendaient bien.

Plein d'excitation, le médecin prit sa plus belle plume pour faire à son ami Delmas le récit de ses débuts mémorables :

Mon cher Charles,

Je t'ai raconté les péripéties de mon installation à Saint-Marcellin. Figure-toi que dès ma première tournée, la plus intéressante des surprises m'attendait en la personne d'un certain Sylvestre, connu ici sous le nom d'enfant sauvage. Mon confrère Pinel avait vu en lui un idiot incurable. Mes premières observations me font penser qu'il n'en est rien. Cette conviction se fonde sur l'observation d'un cas analogue, faite à la fin du siècle dernier par Jean Itard. En se référant aux observations de ce prédécesseur illustre, on peut affirmer que cet enfant n'est pas un imbécile désespéré mais un être intéressant. Je dirais avec Itard que l'enfant sauvage est idiot, non par insuffisance physiologique mais par déficience culturelle. Nous ramenent une nouvelle fois au problème de l'être et du devenir. Tu comprendras alors l'intérêt que suscite l'enfant sauvage puisque « de ce qui lui manque, peut

se déduire la somme des connaissances et des idées que l'homme doit à son éducation... ».

Derrière le bureau de merisier ciré qu'ornaient un sous-main de cuir patiné et un encrier de porcelaine blanche, le médecin s'accorda un instant de réflexion, le regard posé sur un paysage que le printemps tendait d'un délicat voilage vert. Il reprit son récit de son écriture régulière...

Sylvestre avait été placé chez les Brussiaud où la mère, Antoinette, et l'un des fils, Jean-Baptiste, avaient pris son cas à cœur. Très vite, Sylvestre s'était accoutumé à la cuisson des aliments et, en possession d'une pomme de terre crue, il courait l'enfourir sous la cendre. Sa sensibilité défaillante l'exposait alors à de cruelles brûlures. Pour tenter d'éveiller son sens du toucher, diverses méthodes avaient été mises en œuvre. L'une d'elles consistait à cacher dans un sac des billes et de petits cubes de bois que Sylvestre devait reconnaître en aveugle. Ses échecs répétés suscitaient le découragement lorsque Jean-Baptiste, sachant son attrait pour les fruits secs, avait remplacé les billes par des noix. Trouvant à l'exercice un intérêt nouveau, le sauvageon l'avait réussi sans aucun mal...

Depuis son arrivée à Chatte, Sylvestre n'avait plus eu de contact avec la nature. Jugeant l'enfant sauvage suffisamment attaché à sa vie nouvelle, Amédée avait autorisé Jean-Baptiste et Anselme à l'emmener avec eux dans les bois. Très vite, Sylvestre avait montré une excitation telle que les deux hommes avaient failli renoncer. Humant l'air avidement, l'enfant sauvage courait d'un côté et de l'autre en poussant des cris plaintifs, s'arrêtant, repartant sans qu'il fût

possible de comprendre quels sentiments l'animaient. Affolée, Diane courait derrière lui en poussant des glapissements déchirants. En dépit de leur inquiétude, les deux hommes avaient laissé les choses suivre leur cours. Assez vite, l'agitation désordonnée avait fait place à un comportement plus policé. « Ce citoyen-là nous a fichu une sacrée frousse ! avait commenté Anselme. Je ne sais pas où il a appris à marcher mais ce n'est sûrement pas dans une compagnie de la Garde ! ». Les hommes, détendus, avaient laissé éclater leurs rires. L'enfant sauvage allait d'un trot régulier qu'il semblait capable de soutenir indéfiniment, son souffle était inépuisable et Anselme, admiratif, s'était exclamé : « Si on le laissait faire, cet animal nous crèverait tous ! Sans ces chaussures qui l'embarrassent, il filerait comme un lapin vers son terrier ! ».

Ce soir-là, ils étaient rentrés recrus de fatigue, débordant d'histoires à raconter. L'agilité de Sylvestre escaladant un chêne pour y cueillir des glands, sa façon de découvrir les champignons par son seul flair, le bonheur que lui avait donné un ruisseau d'eau claire, la frayeur enfin que lui avaient causée ses propres étournements quand la fraîcheur du soir les avait saisis. « Voilà le résultat de ces habitudes qui le ramollissent ! », avait bougonné Anselme. Le vieux militaire n'appelait plus Sylvestre que « le voltigeur ». Sans doute, l'enfant sauvage ne marcherait-il jamais normalement mais il pouvait abattre un nombre de lieues impressionnant. Anselme lui pardonnait même son aversion pour les boissons alcoolisées. « Ce malheureux ne sait pas ce qui est bon mais quel diable de cavalier il fait ! ».

Sylvestre avait appris à mettre le couvert, à tirer de l'eau du puits ou à grimper dans le fenil pour en faire tomber du foin. Les bêtes semblaient le reconnaître comme un des leurs et il offrait un spectacle étrange quand il traversait la cour, des pigeons perchés sur ses épaules et les oies se bousculant derrière lui. Cet amour était devenu passion le jour où Jean-Baptiste mit entre ses mains l'un des chiots que Diane venait de mettre au monde.

Si les sentiments de Sylvestre ne cessaient de se développer, son caractère s'affirmait également. Sa première colère s'était produite à l'occasion d'un exercice consistant à retrouver une noix dissimulée sous un gobelet de bois, d'une série de cinq, retournés sur la table. Après que l'on eut déplacé les gobelets en tous sens, Sylvestre devait désigner celui qui dissimulait la noix. Excédé par la difficulté du jeu, il avait bousculé noix et gobelets d'un geste rageur. Informé, Amédée estimait que cette réaction intempestive donnait aussi des raisons de se réjouir. Y voyant la manifestation d'une volonté naissante : « Voilà qui me rappelle une citation d'Itard », avait-il commenté dans une lettre adressée à Charles : « Si l'enfant connaît assez bien la valeur du oui ou du non pour en faire une juste application, tout n'est pas perdu ». Tout n'est donc pas perdu pour Sylvestre, bien au contraire. Je pense qu'il pourrait avoir bientôt recours à la parole, seul moyen d'exprimer clairement besoins et sentiments. La mutité de Sylvestre n'est pas organique, elle doit être comprise comme la conséquence de son isolement passé : sans stimulation, pas de langage et, sans langage, pas d'intelligence possible. C'est en cela, et en cela seul que l'homme se distingue de l'animal.

Nombre de personnalités faisaient un détour par Chatte pour y rendre visite à l'enfant sauvage. Le premier de ces personnages s'était lancé dans une péroraison interminable quand Sylvestre, voyant que la coiffure du visiteur souffrait de la véhémence de son discours, n'avait rien trouvé de mieux que lui apporter un peigne. Achevant de s'embrouiller dans une pensée déjà bien confuse, le malheureux avait fini par réclamer sa canne et son chapeau ! À quelque temps de là, apparition d'un second énergumène. Discours tout aussi ennuyeux sur « la nature de l'homme sauvage ». Lequel restait d'un calme olympien. Jusqu'à ce que, lassé par la longueur de l'exposé, il aille chercher la canne et le chapeau de l'orateur...

De longs mois avaient passé. Ce jour-là, la chaleur était telle que les bêtes avaient déserté la cour. Jean-Baptiste et Sylvestre avaient cherché refuge dans l'ombre de la grange ouverte. La poussière du sol leur servait de tableau noir. « Couteau », prononça Jean-Baptiste. Sylvestre traça une forme effilée où un trait vertical séparait la lame du manche. « Peigne ! ». Un trait s'étira sur le sol, le long duquel Sylvestre aligna une rangée de dents. « Assiette "et" pomme ! ». Lorsque Sylvestre eut fini de dessiner deux cercles inégaux, l'un aussi rond qu'il pouvait le faire et l'autre rebondi et déprimé sur le dessus, Jean-Baptiste enchaîna :

– Pomme « dans » assiette...

Le visage de Sylvestre s'était éclairé. Il fit mine d'effacer le grand rond puis se ravisa pour effacer la pomme qu'il redessina au milieu de l'assiette. Jean-Baptiste laissait éclater sa joie quand un coup de vent traversa la cour. Poussés par le vent d'ouest, des

nuages défilèrent au-dessus des toits. « Voici l'orage. Il faut aller aux noix... ».

Debout sur la charrette que la jument entraîna d'un trot saccadé, ils prirent le chemin de la Michaudière. Les noyers ployaient leurs branches sous le vent et le sol était jonché de noix. Ils se mirent au travail sans perdre de temps. Se déplaçant avec souplesse, l'enfant sauvage faisait aller ses mains avec une vivacité surprenante. Il fallait ramasser au plus vite les fruits que le vent avait jetés à terre. Une nuit passée à l'humidité suffirait à y mettre la moisissure. La pluie fine et dense s'était mise à tomber dans un murmure régulier. Le visage levé vers le ciel, Sylvestre semblait ruisseler de joie...

Ce soir-là, la soupe fut la bienvenue. Les doigts noircis de brou, ils avaient pris place à la table sans ôter leurs vêtements mouillés. Le père revenait de Saint-Marcellin où il avait vendu des chevreaux. Julien et Sébastien, partis de bonne heure pour aller couper du bois, avaient été pris par la pluie. Tout comme Antoinette, malgré la hâte avec laquelle elle poussait les biques sur le chemin du retour. Tous étaient trempés mais contents. Il était grand temps qu'un peu d'eau vienne ameublir la terre assoiffée. Seul, Anselme gardait une mine soucieuse.

– Quelque chose ne va pas, pépé ? finit par questionner Antoinette.

Le vieux avala coup sur coup trois cuillerées de soupe.

– C'est la Diane, lâcha-t-il enfin, d'un trait. Le silence s'était fait autour de la table. Sylvestre lui-même, voyant les regards converger vers le vieux,

observait celui-ci avec curiosité. Quand la pluie s'est mise à tomber, je l'ai vue traverser la cour comme une folle. Elle avait peur de l'eau...

– Où est-elle, demanda Thomas, déjà debout...

– Couchée sous le hangar...

Personne n'osant faire le premier mouvement, ils avaient attendu en silence le retour du père. Enfin, il était apparu :

– Je l'ai enchaînée à l'échelle, nous verrons demain...

Le lendemain, dès les premières lueurs de l'aube, Thomas était allé puiser un seau d'eau puis il s'était dirigé vers la grange. Le vent restait à l'ouest et de gros nuages noirs emplissaient le ciel teinté de mauve. De nouveau, son pas lourd s'était fait entendre, il avait poussé la porte de la cuisine, surpris de les trouver tous là.

– Elle n'a pas voulu boire..., fit-il brièvement. C'est la rage...

Il n'y avait pas d'autre choix que d'abattre la pauvre bête. En cet instant, toutes les pensées se tournaient vers Sylvestre. L'enfant sauvage, si proche de la chienne, avait-il pu lui aussi contracter l'horrible maladie ? Le père avait pris la route de Saint-Marcellin afin d'y prévenir le docteur Liotard. De retour un peu avant midi, il montrait un visage fermé. Sans détour, il était allé décrocher le fusil à pierre et avait extirpé du placard la corne à poudre et la sacoche qui y dormaient. Puis il était sorti sans un mot. En silence, ils avaient attendu la détonation qui avait secoué la cour...

Les larmes que l'on croyait taries avaient de nouveau coulé sur les joues de l'enfant sauvage. La

mort de Diane, dont on craignait les conséquences, avait produit des sentiments si violents qu'il lui fallait les exprimer. Comme l'espérait Amédée, cela se fit par le langage. D'abord les mots simples du quotidien : eau, lait, pain, noix, qu'il prononçait sans peine, d'une voix claire et bien timbrée. Des vocables de deux syllabes avaient suivi : cou-teau, cou-cher, man-ger. Il disait assez bien Médor mais restait incapable de prononcer Sylvestre. Sans surprise, Amédée avait constaté qu'il restait étranger à l'usage du « moi » et du « je ». L'isolement dans lequel il avait trop longtemps vécu l'ayant privé de la partie sociale de sa personne.

La veillée

En cette soirée du 15 novembre, les rues de Chatte montraient une animation particulière et les silhouettes qui se découpaient dans l'ombre auraient inquiété si des voix familières ne les avaient accompagnées. Le soir tant attendu de la veillée était arrivé. Dans la grande cheminée de la salle commune brûlait déjà un feu à rôtir un cochon. Deux bancs étaient disposés sous le manteau de l'âtre où trois vieillards avaient pris place, visiblement contents de leur installation.

– Les amis, la position sera facile à défendre..., estima le père Frochot d'un coup d'œil militaire. Sa canne entre les genoux, Arsène garnissait sa pipe de tabac brun puisé dans une blague de cuir ridé où quelques rondelles de carottes le gardaient au frais.

– En v'là encore une que l'ennemi n'aura pas..., observa-t-il en allumant sa bouffarde avec un soupir de satisfaction.

Le fond de la salle était encombré de paniers de noix à monder, de haricots blancs à décharçonner, de corbeilles de laine et de filasse, de fléaux et de sabots à raccommoder. Tabourets et chaises

attendaient en désordre leurs propriétaires. Après avoir mis leurs briques à chauffer dans l'âtre, Marie-Charlotte et Jacqueline, bientôt rejointes par la Tiennette, avaient pris place à une table non loin de la cheminée. Émilie vint s'asseoir auprès d'elles :

– La compagnie des jeunes m'est plus agréable que celle des anciens, s'excusa-t-elle. Puis, avec un coup d'œil en direction des vieux qui somnolaient dans l'âtre.

Ces trois-là vont se trouver enfumés comme blaireaux en leur trou...

Près de la porte, Jean-Baptiste et Clément, rasés de frais, battaient la semelle en compagnie de Mathieu Roussel.

– Martial ne va pas tarder, il a promis d'être là. Antoine Thibault fit son entrée en saluant à la cantonade. Le maréchal était accompagné d'un roulier de Romans. Ce Petit Louis aimait parler haut et fort et, une fois lancé, la difficulté était plutôt de le faire taire. Derrière eux, Mélanie, la femme du maréchal, se glissa dans la salle avec sa discrétion habituelle, accompagnée d'Isabelle Touchard plus jolie que jamais.

– Vous avez là une bien belle salle, observa le roulier, non sans guigner vers le corsage d'Isabelle.

Marie-Charlotte qui gardait un œil sur la porte la vit s'ouvrir devant Guillaume, Jean-Baptiste et plusieurs autres. Tous se dirigèrent vers des sièges où ils voulaient rester ensemble.

À la table des femmes, Sylvestre aidait à écosser les haricots.

– Ce que vous me dites n’est pas pour m’étonner, fit la voix forte du voiturier. Vos moines n’ignorent pas la valeur de ce bois...

Le silence s’était fait dans la pièce. Cela n’était pas pour déplaire à notre homme qui reprit sans baisser le ton :

– La forêt fournit aux manufactures trois produits essentiels. Celui qui vous parle est bien placé pour le dire. Ce sont les planches pour les emballages ainsi que le charbon pour les fourneaux et les machines à vapeur. Aujourd’hui, celui-ci se vend 10 francs les 100 kilogrammes !

– Les planches. Le charbon. Cela fait deux..., dit Rémi Collinot.

– Le troisième est le tan, pour les cuirs. Celui-là ne vous concerne pas car on le tire du chêne vert, absent de vos forêts. Mais je peux vous dire que, face à ces intérêts, votre lait et vos fromages ne pèseront pas lourd !...

– Ne restons pas debout, Louis, dit Antoine en le saisissant par l’épaule pour essayer de le faire taire.

Jean-Baptiste entendit Guillaume lui souffler :

– Celui-là parle trop et trop fort.

Le cordier s’employait à refaire le paillage d’une chaise. Sur le bord du châssis de bois, était fixé un écheveau de paille de seigle qu’il tordait en un cordon mince et bien régulier. Il se mit à parler lentement :

– Les anciens n’aimaient guère voir transformer en charbon les arbres de leurs forêts...

Avec son teint pâle, ses yeux délavés et ses cheveux couleur de filasse, il semblait que Guillaume ait fini de prendre la couleur du chanvre dont il faisait

ses cordes. En quelques mots, il avait capté l'attention de tous.

– Au petit matin, il faut voir les traces entremêlées des bêtes autour de la meule du charbonnier. Celles du renard et celles du loup comme celles du cerf ou du sanglier solitaire. Pendant le clair de lune, tous sont venus rôder autour de ce bois qui brûle sous sa carapace de terre. Du temps qu'il vivait là-haut dans sa cabane, le père Grégoire s'y était rendu une nuit. Dans la fumée, les loups respiraient si fort qu'il les entendait à plus de trente pas. Lorsque la lune a percé les nuages, ils étaient tous là, assis en rond autour du fourneau. Dans la nuit, leurs yeux brillaient comme brandons et ils se sont mis à hurler à la mort de façon si effrayante que le pauvre Grégoire en eut le poil hérissé. Quand une biche suivie de son faon est entrée dans le cercle des loups, pas un d'entre eux n'a bronché ! Le vieux m'a juré l'avoir vu de ses yeux.

Un silence que nul n'osait troubler s'était installé dans la salle. De quelques coups de tisonnier, Barthélemy raviva le feu qui commençait à tourner de l'œil. Guillaume n'avait pas choisi par hasard ce récit plein d'émotion et, sans cesser de manier sa quenouille, Émilie enchaîna :

– Contrairement aux hommes qui commencent à l'oublier, les bêtes savent que les arbres sont source de vie. Ils plongent leurs racines dans les profondeurs de la terre et poussent leurs ramures haut dans le ciel. Entre l'obscurité et la lumière qu'ils relient beaucoup mieux ma foi que ces calvaires qu'on nous a plantés çà et là...

Dans la pénombre, le profil d'Émilie paraissait singulièrement jeune. Un éclat de lumière atteignit la table des femmes où l'enfant sauvage était penché sur

ses graines. Jean-Baptiste observa une fois encore chez sa femme cet air grave qui ne la quittait plus. Après avoir découpé une lanière dans un morceau de cuir bien gras, il en avait coiffé la verge du fléau. D'une traction, il éprouva la solidité de son ouvrage. Auprès de lui, Martial travaillait sur les sangles d'un harnais dont il adoucissait les bords par un chanfrein très léger. L'odeur rance du cuir flottait autour d'eux.

– Contrairement à ce que l'on prétend, la présence des chèvres dans les taillis n'est pas nuisible, bien au contraire, commença Martial... Poussée d'une main ferme sur le bord de la courroie sa gouge détachait un fil de cuir qui frisait comme un copeau.

– Il suffit d'aller voir là où ne vont plus les chèvres, appuya Jean-Baptiste. Les bois deviennent impénétrables.

– Ceux qui ont fait cette loi ne sont jamais allés dans une forêt !

Ils eurent la surprise de voir Théophile Sédillot sortir de l'ombre qu'il affectionnait. Faisant l'effort de redresser son dos, ployé à trop rester courbé sur les peaux, le tanneur poursuivi :

– La chèvre fournit le cuir le mieux adapté à la ganterie...

– Et sa peau forme le meilleur récipient pour le transport des liquides ! C'était le voiturier, pas mécontent de se manifester.

Je comprends vos soucis, dit-il, tourné vers l'assemblée, mais nous avons aussi les nôtres. Et quand le roulage est en crise, nombreux sont ceux qui en font les frais. Ce n'est pas mon ami le maréchal qui dira le contraire ! Aujourd'hui, les machines à vapeur sont partout : sur les rivières d'où elles

chassent les chevaux de halage, sur les rails du chemin de fer où elles concurrencent diligences et charrois. Sans chevaux, qui achètera votre foin ?

– Dieu merci, les voitures ne manquent pas sur nos routes, ne put s’empêcher d’observer Vincent Frochot.

Un peu surpris de se découvrir un contradicteur en la personne du charron, Petit Louis prit un ton protecteur :

– Il ne faudrait pas vous croire à l’abri, l’ami ! Ce qui se fait là-bas, se fera ici demain...

Serrant entre ses genoux le batteur et le manche du fléau qu’il s’apprêtait à réunir par un lien de cuir, Jean-Baptiste leva les yeux vers le roulier :

– Au printemps dernier, alors que Marseille regorgeait de blé russe, nous avons vu le grain atteindre 37 francs l’hectolitre. Parce qu’on ne savait pas comment le transporter, nous fut-il expliqué. Et cela en dépit des machines à vapeur !

– Les transports modernes laissent les campagnes à l’écart du progrès et emportent leurs habitants vers les villes où les attendent des patrons sans scrupule !

Abel Brunon portait la grande culotte à braguette boutonnée à gauche à quoi se reconnaissent les compagnons charpentiers. Ce qu’il était encore deux ans auparavant, avant de venir s’établir à Chatte pour une raison connue de lui seul... Barthélemy Blanchard l’avait engagé sans poser de questions et il ne le regrettait pas.

– J’ai vu la grève de 1845, continua Abel. Une grève qui a arrêté cinq mille charpentiers pendant quatre mois. Pour une augmentation de salaire que les patrons refusaient. Les ouvriers des Quatre Corps se

sont cotisés pour soutenir les grévistes. Pour venir à bout de la grève, le ministre de la Défense a mis les soldats charpentiers au service des entrepreneurs. Le 16 juillet, la police a arrêté sept compagnons désignés comme meneurs. Vincent, dit Condom, écopa de trois ans de prison et Dublé, dit Langevin, de deux. Accusés de coalition, menace et violence.

Guillaume venaient d'achever sa chaise. Le paillage avait pris des formes rebondies que Thérèse Gabillard, assise sur un mauvais tabouret de bois, lorgnait d'un œil gourmand. Guillaume repoussa la chaise pour reprendre la parole :

Au moins, ces gaillards-là ont-ils obtenu un résultat, puisque les patrons ont fini par céder. Les canuts de Lyon, eux, n'ont reçu que des coups de fusil ! Le maréchal Soult, à la tête d'une armée battant tambour, a laissé sur le pavé de la ville six cents morts et blessés. Les canuts passent leur existence autour de métiers à tisser où leur famille tout entière travaille jour et nuit. Ils dorment sur des plateformes suspendues au plafond des ateliers et où ils accèdent par des échelles. Les enfants de plus de huit ans font leurs huit heures par jour...

– Si le patron veut bien appliquer la loi ! intervint le roulier. Tous les moyens sont bons pour faire baisser les salaires. Pour construire le fort de Tournoux, huit cents Piémontais ont été embauchés. Ils ne rechignaient certes pas à l'ouvrage mais c'étaient surtout de fameux trousseurs de jupons ! Lançant un coup d'œil en direction d'Isabelle, il rencontra le regard glacé du compagnon. Un instant, les deux hommes se mesurèrent des yeux...

Joseph Delteil et Casimir Lantier étaient assis côte à côte sur un banc adossé au mur. Avec la concurrence du coton, les deux peigneurs de chanvre ne survivaient qu'en se livrant à de petits travaux. Casimir façonnait des personnages dans des morceaux de bois de tilleul. Teintées de couleurs végétales et polies à la moelle de sureau, ces sculptures trouvaient preneurs sur les marchés. Joseph, quant à lui, était entouré de carcasses de paniers. Sous son fendoir de buis, un rameau d'osier blanc éclata en quatre éclisses qui se séparèrent en fouettant l'air avec des sifflements de serpents.

– À un franc cinquante la journée, le travailleur agricole n'est pas mieux loti que celui des villes, fit observer Lantier.

– Le travail de la terre lui aussi est un esclavage, appuya Delteil.

On disait les deux hommes sur le point de prendre le chemin de la ville et Jean-Baptiste craignait par-dessus tout que leur découragement ne s'étende à tout village. Mais il avait d'autres raisons de se méfier des deux hommes...

– Le travail de la terre est dur, nous le savons tous, concéda-t-il. Du moins le paysan travaille-t-il pour lui. Il est le plus indépendant des hommes...

– Si l'on oublie les caprices du temps ! lança Delteil.

Les pouces passés dans la ceinture, le voiturier s'était de nouveau campé sur ses jambes :

– C'est vrai que le paysan se trouve bien seul. Tout comme le roulier d'ailleurs ! Peut-être est-ce une question d'organisation. Les ouvriers de Grenoble ont fondé des associations de secours mutuel où, pour un

franc par mois, ils bénéficient de soins gratuits pour eux et leur famille. Et même d'une aide pour ceux qui perdent leur emploi !

– Un franc par mois ! ? Que nous resterait-il pour manger ? Et que pourrait votre association contre des calamités naturelles qui nous frappent tous à la fois !

– C'est le prix de notre liberté ! s'emporta Jean-Baptiste.

– Liberté de mourir de faim ! Pour nous, le choix est fait, siffla Delteil entre ses dents.

– Les moines ont besoin de bras, précisa Lantier.

C'était le choix que Jean-Baptiste redoutait. Avec une violence dont il fut surpris, il lança :

– Plutôt crever qu'aller labourer la terre que les moines nous ont prise !

Lantier le regardait d'un œil mauvais :

– Facile à dire quand on n'a pas de bouches à nourrir...

Dans la grande salle, le silence était tel qu'on aurait pu entendre une araignée tisser sa toile. Sur le poing de Jean-Baptiste, chaque jointure s'était marquée de blanc.

« Le salaud ! », souffla Collinot, j'espère que tu lui fermeras la gueule ». Les mains agrippées au bord de la table, Marie-Charlotte tentait de cacher son trouble. À ses côtés, Jacqueline et la Tiennette semblaient absorbées par le tri de leurs graines. Elle, cherchait les mots qu'elle aurait dû prononcer et qui se dérobaient. Berthe Lantier, fielleuse, se pencha vers elle :

– C'est vrai que notre Jean-Baptiste ne paraît pas pressé de te faire des enfants...

Jean-Baptiste choisit d'ignorer la pique du chanvrier. Il prit une inspiration avant de reprendre :

– Lorsque la pluie se fait pressante et qu'il faut rentrer la moisson, nous faisons front ensemble...

– Il ne s'agit pas de rentrer les foins mais de défier les moines et la loi ! coupa Delteil. Je le répète, je n'en suis pas !

– Personne ne veut défier qui que ce soit, fit observer Guillaume. Il s'agit de nous faire entendre...

– La loi est la même pour tous ! Et celle qu'on nous impose doit s'appliquer aux moines, appuya Jean-Baptiste, exprimant l'idée qui lui tenait à cœur.

De nouveau Abel s'était levé de son siège. Posément, il proposa :

– Pourquoi ne pas écrire une pétition que le maire porterait à qui de droit ? Ceux qui seront d'accord la signeront...

Jean-Baptiste s'était assis. Ses mains tremblaient encore. Désignant Delteil et Lantier, il dit à ses voisins :

– J'ai cru que ces deux-là allaient me faire perdre la tête.

À l'adresse de Collinot qui tendait l'oreille, il ajouta :

– Et toi, Rémi, essaye de la boucler un peu. Tu en as assez fait pour ce soir...

– Ah ça ! Te voilà fâché contre moi, maintenant ! ?...

– Je n'aime pas ta façon de jeter de l'huile sur le feu.

Le feu, c'est le moment que choisit Barthélemy pour y balancer le fagot qu'il tenait à la main. Les branches s'embrasèrent toutes à la fois, répandant par toute la salle l'odeur puissante du genévrier. Les vieux avaient sauté dans leurs sabots avec une vivacité dont on ne les croyait plus capables :

– Nom de Dieu ! C'est qu'il nous foutrait le feu aux jambes, l'animal !

Un gros rire secouait la grande carcasse de Barthélemy. Le rire en cascade d'Angèle lui fit écho.

– Qui c'est ! ? demanda le voiturier en poussant du coude le maréchal.

– C'est Angèle, notre cabaretière. Notre épicière aussi...

– Guillaume ! Une chanson !, scandaient des voix. Guillaume assura qu'il était incapable de chanter dans une telle fumée. Le roulier, quant à lui, promit qu'il le ferait dès que cela serait possible...

– Voulez-vous que je raconte le retour de l'Empereur ? proposa le père Frochot qui commença sans attendre la réponse.

– C'était en 1815... Marchand, rallié aux Bourbons dès avril 14, commandait alors la région militaire de Grenoble. C'est un traître, disaient ses soldats. Dans la soirée du 4 mars, le préfet du Var l'avait informé que Napoléon avait débarqué et qu'il marchait vers la ville. J'étais au 5^{ème} de Ligne qu'on envoya à Laffrey pour y barrer la route à l'empereur. Vêtu de sa redingote grise, Napoléon s'avança à cheval. Sa lorgnette était braquée sur nous et cela nous faisait tout drôle ! Il envoya un parlementaire. L'Empereur va marcher sur vous, dit celui-ci aux voltigeurs. Si vous faites feu, le premier coup sera

pour lui. Puis les lanciers polonais, suivis des grenadiers de la vieille garde, se portèrent vers nous. Notre commandant donna l'ordre de battre en retraite puis il se ravisa : « Halte ! Feu en tête ! En avant sur ces lanciers ! ». Aussitôt, notre capitaine ordonna : « Feu ! ». Un instant, le père Frochot laissa monter l'attente dans son auditoire... « Alors, l'Empereur ouvrit sa redingote grise : s'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son Empereur, me voilà ! ». Ce fut un grand silence. Puis, de toutes les poitrines, s'éleva un grand cri : « Vive l'Empereur ! ». Cri magique. Lorsque Frochot se rassit sur son banc, ses voisins s'essuyaient le nez du revers de la manche.

– Ce vieil âne nous fera toujours pleurer avec son Empereur, dit Émilie. Autour d'elle, les femmes renflaient à qui mieux mieux. Le feu faiblissait... La première, Angèle se dirigea vers la cheminée, emballa sa brique dans un carré de toile et la rapporta, serrée contre elle.

– Parfois, je voudrais être une brique, dit le voiturier à son voisin.

Dans la salle soudain réveillée, ce n'était plus que claquements de sabots et balancements de jupons. Barthélemy posa sur les braises quelques beaux rondins de noyer d'où s'échappèrent de courtes flammes bleues. Montant d'un chaudron posé sur le feu, des senteurs aromatiques se mêlèrent à celles du bois.

– Le vin de noix ! fit une voix. On sortait des pains, on entrechoquait des verres, partout circulaient des paniers de noix. Le silence se fit autour du voiturier qui s'avança dans la lumière :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs marqués de roux...
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx...

Il chantait d'une voix profonde, différente de la voix de tête qu'il avait ordinairement. Il poursuivit longuement, dans un silence attentif.

– C'est la dernière chanson de Pierre Dupont, conclut-il en regagnant sa place au milieu des battements de mains. Déjà, des cris résonnaient dans la salle :

– Angèle ! L'occasion Manquée !

Angèle s'approcha de la cheminée avec l'aisance de la femme habituée à servir la clientèle. Une croix de la taille d'une main se balançait entre ses seins Les hommes la regardaient avec une sympathie évidente, les femmes avec des sourires plus contraints. Elle se mit à chanter d'une voix claire et bien timbrée :

Étant ma journée faite,
Je me suis promenée.
Par le chemin rencontre
La fille du jardinier.

Le voiturier appréciait en connaisseur et il le montrait...

Qu'avez-vous donc la belle,
Qui vous fait tant pleurer ?
Je chante la grande bête
Qui n'a su m'embrasser...

Angèle eut droit à un verre de vin de noix qu'elle avala sans faire de façons. D'autres en profitèrent

pour une nouvelle tournée. Pourtant, suivant le déclin du feu, les conversations faiblissaient... Dans l'âtre, les vieux réchauffaient leurs sabots en y faisant sauter des braises comme au fond d'une poêle.

– Il est temps de prendre le chemin du retour ! De petits groupes se dirigeaient vers la sortie. Le froid de la nuit pénétrait dans la salle par grande bouffées. Sa grande écharpe serrée contre elle, Angèle, tenant Marie par la main, franchit la porte sous le regard décontenancé du roulier.

– Elle va rejoindre son mari..., souffla Antoine, cruel.

Marie-Charlotte et Jean-Baptiste s'étaient mis en route d'un bon pas. Ils n'avaient pas fait cinquante mètres que des éclats de voix les arrêtaient.

– Ne les laissez pas se battre ! criait une femme. Un attroupement s'était formé où s'élevait la voix forte de Vincent :

– C'est cette bête de roulier ! Il a voulu se battre !

Il voulait tout dire à la fois : Isabelle qui était sortie seule et le Petit Louis qui l'avait abordée... L'intervention d'Abel... Et le roulier qui faisait claquer son fouet ! Le compagnon ne s'était pas laissé impressionner. Antoine s'était interposé, disant que Louis avait bu un coup de trop. Le roulier n'avait consenti à le suivre qu'à condition qu'ils passent devant la maison d'Angèle. Un long moment, l'œil humide, il avait contemplé la façade aux volets clos.

– Je reviendrai, avait-il déclaré.

Marie-Charlotte et Jean-Baptiste avaient repris leur chemin dans l'air froid de la nuit. Il marchait à grandes enjambées, elle, à pas rapides. Bientôt, ils

virent se découper dans l'obscurité la masse sombre de leur maison. Les glapissements du chien auraient pu faire croire qu'ils étaient partis depuis des jours.

La clé joua dans la serrure. Une odeur de feu refroidi emplissait la pièce... Elle finit par rompre le silence :

– Tu sais, j'ai fait de mon mieux...

– Tu as fait tout ce que tu devais...

De nouveau, elle s'était tu. Elle enviait Émilie qui avait tant à dire et qui le disait si bien. Mais Émilie était une vieille femme qui ne craignait rien ni personne. La remarque du chanvrier, la phrase mordante de Berthe, résonnaient dans sa tête.

Après le froid de la nuit, ils retrouvèrent avec plaisir la chaleur de l'édredon... Ce fut lui qui se mit à parler :

– Cet enfant, je te promets que nous le ferons bientôt.

La gorge serrée, elle ne répondit rien, se disant que cela ne servirait à rien puisque son mari semblait lire dans ses pensées. Son souffle s'était fait si léger que Jean-Baptiste le percevait à peine, coulant le long de son cou, régulier, rassurant. Un souffle dont dépendaient tant de choses... Longtemps après que la dernière braise fut éteinte, il resta éveillé, cherchant un sommeil qui se refusait...

La pétition

Le lendemain matin, dès que l'heure l'avait permis, le roulier s'était rendu au cabaret sous prétexte de s'y faire servir un verre de claret. Le maître des lieux était là, replet, bouffi. L'antipathie de Louis pour la personne de Gustave Coquelle fut immédiate. L'absence trop évidente de la belle cabaretière ajoutait à sa rancœur, l'idée même que ce gros homme ait pu la tenir dans ses bras lui était insupportable. Les questions se succédaient sous son crâne. Pourquoi Angèle était-elle absente ? Pouvait-il espérer la revoir ? Lui, ne pourrait retarder son départ... S'enquérir d'elle ? Un regard sur la figure du cabaretier le fit renoncer à cette idée absurde. L'homme respirait la méfiance par tous les pores de sa peau luisante. Il ne fallait pas qu'un acte d'impatience suscite les soupçons d'un mari jaloux. Chaque gorgée de son vin prenait le goût du fiel. Il voyait approcher l'instant où il devrait commander un autre verre quand la phrase de Louis, la veille au soir, lui revint à l'esprit : « C'est Angèle, notre cabaretière... et notre épicière aussi ». Où se trouvait donc l'épicerie ? Par-dessus son épaule, il finit par

situer la porte de la boutique. Le vin tremblait dans le verre sur lequel il resserra ses doigts en jetant un coup d'œil inquiet vers le mari. Il n'aurait pas été difficile de trouver un prétexte permettant de se rendre chez l'épicière mais cette grosse sangsue de Coquelle ne le lâcherait pas d'une semelle. Il avala les deux dernières gorgées de vin en faisant claquer la langue. Sa manœuvre était prête, il n'avait plus qu'à attendre...

La grosse horloge sonnait les onze coups lorsque trois hommes poussèrent la porte. Avant même qu'ils aient pu s'asseoir, Louis s'était mis à frapper le bois de la table d'une grosse pièce blanche. Ignorant les nouveaux venus, Coquelle s'empressa...

– Dites-moi, patron, j'aurais besoin de quelques provisions...

– Vous trouverez cela à côté, fit Coquelle, mielleux.

– Au revoir, fit-il sans se retourner. D'une main il avait aplati sa pièce sur la table, de l'autre il avait saisi son fouet.

– Tiens ! C'est donc vous ! fit Angèle d'un ton où l'oreille exercée de Louis perçut une certaine satisfaction...

– Vous ne pensiez pas que je viendrais ?

– Je ne vois pas comment j'aurais pu...

Elle avait retrouvé son rire clair. Louis savait que les minutes étaient comptées :

– Hier soir, je n'avais d'yeux que pour vous...

– C'est beaucoup dire ! fit-elle avec un sourire narquois. J'ai entendu dire que...

– Que j'ai failli me battre pour une autre... C'était par dépit...

Angèle, hâtivement, s'était mise à déficeler un sac de haricots. Il n'eut pas le temps de s'interroger.

– Avez-vous trouvé ce qu'il vous faut, mon bon Monsieur ?..., fit la voix de Coquelle derrière lui.

– Tout et même au-delà..., répondit Louis sans se retourner. À Angèle, il demanda :

– Avec le sucre et les haricots, vous me mettez trois mesures d'huile pour ma lampe.

Angèle s'affairait. Il observa avec satisfaction son émoi. Après un dernier coup d'œil, le cabaretier, avait laissé retomber le rideau.

– Maintenant, il vous faut partir, dit Angèle d'une voix étranglée.

Troublé, Louis hésita un instant.

– C'est bon, dit-il enfin. Je reviendrai...

Au lendemain de la veillée, une pétition avait donc été rédigée :

« Les soussignés, considérant que la chèvre est utile à l'agriculture et à l'industrie ;

que la chair du chevreau peut tenir lieu de celle du mouton ;

que sa peau sert pour le transport des liquides et de matière première à la tannerie ;

que son lait est indispensable comme aliment et dans le traitement des maladies ;

que son fromage est le seul luxe du cultivateur ;

qu'elle se contente d'un territoire où la brebis ne parvient pas à subsister ;

qu'elle produit quatre fois plus d'engrais que la brebis ;

Considérant donc que la suppression de la chèvre serait nuisible à la commune et ôterait à l'agriculteur toute possibilité de payer ses impositions ;

Considérant encore que dans les plantations, en consommant les pousses basses, elle favorise la croissance des tiges verticales ;

Que, causerait-elle même de petits dommages, on devrait les accepter en échange d'un plus grand bien ;

Considérant que les industries ont plus de part que les chèvres au recul de la forêt ;

Considérant enfin les défrichages abusifs observés sur le territoire communal ;

Demandent que la loi soit appliquée avec l'équité souhaitable.

Fait à Chatte, le 25 novembre 1847 ».

Suivait la liste des signataires que l'instituteur Chotard avait calligraphiée de sa belle écriture de maître d'école, à charge pour eux d'y apposer leur signature ou un paraphe se réduisant souvent à une simple croix. Après maintes discussions sur l'opportunité de dénoncer l'activité des moines, il avait été décidé de n'y faire qu'une allusion voilée, assez claire cependant pour les parties concernées. D'autres proposaient que l'on se rende au monastère pour rencontrer les religieux et tenter de les convaincre. Connu pour son esprit de conciliation, Guillaume prit la tête de la délégation qui se mit en route pour les Arrodières. Après qu'on les eut fait attendre à la porte du monastère, le frère Hubert était venu exprimer les regrets du frère supérieur, trop occupé, dit-il, pour les recevoir. Ajoutant que leur demande serait prise en considération avec toute la bienveillance possible. C'est sur ces bonnes paroles

que les membres de la délégation avaient pris le chemin du retour, jetant des regards ébahis sur les travaux qu'ils découvraient dans la clairière. Ceux qui en doutaient encore étaient désormais convaincus de la duplicité des moines. Dès le lendemain, plusieurs croix s'étaient ajoutées au bas de la pétition.

Lorsqu'on lui remit ce texte, le maire se montra fort contrarié d'une initiative qui risquait d'attirer le discrédit sur sa commune. Mais la démarche était légale et il dut s'y résigner, précisant qu'il ne donnerait pas son soutien à une pétition qu'il désapprouvait.

Puis la vie avait repris son cours sur le rythme lent qu'imposent les longues soirées d'hiver. Dans la lumière parcimonieuse, Marie-Charlotte cousait des heures durant. À Jean-Baptiste, qui souhaitait qu'elle prenne l'air plus souvent, elle avait dit : « Les heures de jour sont trop rares pour qu'on les gaspille, je sortirai plus tard ». Il aurait aimé voir dans ces mots une marque de confiance dans l'avenir. Sa femme continuait d'éluder toute allusion à sa santé. Lui, pour conjurer le mauvais sort, ne manquait pas de l'associer à ses projets. Un pan du mur de l'écurie avait commencé de s'effriter, il convenait de le rempiéter. Il mit à profit la première journée de redoux pour extraire de la glaise d'une bauchère. Après l'avoir travaillée longuement, il y mêla des rameaux de charmille et de la paille de seigle avant de la tasser dans le coffrage. À Marie-Charlotte, il expliqua : « Notre maison doit durer assez longtemps pour abriter nos petits-enfants ». De l'émotion qui s'était peinte sur le visage de sa femme, il ne put dire si elle exprimait l'espoir ou bien un doute terrible.

À Saint-Marcellin, le 18 décembre était jour de marché... Pour Amédée Liotard, c'était aussi celui des consultations à son cabinet et il avait troqué son éternelle tenue de cavalier contre un costume composé d'une jaquette de serge marron, d'un pantalon de flanelle grise et d'un gilet boutonné sur une chemise de baptiste. Une cravate de taffetas pourpre venait compléter le tout. Il ne voyait aucune futilité dans ces concessions faites à l'élégance, persuadé que le souci d'autrui commence par le respect de soi. Il se dirigea vers le petit salon qui tenait lieu de salle de consultation. De la fenêtre, son regard embrassait la place du marché où il fut attiré par une carriole bâchée. Un calicot aux couleurs criardes ne laissait rien ignorer de l'identité de son propriétaire :

Sieur François GUBIO – Génois
CHIRURGIEN – DENTISTE – OCCULISTE
Guérison de la Cataracte, du Strabisme et du
Bégaiement, de la Syphilis chronique et autres
maladies dites incurables.

Le sieur Gubio poursuivait donc son activité illicite... Amédée n'ignorait pas que le Génois, de façon plus discrète, faisait aussi fonction d'indicateur de police. Et sans doute ceci expliquait-il cela. Il savait aussi que la bâche dissimulait un commerce encore plus abject. Le médecin avait été frappé par le nombre de jeunes femmes rendant visite au sieur Gubio. À l'entrée, leur bonne santé ne faisait guère de doute. Il n'en était pas de même à la sortie où la plupart d'entre elles étaient au désespoir. L'horrible vérité s'était fait jour : dans le secret de la carriole, ces filles avaient perdu leur chevelure. Ce qui, hélas,

était assez banal... Mais pour certaines d'entre elles, Amédée le découvrit avec horreur, il n'était plus question de cheveux mais de dents ! En échange de quelques pièces, elles les cédaient au sieur Gubio qui en faisait des prothèses pour des clients fortunés. Le médecin s'était précipité chez le sous-préfet pour dire son indignation. Accueilli avec surprise, puis avec impatience, il s'était entendu répondre qu'il n'y avait aucune raison d'intervenir dans « une opération où chacun trouvait son compte ».

Face à Gubio et à ses remèdes miracles, le médecin souffrait d'une autre forme d'impuissance. L'armoire à pharmacie résumait les faiblesses d'une science balbutiante. Du regard, il parcourut les étiquettes d'une rangée de flacons bruns : eau d'arnica, sulfate de quinine, soufre, bismuth, alcali. Ici, de la digitale en solution tonique, là, du laudanum et du chlorhydrate de morphine. Revue significative des pauvres remèdes à l'aide desquels il devait soulager tant de maux. Dans une autre partie de l'armoire, des verres à ventouses voisinaient avec une réserve d'huile de foie de morue et de vins fortifiants aux plantes. Des plantes qu'il récoltait dans la nature après avoir constaté que les herbes mises en culture perdaient une grande part de leurs vertus. « La plante sauvage ne se développe que dans les endroits favorables, avait expliqué Émilie. Vos plantes de jardin sont comme des animaux en cage ! ». C'est avec sa détermination habituelle que le médecin avait entrepris la collecte de connaissances qui ne s'enseignaient dans aucune faculté.

Dans deux paniers, Marie-Charlotte avait disposé sur des lits de paille les fromages qu'elle avait recouverts d'un carré de toile. La journée ne

s'annonçant pas trop froide, ils avaient pris la route de Saint-Marcellin dès le lever du jour. Outre le sac qui renfermait les gants, Jean-Baptiste portait un chevreau sur les épaules.

L'aubergiste leur prit trois douzaines de leurs fromages. Il attendait un groupe de pèlerins en route pour La Sallette, expliqua-t-il. Plus de cent mille personnes s'étaient rendu sur le lieu où était apparue la Vierge. Bien qu'une part de ce flot s'écoule par Saint-Marcellin, le commerçant regrettait que cette apparition miraculeuse ne se soit pas produite plus près de son enseigne. « S'il vous reste des fromages, apportez-les moi tout à l'heure », fit-il aimablement.

Sur la place du marché, un chanteur tournait la manivelle de son moulin à musique :

Le pauvre laboureur,
Il a bien du malheur
Au jour de la naissance
L'est déjà malheureux...

« Voilà qui n'est pas de nature à remonter le moral, observa Jean-Baptiste. Ces chanteurs de foire ne songent plus qu'à faire pleurer Margot... ». Des femmes se pressaient autour de la voiture des établissements Raquin où l'on vérifiait les gants avant d'en faire le prix. On disait que le manufacturier venait d'acquérir une machine à découper les pièces de cuir. Cette invention ne remettait pas en cause le travail des couseuses à domicile, bien au contraire ; découper était une chose, coudre en était une autre. Raquin était en conversation avec deux hommes vêtus de sombre :

– Cette année, deux cent mille paires de gants prendront le chemin de l’Angleterre. En même temps que des bénéfiques juteux.

– On dit qu’une grande partie de la récolte de noix suivra le même chemin...

– De là, l’extension des plantations de noyers...

– Et celle du chômage ! Un terrain planté d’arbres emploie deux ouvriers là où la culture en utilisait cinq...

La foire aux bestiaux montrait son agitation habituelle. Son cheveau sur les épaules, Jean-Baptiste se dirigea vers l’enclos du petit bétail. Les brebis y étaient serrées en troupeaux compacts que dominaient les cornes des béliers. La vivacité des chèvres contrastait avec le calme des moutons. Inlassablement, un groupe d’Alpines à robe de feu faisait le tour de l’enclos. Des chevreaux bondissant semaient l’effroi parmi les agneaux. Trois chevriers discutaient entre eux. Point d’acheteurs, dirent-ils. Personne ne voulant s’encombrer de chèvres que l’on n’était même plus sûr de pouvoir nourrir. Un marchand de la Drôme avait fait des offres dérisoires. Jean-Baptiste se dirigea vers l’homme qu’ils lui désignèrent, un grand type à la carcasse osseuse :

– J’ai un cheveau pour vous.

Il déposa sa bête sur le sol. C’était une chevrette à l’œil vif et au poil luisant, solidement campée sur ses sabots.

– Une femelle, dit-il. Celle-là vous en fera d’autres. La chevrette se déroba lestement en pointant vers lui ses cornes naissantes. Une pièce de cinq francs apparut dans la main de l’homme :

– Tope-là ! dit-il. La chevrette dans les bras, il disparut à grands pas.

Dans une autre partie du foirail, des paysans du Vercors maniaient des faux avec des gestes hésitants. « La faux a fait ses preuves, expliquait le vendeur. Elle permet de moissonner soixante-dix ares par jour. Parfois même un hectare ». Quatre à cinq fois plus qu'à la faucille... Méfiants, des montagnards se demandaient si leurs parcelles étriquées justifiaient une telle dépense.

Un cercle de curieux s'était formé autour de la charrue Dombasles, impressionnante avec son soc de fer trempé et son essieu à roues métalliques. Chacun tentait d'imaginer le travail que cette machine pouvait faire.

– Avec un tel engin, la traction par cheval est indispensable, disait un homme en jaquette et canne de jonc à ses deux voisins vêtus comme lui. J'ai pu doubler mon rendement tout en diminuant ma main-d'œuvre de moitié.

– Ce qui libère autant de bras pour nos industries. Lorsque le progrès est en marche, il faut lui emboîter le pas.

– Et même, si possible, le précéder... Un de mes cousins, de retour des États-Unis, me dit que là-bas la machine de McCormick fauche et lie les gerbes en un seul passage.

– Encore faut-il disposer des surfaces nécessaires...

Amédée Liotard avait fait asseoir sur un tabouret son premier client du jour, un fonctionnaire de la sous-préfecture. La chemise rabattue sur les hanches, l'homme respirait avec application.

– Vous dites que vous toussiez depuis plusieurs semaines ? Avez-vous noté l’odeur des expectorations ? Une odeur d’ail peut-être ?

– En effet !... Est-ce grave, Docteur ?

– Je perçois des râles muqueux mais aucun signe d’excavation. Je pencherais pour une simple dilatation des bronches.

Après avoir sorti un ensemble de sachets et de fioles, le médecin se mit à rédiger sa prescription : « tisane de lichen et de polygala pour faciliter l’expectoration ; tabac prohibé, fumez plutôt un peu de datura ; le soir, sirop de guimauve mélangé à du lait et à un peu de rhum ; ventouses sèches sur le thorax, bien sûr ; et, surtout, éviter sueurs et refroidissements ». L’homme mettait la main au gousset lorsque, sur la place, des clameurs se firent entendre :

– Service à trois ans ! À bas le tirage au sort ! Halte à l’injustice du rachat ! »

– Les mauvais numéros..., dit le fonctionnaire. Le tirage au sort vient d’avoir lieu...

– Avouez que sept années de service militaire, c’est bien long !

Sur la place, le chanteur avait changé de couplet :

Quand Pierre est parti pour l’armée,
Sept ans il est resté,
Sept ans il est resté.

A laissé sa mie à Grenoble,
Qui se meurt de regret,
Qui se meurt de regret.

Lorsque Jean-Baptiste rejoignit Marie-Charlotte, celle-ci, effrayée par cette agitation, remballait ses fromages. Cinq minutes plus tard, ils étaient à l'auberge où maître Gobineau se désolait d'avoir dû renoncer aux caillettes de Saint-Marcellin qui étaient sa spécialité. En cette saison, impossible de se procurer les bettes qu'il hachait avec du foie de porc avant de les envelopper de crépine. Sa cuisine offrait cependant un spectacle rassurant quant au sort qu'il réservait à ses hôtes. Dans des plats de grès frottés d'ail, un marmiton disposait des rondelles de pomme de terre qu'un autre recouvrait d'un mélange d'œuf, de lait et de crème. Un troisième saupoudrait le plat de muscade râpée et de fromage.

– Portez-moi ces plats au four, ordonna Gobineau se tournant vers les truites du Vercors garnies de champignons frais et de pelures de truffes.

– On croirait un repas de noces, remarqua Marie-Charlotte dont l'estomac criait famine.

À côté, on dressait un plat de cailles à la dauphinoise. On avait fait rissoler dans des bardes de lard gras les oiseaux qu'un marmiton disposait à mesure dans des nids creusés dans de grosses pommes de terre. Un autre s'occupait au déglacage du jus caramélisé. Gobineau s'interposa : « Laissez-moi faire ! ». Dans un poêlon de fonte, il laissa fondre de petits morceaux de beurre qu'il saupoudrait à mesure de farine. Tandis que celle-ci virait au brun, une odeur de biscuit monta vers les narines. Sans cesser de remuer, le cuisinier allongea le jus déglacé des cailles de quelques cuillerées de bouillon. Autour de lui, on ne perdait aucun de ses gestes. Les grains d'amidon s'imprégnaient du jus dans lequel ils baignaient, conduisant la sauce à l'onctuosité parfaite,

celle qui la faisait adhérer légèrement au palais, le temps d'y délivrer les saveurs que l'art du cuisinier avait fait naître. Portant la cuillère à sa bouche, l'aubergiste parut penser que ce degré de perfection était atteint. Des odeurs enivrantes s'élevaient au-dessus de la marmite. Marie-Charlotte pensa qu'elle allait défaillir. Jean-Baptiste posait sur elle un regard inquiet.

Le roulement de la voiture ne tarda guère à se faire entendre. La grande diligence voyageait à plein. À la grande satisfaction de l'aubergiste qui se précipita. Trois passagers malchanceux partageaient la demi-banquette que le cocher leur avait concédée. Couverts de poussière, la figure et les mains bleuies de froid, ceux-là se hâtèrent de quitter leur perchoir. Au-dessous d'eux, dominant la croupe des chevaux, les portières haut perchées du coupé laissèrent échapper six voyageurs aux membres raidis de fatigue. Huit autres passagers occupaient les deux banquettes du compartiment principal. Gobineau dirigea ses pas vers eux sans hésiter. Soulignée d'une épaisse chaîne d'or, la bedaine d'un monsieur en chapeau de taupé vert retint son attention. Le voyageur était accompagné de deux dames au teint couperosé et aux formes opulentes. Des clients tels que Gobineau les appréciaient... Pour finir, deux prêtres déplièrent des carcasses ascétiques que l'aubergiste découvrit avec un regard désapprouvateur. Avant de se dire que les plus maigres réservaient parfois les meilleures surprises.

Les deux ecclésiastiques époussetaient leurs soutanes :

– Voici l’auberge promise ! dit l’un, tourné vers le bâtiment aux portes grandes ouvertes. Dois-je avouer que je me sens un creux à l’estomac...

– La spiritualité ne nous dispense pas des nourritures terrestres...

– Sans doute, le Seigneur veut-il ainsi nous rappeler notre condition d’humbles mortels.

– Plions-nous modestement aux exigences de la vie ici-bas !

Laissant l’aubergiste à sa pieuse clientèle, Jean-Baptiste avait guidé Marie-Charlotte vers la porte de derrière. Dehors, elle le suivit jusqu’à un escalier où il la fit asseoir.

– Que m’arrive-t-il ? demanda-t-elle.

– C’est la faim... J’ai cru que tu allais tourner de l’œil.

Sur une marche, il avait déplié le carré de toile qui entourait les fromages. Elle le vit y poser deux des six tommes destinées au docteur Liotard suivies de deux brioches qu’il tira de ses poches le plus naturellement du monde.

– Mais... d’où sors-tu ça ! ?

– Les fromages, de notre panier, et le reste... de mes poches comme tu vois. Sans tenir compte du regard qu’elle lui lançait, il ajouta : « Je ne pouvais pas te laisser mourir de faim. Entre deux mauvaises actions, j’ai dû choisir, j’ai dérobé ces deux brioches. »

Plus d’un passant aurait pu s’étonner en les voyant se réjouir de ce maigre repas. Les brioches faisaient honneur à l’aubergiste et les scrupules de la jeune femme n’allaient pas jusqu’à lui ôter l’appétit.

Quand Pierre est parti pour l'armée,
Sept ans il est resté...

Il détestait cette rengaine qui lui rappelait chaque fois son frère Julien. Deux ans plus tôt, au tirage au sort de Saint-Marcellin, celui-ci avait tiré le numéro 73. Sachant que seuls les dix premiers partaient pour l'Algérie, cela le mettait à l'abri. Près de lui, un autre avait tiré le numéro 6 ; le gaillard prenait la chose avec philosophie, son père ayant les moyens de lui payer un remplaçant..., disait-il. Mais pour l'Algérie, les amateurs ne se bousculaient point et c'était une affaire de mille francs au moins. Contre toute attente, Julien s'était présenté. Trois mois plus tard, il avait pris la route de Grenoble. Depuis, il n'avait plus donné aucune nouvelle...

Sur le chemin du retour, ils avaient parcouru environ un quart de lieue quand, au détour du chemin, ils croisèrent la grande voiture de Coquelle qui allait faire provision de vin à Saint-Marcellin. La route serpentait entre des champs silencieux et la lumière pâle de cette fin d'après-midi faisait luire l'argile des labours d'automne. Nul oiseau ne se faisait entendre, la nature était figée dans une immobilité que ne troublait aucun mouvement de l'air. Ils allaient en silence, goûtant cette douceur inespérée. De l'autre côté de l'Isère, le Vercors se couronnait de nuages violacés. « La neige sera bientôt là... ». Quand les toits de Chatte se profilèrent au-dessus des haies, trois coups sonnaient au clocher. L'heure de s'occuper des biques.

Non loin de là, dans la grange d'Antoine Thibault, deux percherons s'ébrouaient nerveusement, grattant leur litière de leurs gros sabots. Après la longue route

qu'ils venaient de parcourir, leur nervosité ne s'expliquait guère. À moins qu'elle ne soit due aux mouvements de l'homme qui s'ébattait dans la paille non loin d'eux. Ou bien aux gémissements qui, montant du foin, au-dessous de lui, scandaient ses efforts d'une musique troublante... L'excitation des bêtes allait croissant. L'homme, par moments, ralentissait le rythme de ses mouvements et la plainte de sa partenaire devenait murmure puis elle s'élevait à nouveau en une mélodie rauque. Des tressaillements parcouraient le corps des bêtes. Le souffle de l'homme se fit plus profond et ses gémissements se mêlèrent à ceux de la femme.

Lorsque Gustave Coquelle rentra chez lui, la porte de son estaminet était fermée comme il était normal en son absence. Ce qui l'était moins, c'est que la porte de l'épicerie soit verrouillée. Non loin de là, Antoine était en train de déferrer.

– As-tu vu Angèle et Marie ? se résigna à demander Coquelle.

– Marie ! ? Mais Gustave, les enfants sont à l'école à cette heure !

Gustave eut un regard désemparé avant de ressortir précipitamment. Ce fut en contournant la grange du maréchal qu'il découvrit la voiture du roulier, dételée. Petit Louis était passé à Chatte moins d'un mois auparavant et il n'était pas dans ses habitudes d'y revenir aussi souvent. Dans la grange, il perçut le bruit des chevaux piaffant des quatre fers. Dans la pénombre, il reconnut les deux percherons gris. Un instant plus tard ses yeux distinguèrent dans l'obscurité la silhouette d'une femme. Celle de son épouse, Angèle ! Il ouvrit la bouche dans l'intention

manifeste de hurler mais il ne parvint à émettre qu'un gargouillis informe.

– Salope... tu me le paieras, finit-il par articuler.

Ce succès phonatoire l'encourageait à hausser le ton lorsque la large main du roulier vint se plaquer sur sa bouche.

– Boucle-la, veux-tu... ou bien c'est moi qui te ferais taire...

Tant bien que mal, Angèle tentait d'effacer les marques d'un désordre vestimentaire dont la cause ne faisait aucun doute. Ignorant l'intrus, les yeux de Coquelle restaient rivés sur son épouse.

– Je t'attends à la maison... Je t'engage à m'y rejoindre rapidement... Si tu veux revoir Marie...

On voyait que l'idée avait mûri sous son crâne longtemps avant qu'il n'ait à s'en servir. Comme calmé par la menace monstrueuse qu'il faisait peser sur son épouse, il quitta l'écurie...

Le vieux chêne

Le lendemain matin, lorsque Jean-Baptiste se réveilla, tout, autour de lui n'était que silence. Marie-Charlotte dormait paisiblement à son côté et, dans la cheminée, le feu s'était éteint. Il prit bientôt conscience que ce calme s'étendait à la campagne environnante. Ce n'était pas l'absence totale de bruit mais tous ceux qu'il percevait étaient assourdis. Comme s'ils lui parvenaient au travers d'un édredon de plumes. Marie-Charlotte, encore dans le sommeil, l'entendit jurer entre ses dents...

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

– C'est la neige...

De la remise, il sortit ses sabots qu'il garnit de deux poignées de paille. Ils collaient moins à la neige et le protégeraient mieux du froid que ses brodequins.

– Tu montes à la Michaudière ? Par ce temps ?...

– Demain, ce sera pire...

Il voulait éclaircir un gaulis trop touffu. « Il me faut y aller avant la neige, avait-il déclaré trois jours plus tôt. Sylvestre viendra avec moi ». La neige était là...

Ils se mirent en route sur les huit heures. Dans l'air froid du matin, leurs souffles laissaient de longues traînées de vapeur blanche. Sylvestre allait de cette démarche sautillante dont il ne s'était jamais défait. Comme souvent, il ne disait rien. Jean-Baptiste respectait ce silence. Seul, le bruit de leurs pas foulant la neige et celui de leurs respirations, un peu haletantes, troublaient la quiétude matinale. Au-dessus des toits de Chatte, les fumées semblaient s'être figées dans l'air humide et froid. Sur le plateau, les arbres dénudés découpaient leurs silhouettes noires, comme saisis par le gel dans des postures étranges. L'enfant des bois restait fasciné par le spectacle de la nature. Le vent, la foudre, les orages continuaient de le plonger dans l'extase. Ce goût, toutefois, ne s'étendait pas à la neige dont il détestait le contact glacé. Ses préventions se dissipèrent bientôt devant le spectacle qui s'offrait à eux. Le passage coloré d'un vol de canards, la chute scintillante de l'eau s'égouttant des branches, les nuages glissant dans le ciel bas, tout était fête pour ses sens. Son exaltation ne faisait que grandir à mesure qu'ils approchaient du bois.

Lorsque Sylvestre avait atteint ce que l'on estimait être ses vingt ans, Amédée Liotard avait jugé que, de nouveaux progrès étant désormais impossibles, l'enfant sauvage pouvait vivre sa propre existence. Vie solitaire, éloignée des usages, qu'il avait adaptée à ses mœurs particulières. À l'écart des habitations, il avait jeté son dévolu sur une grange dont portes et volets restaient constamment ouverts. Il y dormait parfois tout le jour. En revanche, il n'était pas rare de le rencontrer au cœur de la nuit, marchant vers une destination mystérieuse. Ces mœurs nocturnes

n'inquiétaient que ceux, de moins en moins nombreux, qui ne voyaient en lui que l'enfant-loup au passé obscur. Adulte, il restait étranger à tout sentiment amoureux bien que les investigations d'hommes de science aient fourni les preuves de sa virilité. Pour Amédée, cette contradiction démontrait que, chez l'être humain, l'instinct de procréation, moins marqué que chez les animaux, ne peut s'épanouir que par la socialisation. Celle-ci, trop tardive, n'avait pas permis l'expression normale de celui-là. Selon Itard, les mêmes causes avaient produit les mêmes effets chez l'enfant de l'Aveyron. Sylvestre, en tout cas, n'en éprouvait aucun tourment.

Ils parvinrent à la coupe avant dix heures. Accrochée à la pente du vallon, c'était un taillis touffu où des bouquets de coudriers et de charmes se mêlaient aux rejets de frênes et d'ormes tortillardes. Jean-Baptiste entama son travail par le bas, tranchant à grands coups de serpe dans un fouillis de lierre et de clématite. Derrière lui, Sylvestre triait les perches qu'il liait à mesure en fagots. Parvenus au sommet, ils se retournèrent sur leur ouvrage. Dans le bois débroussaillé, le regard courait librement jusqu'au bas de la pente. Il restait à éclaircir les bouquets d'arbrisseaux et à supprimer ceux d'entre eux qui se déjetaient. Sylvestre avait fini de fagoter, il poussait des paquets de perches sur la pente enneigée. Longtemps, ils continuèrent de travailler ainsi. Enfin, la coupe arrivant à son terme, Jean-Baptiste jugea qu'ils pouvaient s'accorder une pause. Dans la musette, outre le pain, ils trouvèrent une omelette mouchetée de ciboulette, deux gros oignons blancs, une tomme et une poignée de noix. Après leurs efforts du matin, ils apprécièrent en silence la nourriture

réparatrice. Puis Sylvestre se mit à fureter çà et là en grignotant ses noix. Jean-Baptiste allait reprendre son ouvrage lorsqu'il le vit accourir.

– Toi... viens... là-bas..., articula-t-il en le tirant par la manche. Ce qui pour lui était le signe de l'urgence. Du doigt, il désignait la forêt toute proche. Quelques mètres après l'orée du bois, il lui montra les marques de pas. De larges traces à la découpe nette filaient entre les arbres, ils se mirent à les suivre à rebours. Elles dessinaient un parcours rectiligne à bonne distance du chemin. À l'évidence, celui à qui elles appartenaient ne tenait pas à être vu. Après avoir décrit une courbe au-dessus du vallon, les pas traversaient le layon avant de rejoindre la bordure du plateau. La tentation de les suivre était grande mais le jour déclinait et ils devaient achever l'abattis. C'est dans cette hésitation que Jean-Baptiste s'aperçut que Sylvestre avait cessé de le suivre. « Il sera resté au Vieux Chêne », se dit-il en rebroussant chemin.

Sylvestre était là, planté au pied de l'arbre, à l'endroit même où Anselme avait rencontré la mort quatre années plus tôt. Ce jour-là, le vieil homme avait eu de la peine à grimper la côte mais il avait refusé leur aide : « Mes jambes en ont vu d'autres, avait-il dit. Ce n'est pas le moment de prendre de mauvaises habitudes ». Au pied du vieux chêne, pointant sa canne vers l'arbre, il avait soufflé : « Je dois me reposer un peu... ». Tandis qu'ils l'installaient entre deux racines, il avait lancé un regard anxieux : « Demain, le père Anselme manquera à l'appel, mes enfants ». En peu d'instant, il avait rendu le dernier soupir. Depuis, lorsqu'il passait par ce vallon, Sylvestre ne manquait jamais de se rendre à l'endroit où, ce jour-là, la précarité de la

vie lui avait été révélée. Avec toute l'acuité dont il était capable, il parcourait des yeux chaque crevasse du vieux tronc, explorait chacune des branches, jusqu'aux rameaux les plus ténus, redescendait vers les racines, à l'endroit même où Anselme avait cessé de vivre. Puis il recommençait, poursuivant sa quête d'un signe ignoré.

Jean-Baptiste arrivait en vue du chêne lorsque la détonation se fit entendre, suivie du bruit de la balle, un coup de fouet assourdi qui fit vibrer l'air froid. Un réflexe l'avait jeté de côté avant qu'il ait compris que le coup de feu ne lui était pas destiné. À cinquante pas derrière lui, se trouvait un talus coiffé d'un taillis touffu. Il n'avait fait que quelques pas dans sa direction lorsque, derrière l'écran des branchages, il perçut le reflet du métal. Une seconde plus tard, une courte flamme bleue jaillit de la broussaille avec un aboiement rageur. « Cette fois, c'est pour moi », réalisa-t-il en un éclair. La balle était déjà passée, avec un sifflement de vipère. Là-bas, Sylvestre se tordait dans la neige, le corps secoué de mouvements convulsifs. La peur lui nouant les entrailles, il se mit à courir de toute la vitesse dont il était capable...

Les membres de Sylvestre étaient parcourus de spasmes. Il put voir très vite qu'il ne portait aucune blessure. La balle, brisant une branche, avait provoqué la frayeur du sauvageon, lequel y avait vu sans doute la manifestation d'une force terrifiante.

– Que faites-vous là ? fit une voix, péremptoire.

L'homme qui s'était approché d'eux sans se faire entendre, portait l'uniforme des gardes forestiers. Le mousqueton à la main, il jetait autour de lui des regards inquiets.

– On nous a tirés dessus. Deux coups de feu..., dit Jean-Baptiste.

– Le premier m’était destiné... Que faisiez-vous dans ce bois ?

– Nous travaillions à un abattis dans le vallon...

Il avait arrêté ses explications, pris d’un doute quant aux intentions de l’homme. À celui-ci, qui s’avançait vers le taillis, il lança :

– Ils devaient être deux ! Le premier coup était d’un fusil, le second d’une carabine.

– Je vais aller voir par là ce qu’il en est, fit l’autre en se dirigeant vers le layon.

– Viens, dit Jean-Baptiste en aidant Sylvestre à se relever, allons chercher mes sabots. Ses pieds lui faisaient mal. Assis dans la neige, il se mit à les frictionner. Écoute, expliqua-t-il en montrant le fourré, je dois aller là-bas. Toi, tu vas rentrer à Chatte. Au passage, tu prendras le sac et la hache et tu les porteras chez toi.

Un instant, il regarda l’enfant sauvage se diriger vers le vallon de son petit trot régulier puis il porta ses pas vers le taillis. Dans moins d’une heure, il ferait nuit. Derrière les buissons, il retrouva les marques des pas qu’ils avaient suivis dans le vallon. Couché sur le talus, le tireur avait calé son fusil dans une enfourchure. D’un trou rond, comme taillé à l’emporte-pièce, il retira une capsule de cuivre qui avait fait fondre la neige. Il s’apprêtait à se relever lorsque, non loin de là, des fragments de bois attirèrent son regard. Réunis, ils formaient un cylindre d’un pouce de longueur, dégageant une forte odeur de poudre. Allongé dans la neige, dans la position qu’avait dû prendre le tireur, il constata que son

regard courait jusqu'au chêne sans rencontrer d'obstacle. Un peu sur sa gauche, il tenait le layon en enfilade sur plusieurs dizaines de mètres. C'était sur cette portion de chemin que le garde avait servi de cible. Derrière, les traces de pas s'enfonçaient dans un paysage où ne se distinguaient plus que le blanc et le noir. Il se mit à les suivre d'un pas pressé...

Lorsqu'il arriva à Chatte, recru de fatigue, la nuit était tombée depuis deux heures. En le voyant entrer, Marie-Charlotte demanda aussitôt :

– Qu'as-tu fait de ta musette ? Où est Sylvestre ?

– Il est rentré plus tôt... avec mes affaires. On a tiré sur nous près du vieux chêne... On a voulu nous intimider.

De cela, il était intimement convaincu. À cette distance, aucun tireur décidé n'aurait pu le manquer. Attendant la suite, elle ne le quittait pas des yeux...

– J'ai suivi des traces dans la neige... Mais la nuit est tombée...

– Qui aurait pu vouloir te faire peur ?

– C'est le garde qu'ils attendaient. Nous les avons dérangés, expliqua-t-il, comme pour se convaincre lui-même. Derrière la vitre, les flocons glissaient en silence. »

« Cette neige va tout effacer » pensa-t-il, sans pouvoir dire si c'était un bien ou un mal.

Le lendemain matin, il se dirigea en premier vers l'atelier du maréchal-ferrant. Antoine plongeait un fer chauffé au rouge dans un baquet d'eau à la surface irisée. Dans le grésillement de l'eau en ébullition, le parfum ferreux de la trempe se mêla à l'odeur des

escarbilles. Le maréchal essuya sa main avant de la lui tendre.

– Quel bon vent t’amène de si bon matin ?

Pour toute réponse, il déposa la capsule de cuivre sur la paume du maréchal.

– Une amorce au fulminate, fit celui-ci sans hésitation. Elle peut provenir de n’importe quel fusil à percussion...

– Et ça ? fit Jean-Baptiste, tirant de sa poche les fragments du cylindre de bois.

– Où diable as-tu déniché cela ?

– Hier, on a tiré sur le garde. Et sur moi... près du Vieux Chêne.

Il entreprit de tout raconter aussi précisément que possible. Le maréchal hochait la tête et Gustave, qui leur tournait le dos, n’en perdait pas une.

– Pour le premier coup, c’est celui d’un fusil à pierre. Le second, ce morceau de bois l’atteste, vient d’une carabine à canon rayé.

Le maréchal expliqua que ce sabot améliorerait la poussée des gaz sur la balle. Et le canon rayé imprimait au projectile un mouvement de rotation qui le stabilisait sur sa trajectoire. D’où ce sifflement strident et les dégâts occasionnés au vieux bois du chêne.

– Une carabine à balle Poncharra... À ma connaissance, personne, ici, n’a jamais possédé une telle arme... Gêné peut-être par la présence de Gustave, le maréchal n’avait pas précisé sa pensée.

– Je vous laisse à votre travail... Il me faut aller voir Guillaume, fit Jean-Baptiste, en prenant congé des deux hommes.

Un énorme paquet de chanvre autour de la taille, Guillaume s'éloignait de son hangar à reculons, laissant filer un brin de corde entre ses doigts. Le trajet du cordier faisait une centaine de mètres qu'il parcourait dans un sens puis dans l'autre après avoir passé le toron de chanvre autour d'une poulie. Longeant la file de chevalets qui supportaient son ouvrage, il reculait ainsi tout le jour. À ceux qui le plaisantaient sur sa manière d'avancer, il répliquait : « Chacun voit l'avenir à sa façon. Le mien se trouve derrière moi ». Le mouvement de torsion qu'il fallait imprimer à la mèche de chanvre était produit par des mollettes de bois qu'un système de courroies raccordait à une roue à aubes sur le ruisseau. Ainsi, le cordier n'avait besoin d'aucune aide... Un talus surmonté d'une haie épaisse fournissait en été l'ombre indispensable à ses fabrications, le soleil étant, avec la pluie, l'ennemi juré du cordier. C'était à vivre ainsi, dans l'ombre et la terre humide, qu'il avait fini par perdre ses couleurs, disait-il. Les yeux constamment occupés par le chanvre qu'il tordait, il avait affûté ses autres sens. Ses oreilles, toujours en éveil, ses narines, animées d'un frémissement léger, sa peau à la finesse étrange captaient les bruits les plus ténus, les effluves les plus délicats, les changements atmosphériques les plus légers. Son regard délavé, fixé sur son ouvrage, enregistrait des images que nul autre que lui ne percevait. C'était cette faculté de sentir, de saisir et de conserver qui avait fait de lui un conteur incomparable.

Dans un sens puis dans l'autre, Guillaume parcourait sans cesse le même chemin. « Je voyage plus que quiconque mais toujours sur place et sans voir même où je pose les pieds », faisait-il observer

plaisamment. « Ma seule liberté est de tisser moi-même la corde qui m'entrave... ». Ce n'était que boutade, la liberté de Guillaume était intérieure. Parvenu au dernier chevalet, le cordier pivota pour un nouveau trajet. La présence de Jean-Baptiste ne le surprit pas, il avait reconnu de loin le pas de son ami.

– Tiens ! Que me vaut le plaisir de ta visite ? fit-il néanmoins.

– Hier, avec Sylvestre, je me trouvais au vieux chêne, on a tiré sur moi. Et sur le garde qui passait par là...

Il n'était pas question que Guillaume s'arrête en chemin. Sa corde était formée de quatre ou cinq torons qui exigeaient autant de va-et-vient. Mais, entre ses sourcils presque blancs, son front s'était barré de trois plis profonds.

– C'en est fait de la pétition, dit-il enfin. Personne ne voudra plus nous entendre.

Jean-Baptiste dut reprendre son récit, y ajoutant les commentaires du maréchal sur la nature des projectiles et des armes.

– Et ces traces, jusqu'où les as-tu suivies ?

– Jusqu'au chemin du monastère. Là, elles se mêlaient à d'autres. Dans cette obscurité, impossible de dire si l'homme avait pris en direction de la clairière ou s'il était redescendu vers Chatte.

Guillaume était arrivé au hangar. Les torons rassemblés dans une main, il commença d'imprimer la contre-torsion qui allait les unir en une seule corde.

Le mobile du mystérieux tireur apparaissait clairement.

– Tu devrais tout dire aux gendarmes...

– À quoi pourrait servir mon témoignage ?

– À écarter le soupçon...

Marie-Charlotte l’attendait :

– N’as-tu pas rencontré Antoinette ? C’est ton père...

Chez les parents, Émilie était déjà là. Elle préparait une tisane de feuilles de frêne et de bouleau auxquelles elle avait ajouté des baies de genièvre.

– Le plus urgent, c’est de le faire pisser, expliquait-elle. Quelques feuilles de reine-des-prés aideront à calmer les douleurs et à faire tomber la fièvre.

Thomas était d’accord pour tout, ce qui ne lui ressemblait guère. Il fallait que son état lui inspire bien de l’inquiétude...

– Pour ce qui est du mal, nous essaierons la racine de bardane, dit encore la vieille. Mais il faut au plus vite prévenir le docteur.

En une demi-heure, Jean-Baptiste avait bouclé le trajet. Comme il le craignait, le docteur n’était encore pas rentré et il prit la direction de l’auberge où il avait une affaire à régler. Sur la grande place, régnait le calme insolite des lendemains de marché. Devant la gendarmerie, la présence du factionnaire en bicorne lui fit une impression étrange. « Tout dire aux gendarmes ». L’idée d’entrer dans ce bâtiment restait inconcevable. Et que pèserait son témoignage face à une justice dont l’impartialité n’était pas à l’abri de tout soupçon. Ce discrédit dont on voulait accabler les signataires de la pétition, il le sentait déjà peser sur ses épaules.

Lorsqu’il revint chez le docteur Liotard, celui-ci ôtait ses bottes. Le médecin le soumit à un interrogatoire détaillé, s’efforçant de cerner la nature

du mal qui avait frappé Thomas. Les douleurs lombaires irradiantes, les accès de fièvre irréguliers, l'arrêt presque total de la sécrétion d'urine ne laissaient guère de place au doute.

– Une crise de néphrite, diagnostiqua-t-il, s'émerveillant une fois encore de la clairvoyance d'Émilie. Pour les douleurs, voici du laudanum. Gardez bien les urines. Je serai là demain à la première heure...

– Monsieur le curé ! ? Veuillez m'excuser de vous déranger en cet instant...

Surpris, le père Champenois se retourna pour voir se découper dans le contre-jour la haute silhouette de l'arrivant. Celui-ci s'avança d'un pas décidé. Ses talons, sonnait sur les dalles de l'église, produisaient entre ces murs vénérables des cascades d'échos incongrus. C'était un grand diable au regard aussi noir que sa soutane.

– Père Anastase, missionnaire, énonça-t-il avant d'ajouter, avec la même concision remarquable : Envoyé par Monseigneur...

Sous l'arc ferme des sourcils, les yeux s'étaient fixés sur le curé de Chatte. Le père Champenois ne savait que répondre.

– Monseigneur souhaite que nous parlions de vos difficultés...

– Pour cela, nous serions plus à l'aise chez moi, suggéra le curé.

– Sans doute ! Me permettez-vous d'y porter mon bagage ?

La question ne laissait guère de place à l'objection, suscitant chez le curé de Chatte un mélange curieux de soulagement et d'inquiétude. Depuis quelque

temps, il multipliait les prières. Pasteur d'un troupeau dont il vivait toutes les difficultés, l'affaire des Arrodières le plaçait devant un choix impossible. Prendre parti pour les habitants de sa paroisse l'opposerait aux moines et donc, en quelque sorte, à Dieu lui-même. D'ailleurs, l'idée même qu'au sein du monastère les règles de la charité chrétienne puissent être bafouées le heurtait à un point tel qu'il en refusait le bien-fondé. L'élaboration de cette pétition à l'ombre de son clocher avait fini de le plonger dans l'embarras et, bien qu'approuvant les motifs de la requête, il n'avait pas trouvé le courage de l'appuyer. L'admiration qu'il éprouvait pour les idées de certains prêtres, il la gardait secrète. Naguère, il lui était arrivé de jeter un regard curieux sur *Le Bien Social*, le journal de l'abbé Clavel dont il avait bien vite détourné les yeux. Ne redoutait rien plus que la mauvaise humeur de la hiérarchie. Et voici que le regard courroucé de monseigneur Bruillard se posait sur lui. Dans l'escalier de bois qui menait au premier étage, les pas du missionnaire le firent sursauter.

– Nous allons pouvoir nous occuper de nos affaires..., annonça le père Anastase.

Prenant place sur l'une des chaises qui encadraient la fenêtre, il invita le curé à s'asseoir sur l'autre. Le forçant à quitter l'ombre protectrice du fond de la pièce.

– Monseigneur a été tenu informé des difficultés que rencontrent les moines de Saint-Pierre...

– Ces difficultés sont le fait d'une fraction de la population

– Nous regrettons profondément qu'une telle fraction existe encore ! Le rôle du pasteur n'est-il pas de ramener les brebis égarées !

– Encore faut-il que les loups n’y mettent pas le désordre...

La phrase n’avait pas fini de franchir le seuil de ses lèvres que le père Champenois en mesurait l’audace.

– Que voulez-vous dire ! ? interrogea le missionnaire, sans pitié. Est-ce les religieux de Saint-Pierre que vous qualifiez ainsi ?

En soi, la question était une réponse. Maudissant l’impulsivité qui l’avait précipité dans ce piège, le curé comprit qu’il ne lui restait plus qu’à faire front. Il en ressentit un soulagement étrange.

– Si l’expression a quelque peu dépassé ma pensée, je ne puis vous cacher que je ne comprends pas la position du monastère. Nombre de mes paroissiens ont été plongés dans le désarroi par l’interdiction du pacage dans cette forêt.

– Regrettez-vous que celle-ci ait été rendue à ses propriétaires ! ?

– Je regrette l’usage qu’ils en font... La simple charité...

– Mon père, vous allez trop loin ! coupa le missionnaire. J’ai peur que vous perdiez de vue le seul bien que vous devez à vos ouailles, le salut des âmes ! Il serait temps de revenir à une conception plus juste de vos devoirs...

Plongeant la main dans une des vastes poches de sa soutane, il en tira un petit livre à la reliure de cuir fauve. En même temps, une mine de plomb était apparue entre ses doigts. Sans hésitation, il se mit à cocher les chapitres qui devaient faire l’objet d’une étude attentive. Puis, il tendit le livre au père Champenois.

– Je vous le laisse..., dit-il. Considérez-le comme un présent de Monseigneur. Pour moi, je vais aller marcher un peu.

Le curé de Chatte ne put retenir un soupir de soulagement. Mais le livre était là, posé sur ses genoux.

LE COMBAT SPIRITUEL, par le P. BRIGNON, suivi du NOUVEAU PENSEZ-Y-BIEN.

À Paris, à la librairie ecclésiastique et classique de Poussielgue-Rusand,

En quoi consiste la perfection chrétienne. Que pour l'acquérir il faut combattre ; et que, pour sortir victorieux de ce combat quatre choses sont nécessaires.

Le lendemain matin, Thomas semblait aller un peu mieux. Le laudanum avait calmé ses douleurs, les plantes avaient exercé leurs effets et l'on pouvait espérer que la constitution robuste du malade prendrait le dessus. Pourtant, lorsqu'Antoinette lui présenta l'urine, le médecin ne put cacher son dépit. Le liquide sanguinolent était parcouru de traînées de mucus. De sa sacoche, il sortit une trousse noire contenant une demi-douzaine de tubes à essai, quelques fioles à bouchon émeri et une lampe à alcool. Dans le premier tube, présenté à la flamme, l'urine prit rapidement une couleur laiteuse que quelques gouttes d'acide nitrique firent virer au jaune. Confirmant ce qu'il redoutait : la présence d'albumine. Dans le second tube, le médecin laissa couler un mince filet d'ammoniaque : l'urine se prit aussitôt en une masse gélatineuse qui montrait la présence de pus. Face à ce genre d'infection, la médecine était cruellement dépourvue... Tout en

recommandant de faire boire le malade le plus possible, il prescrivit une tisane de prêle qui ajoutait à son action cicatrisante un effet diurétique. Du rhizome d'hellébore devait activer la circulation dans les reins. Il importait avant tout de prévenir la crise d'urémie.

– Nous allons vous tirer d'affaire, dit-il à Thomas. À Antoinette, il indiqua les doses qu'elle devait respecter, surtout pour l'hellébore à la toxicité redoutable. Je repasserai dans trois jours, dit-il. Si quelque chose n'allait pas, faites-moi prévenir.

Accordant au curé de Chatte une journée de méditation, le père Anastase s'était fait indiquer le chemin du monastère. Le jésuite rentra peu avant la nuit, les joues à peine colorées par le froid.

– Permettez-moi de me débarrasser de mon manteau, dit-il. Puis, tourné vers la cheminée, il présenta ses mains aux flammes.

Dites-moi, mon Père, avez-vous entendu parler de ces coups de feu tirés dans le bois ?

– Je viens de l'apprendre aujourd'hui même. Tout comme vous, je suppose...

– En effet. Et je peux vous dire que le frère supérieur s'en montre fort affecté... Voilà qui n'améliorera guère la réputation de votre paroisse, mon Père.

Le père Champenois, désormais, était résolu à garder son calme :

– On dit que l'arme utilisée est d'un modèle inconnu dans notre région. Si tel est le cas, le tireur ne peut pas être de ma paroisse...

– Que voilà une conclusion hâtive, Monsieur le Curé ! Les armes ne sont de nulle part. Un individu mal intentionné aura pu se procurer celle-ci.

Le curé ne tenait pas à poursuivre une discussion dont il devinait l'inutilité et qui pourrait fournir des arguments à un interlocuteur de mauvaise foi.

– Alors, attendons les résultats de l'enquête..., dit-il.

Mais le père Anastase enchaîna d'un ton mordant :

– Mon opinion est que nous avons déjà trop attendu. Voyez où a conduit la négligence. L'orgueil, le doute, la concupiscence se sont répandus parmi vos paroissiens...

– Vous les jugez bien mal ! tenta d'objecter le curé. Leurs ambitions sont des plus modestes.

– Leurs ambitions, dites-vous ! Voilà ce qu'il faut entendre de la bouche d'un prêtre !

Son indignation était surfaite. Ostensiblement. Mais cet artifice même donnait encore plus de poids à ses reproches. Il continua d'une voix plus sourde, presque douce, en détachant bien les mots :

– Notre seule ambition ici-bas doit être de nous préparer à l'au-delà. Est-ce à moi de vous le rappeler, mon Père ?

– Leurs ambitions, disais-je, sont modestes, insista le père Champenois. Elles se bornent à vouloir vivre parmi les leurs sur la terre qui les a vus naître. Les termes de la pétition sont clairs...

– J'ai grand regret à vous le dire, les termes de cette pétition ne m'intéressent pas. Mais que l'idée d'une telle démarche ait pu naître parmi vos ouailles, voilà qui m'inquiète ! Faisant deux pas vers le père

Champenois, il prit le petit livre dont, du pouce, il fit tourner les feuillets.

– Écoutez, dit-il :

Donnons peu de liberté à notre esprit ; ne permettons pas qu'il se répande vainement sur beaucoup d'objets... Fuyons ceux qui n'aiment qu'à s'entretenir des affaires du monde... Contentons-nous d'avoir sans cesse devant les yeux Jésus crucifié. Laissons tout le reste...

Malgré l'extrême petitesse des caractères, le jésuite parcourait sans difficulté les lignes comme s'il en savait le texte par cœur. Il lisait lentement, levant les yeux vers le curé comme pour percer à jour ses sentiments.

... mais si un homme se met dans l'esprit, et qu'il soutienne que son sentiment vaut mieux que celui de ses supérieurs, qui sera capable de le détromper ? Comment reconnaîtra-t-il son erreur ?

– Voilà, dit-il enfin. Leur pétition – votre pétition – est le signe révélateur de ce danger que le révérend père Brugnion dénonce si justement. De nouveau, il s'était tourné vers les flammes : croyez-moi, reprit-il, il est temps de reprendre les choses en main... Puis, faisant face au curé : il faut agir. Nous en parlerons dès demain.

C'est au matin du troisième jour que les choses commencèrent de se gâter pour Thomas. Des douleurs violentes lui martelaient la tête et, très vite, Antoinette le vit en proie à une vive inquiétude.

– J'envoie chercher le docteur, lui dit-elle en s'efforçant de garder son calme.

Cette grande peur qu'elle sentait se développer en lui, n'avait pas tardé à s'emparer d'elle. Jean-Baptiste et Marie-Charlotte arrivèrent bientôt. Clément allait livrer des sabots à Saint-Marcellin, il irait prévenir le médecin. D'un signe, Thomas les invita à s'approcher du lit. Un long moment, il resta silencieux. D'un lourd silence... Puis ses lèvres s'agitèrent faiblement : « J'ai froid... », entendirent-ils.

Antoinette s'empressa de tirer l'édredon. Lorsque Jean-Baptiste saisit la main de son père, des spasmes en tordaient les doigts. Les yeux clos, Thomas se mit à parler lentement :

– Prends soin de ta mère... Et toi... sois prudent...

Le silence retomba, seulement troublé par la respiration du malade. Des mots recommencèrent de se former sur ses lèvres.

– A-t-on des nouvelles de Julien ? purent-ils entendre. À bout de souffle, il se tut... Rassemblés autour du lit, ils se mirent à pleurer sans bruit.

Clément n'avait pu prévenir le docteur Liotard qu'on avait appelé d'urgence à Chevrières. Le malade était un enfant de sept ans qui vivait avec sa mère dans une cabane de bûcheron au lieu-dit l'Orée-du-Bois. Les moines n'avaient pas eu le cœur d'expulser ces malheureux qui vivaient de cueillette et de chasse aux escargots. À son réveil le garçon était fiévreux, il avait la voix éteinte, sa respiration était faible et haletante. Craignant de le voir périr étouffé, sa mère avait envoyé prévenir le médecin. Alarmé par les symptômes qu'on lui avait décrits, Amédée avait poussé Neptune tout le long du chemin. La pâleur bleuâtre et la respiration sifflante du petit malade confirmèrent le médecin dans sa crainte : c'était le

croup. Dans le larynx encombré d'amas diphtériques, l'air peinait déjà à trouver son chemin et l'obstruction complète pouvait se produire d'un moment à l'autre... La mère était enfermée dans ce silence qu'Amédée ressentait si fortement lorsqu'il pénétrait dans une habitation misérable. Devant l'air soucieux du médecin, elle ne put se contenir plus longtemps :

– Monsieur... Je n'ai que lui... Sauvez-le !...

– Je ferai de mon mieux. Mais j'aurai besoin de votre aide.

Plantée devant lui, elle attendait, prête à suivre ses instructions. Il souleva le petit corps et l'allongea sur la table. De sa trousse, il sortit un scalpel à lame courte et un tuyau de verre du diamètre de l'auriculaire.

– Placez-vous là, dit-il. Et tenez sa tête comme ceci.

Placée au-dessus du vide, la tête de l'enfant, était basculée en arrière. Les mains tremblantes, la malheureuse fit signe qu'elle était prête... Dans le petit cou maigre, la trachée faisait saillie et le médecin sentit glisser sous ses doigts les anneaux de cartilage qu'il suivit, aussi loin qu'il était possible, vers la base du cou.

– N'ayez crainte, dit-il, il ne court aucun danger...

Écartant les doigts afin de tendre la peau, d'un coup bref de sa lame, il trancha en travers de la gorge. La mère étouffa un cri d'épouvante. Des bords de la plaie, ne suintaient que quelques gouttes d'un sang épais. La trachée mise à nu, d'un second coup de scalpel, il écarta deux anneaux de cartilage en faisant pivoter la lame. Dans l'espace ainsi pratiqué, il put enfin glisser l'extrémité du tube. La trachéotomie ne

donnait pas les résultats escomptés : dans le tube, la circulation de l'air ne se faisait encore qu'à grand-peine... La mère levait vers lui un regard suppliant. Il se prépara pour l'ultime tentative... Resserrant les bords de la plaie autour du tuyau de verre, il emboucha celui-ci puis attendit le début de l'exhalation. Alors, pesant de tout son poids sur l'abdomen et le petit thorax, il en chassa l'air le plus violemment possible. En même temps, serrant le tube entre les dents, il aspira de toutes ses forces. Il perçut un râle assourdi, une sorte de raclement aussitôt suivi d'un chuintement d'air. Une masse blanche traversa le tube dans un gargouillis glaireux puis pénétra dans sa bouche. Lâchant le cou de l'enfant, il se précipita dehors pour y cracher l'amas de membranes. Longuement, il laissa l'air frais emplir ses poumons...

L'air circulait dans le tube avec un bruit régulier et le petit visage blême, imperceptiblement reprenait de la couleur. Le regard de la mère exprimait une telle reconnaissance qu'il détourna les yeux.

– Installons-le dans son lit, lui dit-il. Il est maigre mais paraît assez vigoureux. Maintenant, c'est à lui de faire le reste. Et à vous aussi... Si le tube se bouche, agissez comme vous m'avez vu faire.

Le père Champenois s'était replongé dans la lecture du « Combat Spirituel ». Dans la lumière déclinante de cet après-midi d'hiver, il se fatiguait les yeux à déchiffrer les caractères dont la petitesse faisait de ce livre une pénitence en soi. Sans doute, par cette épreuve supplémentaire, le libraire avait-il voulu aider le lecteur à trouver le chemin de la rédemption, pensait le curé non sans acrimonie. Le

petit livre commençait d'exercer sur lui une sorte de fascination. Il y retrouvait, développé avec une clarté lumineuse, une conception de l'esprit religieux qu'il avait perdu de vue au cours de son sacerdoce. Se pouvait-il, se demandait-il page après page, que la fréquentation de ses paroissiens l'ait éloigné à ce point de la doctrine de la Sainte Église ? La question, avec les implications qu'elle comportait, avait de quoi le tourmenter. Avait-il été un mauvais prêtre ? Ou bien devait-il douter des thèses de ses supérieurs ? Attitude blâmable entre toutes que le livre qu'il lisait pointait précisément du doigt. Il se mit à en tourner les pages avec une véritable frénésie...

Chapitre XXXII, lut-il : *De la dernière ruse du démon pour faire que les vertus mêmes nous deviennent des occasions de péché : l'Ancien Serpent nous donne de l'estime pour nous-mêmes, et nous élève si haut qu'il est possible que nous nous laissions aller à la vaine gloire. C'est pourquoi combattez toujours, et demeurez ferme dans la connaissance de votre néant : songez à toute heure que de votre fond vous n'êtes rien ; que vous êtes plein de misère et de défauts et que vous ne méritez que la damnation éternelle.*

Il continua de lire, dévorant les lignes, s'arrêtant sur les citations de l'Écriture qu'il n'avait pas su mettre en pratique : « Celui qui aime sa vie la perdra. Celui, au contraire, qui hait la vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle... ». Ou bien encore : « Supportez patiemment la colère d'un Dieu qui vient pour punir vos crimes. La patience des pauvres ne sera pas privée du bien qu'elle espère ».

Page après page, il parvint au chapitre XXXVIII :

Qu'on doit se réjouir de toutes les occasions qu'on a pour acquérir les vertus et que celles où il y a le plus de mortification nous soient toujours les plus agréables comme elles nous sont les plus utiles...

Mû par l'idée qu'il allait trouver là quelque motif spirituel de supporter ses soucis, ou de donner à ses tourments une signification qui en atténuerait la rigueur, il s'apprêtait à dévorer ce chapitre lorsqu'il comprit tout ce que cet espoir pouvait avoir d'ambigu. Le réconfort qu'il espérait tirer de sa lecture n'était-il pas une faute ? Et, poussée au terme de sa logique, la thèse subtile du père Brignon n'exigeait-elle pas qu'il écarte de lui l'ouvrage dont il espérait un apaisement coupable ? Il en était là de ses hésitations lorsqu'on frappa à la porte avec une certaine impatience.

– Entrez ! cria le père avec son habituelle simplicité de manière.

La figure de la mère Clémence s'encadra dans l'entrebâillement de la porte :

– Mon père... Je venais vous dire... Thomas Brussiaud est mort.

La nouvelle laissa le curé interdit. Certes, il savait Thomas malade mais pas au point de quitter subitement ce monde. Clémence guettait sa réaction d'un œil curieux mais il ne se sentait pas d'humeur à alimenter les commérages de la vieille bigote.

– Merci Clémence, je vais voir ce que je peux faire...

Clémence se retira satisfaite. Ses soupçons étaient confirmés : Thomas Brussiaud était mort sans le secours du curé...

La porte était à peine refermée que le père Anastase apparaissait en haut de l'escalier. Après la messe du matin, laissant le curé à sa lecture édifiante, il s'était retiré dans sa chambre pour réfléchir à la forme que prendrait sa mission à Chatte.

– Qui est Thomas Brussiaud ? questionna-t-il. Serait-il parent de ce Jean-Baptiste que le garde a rencontré là-haut ?

– C'est son père...

Une fois encore, le curé de Chatte ne put s'empêcher d'admirer la précision des informations que le missionnaire avait collectées pendant ces deux jours.

– Je vois, fit le père Anastase, laconique.

Marche après marche, il redescendit l'escalier.

– Cet homme était gravement malade et on ne vous a pas appelé ? Avons-nous affaire à une famille de mécréants ?

Le curé ne pouvait nier ce qui semblait une évidence.

– Ils ne fréquentent guère l'église, concéda-t-il. Mais ce sont de braves gens...

Il s'était arrêté, voyant tout ce que son affirmation pouvait avoir de paradoxal. Mais le père Anastase avait désormais mieux à faire.

– Sera-t-il enterré religieusement au moins ? demanda-t-il.

– Dieu merci, l'enterrement civil n'est pas entré dans les mœurs de nos campagnes...

– Alors, voilà l'occasion que nous attendions !...

La moisson

Lorsqu'Antoinette vit arriver cet homme, avec son grand sac de cuir pendu au côté, elle crut avoir affaire à l'un de ces colporteurs qui visitaient parfois le village. Mais, plongeant la main dans son sac, l'homme en sortit une enveloppe de papier gris.

– Suis-je bien chez Thomas Brussiaud ? demanda-t-il. Je suis le piéton, j'apporte une lettre d'Afrique...

Conscient de l'importance de sa mission, il observait d'un œil curieux les réactions de cette femme sans âge dont le menton se mit à trembler.

– Je suis sa femme, dit-elle. Puis, rectifiant aussitôt : c'était mon mari... Il est là... Il est mort...

Le piéton se pencha un peu en avant et aperçut, posée sur deux chaises, la longue caisse de bois blanc qu'éclairait la lumière d'une chandelle.

Une lettre d'Afrique... De Julien sans doute. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé... Embarrassé, l'homme attendait en silence.

– Je ne sais pas lire, dit Antoinette.

– Qu'à cela ne tienne, je vous la lirai.

Soulagé de pouvoir se rendre utile, il se laissa tomber sur une chaise puis fit sauter les cachets de cire de cette missive à laquelle il venait de faire franchir la dernière étape d'un long voyage. Il se racla un peu la gorge et commença de lire :

« Mes chers parents. Vous devez vous dire que votre fils a eu tôt fait d'oublier les siens. Je vous jure qu'il n'en est rien. Ici, il ne se passe pas de jour sans que mes pensées aillent vers vous. Si je peux vous écrire cette lettre aujourd'hui, c'est grâce à la dysenterie qui m'a conduit à l'hôpital Mustapha d'Alger ».

Du coin de l'œil, le piéton vit qu'Antoinette s'essuyait furtivement les yeux. Faisant celui qui ne s'apercevait de rien, il continua :

« Ici, les soldats d'Afrique sont oubliés de tous. Il nous faut parfois marcher pendant des jours avant de recevoir une maigre ration de biscuits moisissés ou de lard avarié. On nous dit que, faute de routes, l'intendance ne peut pas suivre. Les soldats en viennent à manger tout ce qu'ils peuvent ramasser, des herbes jusqu'aux animaux crevés. À ce régime, la dysenterie a tôt fait de nous mettre sur le flanc. Il faut nous voir, vêtus de capotes rapiécées de morceaux de peau de mouton, et de caleçons troués auxquels nous cousons des jambes de drap rouge pour faire meilleure figure. Les Arabes nous appellent « les soldats chameaux ». Bien vite, l'épuisement s'empare des corps. Et la bronchite pour ceux, trop fatigués, qui ne prennent plus la peine d'essuyer leur sueur. Nous couchons par terre sur des couvertures en lambeaux que nous coupons en deux car la compagnie en manque. L'autre semaine, un malheureux a été condamné à la crapaudine pour avoir volé la

couverture d'un cheval. La main gauche liée dans le dos à son pied droit, et la droite à son pied gauche, il est resté ainsi jusqu'au lendemain, tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, jusqu'à ce qu'un officier vienne le retourner d'un coup de pied. Nombreux sont ceux qui cherchent par tous les moyens à mettre fin à ces misères. Une prime de 25 francs est promise aux Arabes qui ramènent un déserteur. Pour moi, m'étant porté volontaire, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même...»

Antoinette, qui ne le quittait pas des yeux, entendit le piéton murmurer :

– Je ne sais comment cette lettre a échappé à la censure...

Sans oser demander ce que cela voulait dire, elle se remit à pleurer.

« Nos officiers tiennent les Arabes pour des barbares mais je vous assure qu'ils défendent farouchement leur terre. Et malheur à ceux d'entre nous qui tombent entre leurs mains. La guerre d'Afrique est devenue une guerre de représailles. Partout, on tue, on pille, on viole. La troupe s'élançe sur un village au lever du jour et les habitants, surpris dans leur sommeil, s'enfuient parmi les chèvres, les moutons, les ânes. Tous sont exécutés à l'exception des jeunes femmes, épargnées pour être vendues aux enchères. Les quelques malheureux qui parviennent à s'échapper courent crier vengeance chez leurs coreligionnaires ou bien, fous de haine, ils se précipitent sur la ferme de colons la plus proche ».

– Mon dieu ! Mon dieu !, entendit le piéton qui prit le parti de poursuivre :

« C'est pitié de voir certains de nos soldats, hier encore braves paysans respectueux du bien d'autrui, accomplir avec ardeur cette tâche de brigands. Pourtant, malgré ce climat de folie, certains parviennent à laisser parler leur cœur. Un caporal transporte avec lui deux petits enfants qu'il nourrit en mâchant pour eux son biscuit. À les voir, nous nous sentons un peu meilleurs... Maintenant, il me faut vous quitter. Je vous prie d'avoir une pensée reconnaissante pour le brigadier Bourdieu qui a bien voulu prendre la plume pour vous dire ce que j'avais sur le cœur. Je vous embrasse de toutes mes forces ».

Debout près de la fenêtre, Antoinette restait immobile, le front appuyé contre la vitre glacée.

– C'est une longue lettre..., dit le piéton. Incapable de faire d'autre commentaire, il répéta : elle n'a pas dû passer par la censure. Le brigadier ou un infirmier de l'hôpital se sera arrangé pour la faire passer autrement. L'armée ne laisse pas dire ces choses-là...

Cette fois, Antoinette avait compris. Elle frémit en pensant que la lettre tant espérée aurait pu ne pas parvenir jusqu'à elle.

– Au revoir, dit le piéton. Il me faut continuer ma tournée.

Thomas fut inhumé le lendemain. La lecture de l'évangile sitôt achevée, le père Champenois s'était dirigé vers son siège. L'instant suivant, le père Anastase montait en chaire. Dans le silence de la petite église, cent paires d'yeux se portèrent vers le missionnaire qui, inclinant son haut buste, posa ses mains sur le pupitre. Marquant par ce geste symbolique son autorité sur les fidèles, il entama son sermon d'un ton grave :

« Un grand pécheur étant tombé dangereusement malade, un saint prêtre vient le visiter et l'engage à penser au salut de son âme. Le malade ne répond rien. Le prêtre lui présente le danger où il est et le presse de se confesser. « Oui, oui, fait le malade, je me confesserai... ». Le lendemain, le prêtre vient, fait le signe de la croix et veut commencer la confession. Le malade s'enfonce dans son lit et se cache ! Le confesseur le découvre et le conjure, en larmes, de penser à Dieu. « Confessons-nous », dit le malade qui de nouveau dissimule son visage. Le confesseur insiste, il ne s'agit plus de différer, dit-il. Le malade ne répond rien. Alarmé, le prêtre le découvre et... le trouve mort ! ».

Les derniers mots s'étaient transformés en une plainte déchirante que le prêtre laissa s'éteindre sous la voûte. Antoinette eut un frisson. Survolant les travées de bancs, le regard du missionnaire s'était porté vers le fond de l'église où des villageois se tenaient ostensiblement à l'écart. Il enfla la voix :

– Que faisons-nous du peu de jours que nous passons sur terre ? Face à l'éternité qui ne cesse d'avancer vers nous, voici que nous ne pensons qu'à la vie ! Hélas, insensés que nous sommes !

Le visage levé vers la chaire, Sylvestre ne parvenait plus à détacher ses yeux de ce grand homme noir qui se démenait au-dessus de lui. Depuis l'instant où il était entré dans l'église, sa surprise n'avait cessé de croître. Les éclats colorés des vitraux, l'odeur prenante de l'encens, les échos, différents de tous ceux qu'il avait pu entendre, tout lui était sujet d'étonnement. Au-dessus de l'autel, dans le chœur traversé de rais de lumière, il avait découvert le Christ en croix. La vue de cet homme dénudé, aux mains et

aux pieds traversés de clous et à la tête couronnée d'épines, l'avait bouleversé... Devant l'autel, le père Champenois, vêtu d'habits somptueux, lançait des incantations étranges. Et puis cet inconnu était venu parler au-dessus de leurs têtes. Sylvestre le regardait avec tant d'insistance que les yeux sombres du jésuite s'étaient porté sur lui. Du même mouvement, le missionnaire avait fait l'inventaire des occupants du banc : une vieille femme qui l'observait avec mépris ; une autre femme aux yeux rougis dans laquelle il reconnut la veuve ; le fils et la bru, assis auprès d'elle. Les yeux tournés vers le cercueil, ces trois-là faisaient peu de cas de son prêche. Mais la peine de la famille du mort ne pouvait le détourner de son but...

– À ceux qui, ayant pris conscience des dangers qui les guettent, me demandent : Que pouvons-nous faire ?, je réponds : Ayons confiance en Dieu !

Jean-Baptiste observait sa mère dont les épaules avaient ployé sous le poids des chagrins. Et maintenant, ce jésuite qui s'en prenait à eux. Derrière la parabole qui tenait lieu de préambule, chacun avait saisi l'allusion au défunt mais le missionnaire était monté en chaire avec une autre intention. De sa voix forte, il poursuivait :

– Voyez si vous ne méritez pas le mal que vous endurez, voyez s'il n'est pas arrivé par votre faute. Et si vous vous croyez victime de trop d'injustices, souvenez-vous qu'on n'entre dans le royaume du ciel qu'après avoir subi beaucoup d'épreuves et que Jésus lui-même y est allé portant sa croix !

Les mains tendues vers le Christ, le jésuite marqua un silence. Un moment, Sylvestre se demanda ce que le prêtre qui restait là, bras écartés, pouvait vouloir à l'autre, cloué sur sa croix. Entre le corps décharné,

accroché au mur de l'église et la silhouette noire qui se dressait devant lui, il cherchait en vain le lien.

– Sachez, au reste, que plus la persécution dont vous souffrez sera injuste, plus le Seigneur admirera votre courage...

Pour Antoinette, la suite de la cérémonie n'avait plus été qu'une suite d'images brouillées : la fin du sermon, accueillie comme une délivrance ; le jésuite regagnant son siège une fois sa mission accomplie ; le père Champenois achevant de dire la messe d'une voix étranglée. Seul l'air froid du dehors lui avait fait reprendre ses esprits. Derrière le grand crucifix qui tanguait sur le fond gris des nuages, elle avait suivi le petit corbillard à bras que l'on avait du mal à faire avancer dans la neige...

Sa tâche achevée, le père Anastase avait quitté Chatte dès le lendemain. Après son départ, l'effervescence que le sermon avait produite parut retomber. À l'office suivant, pourtant, le père Champenois, découvrant le petit nombre de fidèles disséminés sur les bancs de son église, y vit une preuve de désaveu. À la réflexion, le chagrin du curé de Chatte se nuança d'une pointe de satisfaction : ce que ses ouailles mettaient en cause, n'était-ce pas précisément l'intervention du missionnaire ? Et le curé de se sentir quelque peu apaisé par l'idée que sa manière de faire n'était sans doute pas aussi mauvaise qu'on le pensait à l'Archevêché.

La Saint-Sylvestre passée, d'autres sujets de tension ne tardèrent pas à se révéler. Comme on pouvait le craindre, la pétition était restée lettre morte et ni la visite du missionnaire, ni l'incident du vieux chêne n'étaient de nature à calmer les esprits. Jean-

Baptiste avait appris que le garde forestier avait déposé plainte et il regrettait parfois de n'avoir pas suivi le conseil de Guillaume. Bref, sans qu'il veuille l'avouer, il sentait une menace sourde peser sur lui.

C'est à la fin de février que se répandit la nouvelle du mariage d'Isabelle et d'Abel, ce qui ne fut une surprise pour personne. Par contre, c'est avec étonnement que l'on apprit que le mariage aurait lieu le 25 du mois suivant ; juste le temps nécessaire à la publication des bans. De là à faire les suppositions que l'on imagine, il n'y avait qu'un pas que les commères du village, conduites par la mère Clémence, eurent tôt fait de franchir. Leur indignation parvint à son comble lorsqu'elles apprirent que les époux se contenteraient d'une cérémonie civile.

Curieusement, la neige commença de fondre dès le début de février et, craignant que ce redoux ne mette la sève en mouvement, Jean-Baptiste décida de greffer des plants de noyer qui avaient atteint leur cinquième année. Marie-Charlotte éprouva un plaisir nouveau à l'accompagner sur le chemin du verger dans cet air à la caresse encore un peu rude. Se hissant dans la ramure dénudée des grands arbres, il choisit soigneusement les greffons qu'elle plaçait en bon ordre dans deux paniers.

– Je vais les enterrer quelques jours, expliqua-t-il, une fois de retour. Près de la maison, il avait creusé une tranchée dans un carré de terre qu'une couche de fumier protégeait du gel. Il y installa les scions, la tête tournée vers le bas, puis les recouvrit d'un bon pied de terre meuble. Ainsi, la sève ne risquerait-elle pas de monter... Le moment venu, il n'y aurait plus qu'à préparer les arbres receveurs.

Martial avait embauché Mathieu, Arsène et Jean-Baptiste pour l'aider à battre un restant de blé. Dès le début, ils avaient mené bon train. Selon son habitude, Arsène abattait à coups rapides son fléau dont il tirait des plaintes déchirantes. Plus lents à s'échauffer, les autres étaient mis à rude épreuve. Alors, pour tenter de freiner la cadence, ils laissaient traîner leur batteur sur le sol. Au milieu des barbes d'épis et des brins de chalumeaux brisés, les senteurs de paille et de grains réveillaient des souvenirs d'une autre saison...

C'était à la mi-juillet... Jean-Baptiste, que sa maigre moisson n'avait pas retenu longtemps, s'était engagé comme faucheur chez un agriculteur de la Grive. Celui-ci possédait quarante hectares où le blé était venu de façon honnête et il avait besoin de moissonneurs. Jean-Baptiste maniait la faux depuis quelques mois et ne s'y montrait pas trop maladroit. Et puis les bons faucheurs étaient rares.

Les moissonneurs étaient divisés en souques de trois, chaque équipe comprenant deux faucheurs et une botteleuse. Il était convenu que chaque souque, après avoir fauché dix gerbes pour le patron, garderait la onzième pour elle. Jean-Baptiste faisait équipe avec un certain Fayol qui venait de l'Ardèche. Trapu et musclé, le teint foncé sous ses cheveux bouclés, Fayol semblait plutôt sûr de lui et, au premier abord, Jean-Baptiste n'avait pas aimé son regard méprisant. La pièce de blé qui leur était allouée était un champ rectangulaire, taillé tout en longueur. Attenant au chemin par le haut, il descendait par une pente légèrement incurvée jusqu'à un bosquet bordant un ruisseau. Les mains sur les hanches, Fayol avait pris la mesure du champ :

– Un beau champ ! Mais où il n’y a guère d’ombre ! avait-il fait en connaisseur avec un sourire narquois en direction de Jean-Baptiste.

Ils avaient attaqué la parcelle dès le lendemain. Une fille de Bourgoin complétait la souque.

– Comment t’appelles-tu, avait demandé Fayol en l’examinant des pieds à la tête.

– Catherine... Catherine Bouvier, avait répondu la fille.

Bien plantée sur ses jambes, la peau mate et l’œil vif sous ses mèches brunes, elle ne semblait pas trop intimidée. Ils s’étaient mis au travail sans perdre de temps. Fayol semblait bâti exprès pour cet ouvrage. Râblé et puissant, il faisait aller ses bras avec une facilité déconcertante. Jean-Baptiste suivait de son mieux, cherchant à retrouver des gestes qui ne lui étaient pas familiers. La distance entre lui et l’Ardéchois ne cessait de croître et l’autre lui jetait des coups d’œil amusés. Derrière eux, Catherine rassemblait les javelles qu’elle liait en bottes. Jean-Baptiste pouvait l’apercevoir quand, ramassant dans l’andain de Fayol, elle arrivait jusqu’à sa hauteur. Une fois ou deux, il avait rencontré son regard interrogateur. Sa gêne avait tourné à l’humiliation quand Fayol, affûtant sa lame, avait lancé :

– Tu devrais faire comme moi ! Cela te permettra d’aller plus vite ! Il avait fait quelque plaisanterie à l’adresse de la fille qui s’était mise à rire en observant Jean-Baptiste par-dessous ses boucles.

De par son envergure réduite, l’Ardéchois taillait plus vite dans le blé mais il en prenait moins large à chaque coup de faux. Son secret semblait résider dans ce juste équilibre entre la cadence et l’ampleur de son

geste. Dans la pente montante, Jean-Baptiste parvenait à ne pas se laisser distancer mais, au retour, dans la descente où il fallait faucher plus bas, Fayol filait irrémédiablement. L'Ardéchois ne disait rien mais gardait son air goguenard. Dès le matin du deuxième jour, « vu son meilleur rendement », il avait demandé à Catherine de mettre ses gerbes à part. Cela était contraire à l'usage mais, disait-il, il ne tenait pas à se fatiguer pour les autres. Au lieu de partager la onzième gerbe à raison de deux cinquièmes pour chaque faucheur et d'un cinquième pour la botteuse, il fut donc décidé que chacun des hommes garderait pour lui la vingt et unième gerbe qu'il faucherait. La botteuse recevrait de chacun des faucheurs le cinquième de sa part.

Perdu dans ses pensées, Jean-Baptiste abattait son fléau avec une force inhabituelle. Il vit que ses compagnons le regardaient avec étonnement... Les quatre hommes marquèrent une pause, le temps de permettre à Martial de déjeter le grain qui couvrait l'aire de battage et de le rassembler en un beau tas doré...

Dès les premiers jours de la moisson, une chaleur torride s'était abattue sur la plaine où les faucheurs travaillaient dans un bain de sueur. Catherine avait réduit son vêtement à une blouse et une jupe qu'elle portait sur la peau. Ce changement n'avait pas échappé aux deux hommes et Fayol lui lançait des coups d'œil remplis de sous-entendus. La fille s'était mise au travail en faisant celle qui ne s'apercevait de rien. Il est vrai que, penchée sur ses gerbes, l'échancrure de sa blouse laissait entrevoir des rondeurs bien agréables et l'Ardéchois lançait des

gaillardises à chaque occasion. Elle recevait ces plaisanteries sans se départir d'une réserve que Jean-Baptiste observait avec satisfaction.

Dans l'après-midi du troisième jour, l'anneau de fer qui maintenait la lame s'était déplacé. En le remettant en place, il avait eu l'idée d'ouvrir l'angle que la lame faisait avec le manche. Son espoir ne fut pas déçu : la faux allait chercher les tiges plus avant et elle les attaquait plus en travers. L'effort à fournir était plus grand mais, à chaque coup, il en coupait davantage. Bientôt, l'espace qui le séparait de Fayol avait commencé de diminuer. Alors, freinant son mouvement, il avait laissé ses muscles s'adapter à ce nouvel effort. Catherine n'avait pas tardé à s'apercevoir que les javelles qu'il couchait sur le sol étaient plus fournies. Elle lui jetait des coups d'œil interrogateurs. Cette curiosité le touchait. Sans rien en laisser paraître, il avait laissé la fille sur sa faim.

Le lendemain, l'Ardéchois était parti devant comme à son habitude. Jean-Baptiste l'avait laissé prendre du champ puis, la respiration réglée sur son effort, il avait commencé de se rapprocher de lui. Ce qu'il avait cru observer la veille se vérifiait. Sa lame vibrait sur le chaume et les javelles tombaient dru sur l'andain. La botteleuse cherchait à se maintenir à sa hauteur. Sa respiration heurtée donnait la mesure de son effort. Cette fois, sûre de n'avoir point rêvé, elle lui avait lancé un regard complice...

Tout le jour, la soif accablait les moissonneurs et la botteleuse faisait d'incessants va-et-vient pour aller remplir les gourdes au barillet. Elle s'acquittait de cette tâche supplémentaire avec bonne humeur.

– Elle a l’endurance d’une ânesse des Cévennes, avait constaté Fayol en guise d’hommage.

La fille ne disait rien mais Jean-Baptiste voyait bien qu’elle acceptait de plus en plus mal les galanteries pesantes de l’Ardéchois. Au soir de ce même jour, Jean-Baptiste s’était arrêté en haut du champ pour repasser sa lame. Catherine bottelait sur les pas de Fayol et tous deux avaient disparu dans la courbure du champ derrière un alignement de meules. Peu d’instant plus tard, dans le crissement de sa pierre à aiguiser, il avait perçu des éclats de voix. Catherine était réapparue, marchant du pas vif d’une personne en colère.

– Ce Fayol est un salaud, lui avait-elle lancé au passage. Ne me laisse plus seule avec lui.

Décontenancé et, à la fois, étrangement satisfait de ce qu’il venait d’entendre, il avait repris son travail sans rien répondre...

– Jean-Baptiste ! Ho !...

Leurs batteurs couchés sur le sol, les trois autres le regardaient en riant.

– Tu pourrais continuer sans nous, s’était esclaffé Martial, mais il n’y a plus rien à battre... De nouveau, ils durent dégager l’aire de battage pour y éparpiller de nouvelles gerbes. Puis, le dos raide, et le geste plus saccadé, ils se remirent au travail.

Désormais, pour botteler les gerbes de Fayol, Catherine faisait en sorte de ne plus s’éloigner de Jean-Baptiste. Sentir la botteleuse sur ses talons était agréable et lui aussi faisait en sorte de rester auprès d’elle lorsqu’elle bottelait dans l’andain de Fayol. Ce manège ne pouvait échapper à l’Ardéchois qui en avait pris ombrage.

– Tu devrais te montrer plus prudent ou je serai contraint d’en toucher un mot au patron. Après tout, tu n’es pas si bon faucheur !

Le lendemain, à la grande surprise de l’Ardéchois qui l’observait d’un œil mauvais, il était parti devant. Très vite, il s’était laissé gagner par la griserie de l’effort. Débutant par un fléchissement des jarrets, son mouvement se propageait le long de ses cuisses puis se concentrait au creux des reins avant de se libérer, par une impulsion de tout le corps, dans le balancement des épaules et des bras. À vingt pas derrière lui, Fayol suivait sans peine. Un long moment, ils avaient continué ainsi, comme reliés par une corde invisible... Puis cette crampe avait mordu dans son mollet, resserrant sur lui les mors d’une pince. Trouvant appui sur une seule jambe, son mouvement se trouvait déséquilibré. Très vite, Fayol avait surgi sur ses talons. Il imaginait sans peine son sourire triomphant. Puis, de nouveau, l’Ardéchois avait perdu du terrain. Sans doute, voulait-il s’amuser un peu. Un peu plus tard, il était là, si près que Jean-Baptiste pouvait entendre sa respiration. Tout comme il percevait le sifflement de sa lame, toute proche de ses jarrets. Longtemps, ce jeu s’était poursuivi avec les variantes que l’autre pouvait y apporter. Virant au bas du champ, Jean-Baptiste vit que la botteleuse le fixait de ses yeux bruns, en quête d’un signe rassurant. Et cette crampe, toujours là. Fayol le talonnait dans un effort bruyant. Le goût de la poussière, le bruit précipité des faux, leurs souffles haletants. La montée devant lui et le chaume brillant dans le soleil. Les tiges de blé s’offraient maintenant à la hauteur idéale...

Un long moment, leur lutte s'était poursuivie dans l'odeur de sueur. Puis, avec un grognement étouffé, Fayol s'était désuni. Lui, continuait de balancer sa faux, laissant s'apaiser les battements de son cœur. Puis il s'était tourné vers l'andain. La file des javelles s'étirait sur le sol en une ceinture d'or harmonieusement tissée. Plus bas, Fayol repassait sa lame. Plus loin encore, Catherine avait repris son travail, silhouette menue qu'il découvrait avec une émotion nouvelle. Il était revenu sur ses pas, rassemblant pour elle les gerbes qu'elle n'aurait plus qu'à lier. Courbé sur le chaume, il descendait l'andain. Elle, marchant en sens inverse, ils se rencontreraient au milieu de la pente. Il ne cessait de vérifier qu'il en serait ainsi.

– Je me voyais bien en retard, avait-elle dit, désignant les gerbes alignées sur le sol.

Une brassée de blé serrée contre la poitrine, elle le regardait avec curiosité. Elle semblait oppressée. Il en fut surpris. Très vite, elle avait ajouté :

– Et pourtant, tu n'as pas traîné en chemin !...

Ses lèvres brunies par le soleil s'entrouvraient sur deux rangées de dents si fines qu'elles en paraissaient presque pointues. D'un air grave tout à coup, elle dit :

– J'ai eu peur...

– Moi aussi...

Un instant rembruni, le regard de la fille s'était éclairé de nouveau. Elle avait posé sa brassée de blé sur le sol. De minces mèches brunes étaient collées sur ses tempes et la sueur qui, depuis les aisselles et le cou, était venue goutter au bout de ses seins, marquait sa blouse de deux taches rondes, presque transparentes. Sous son hâle, elle avait rougi

imperceptiblement. Il lui avait souri. Elle lui avait tendu sa gourde. La goulotte de terre cuite lui avait happé les lèvres et la langue...

La suite n'avait plus été que la longue attente de la fin du jour, égayée par de brèves rencontres. Ni le balancement parfait de sa faux tranchant les chalumeaux de paille, ni la caresse du vent d'est tiédi sur le chaume, ni le vol lourd des cailles gavées de grains ne parvenaient à captiver ses sens. Par des regards rapides, dérobés à son travail, il s'efforçait de suivre ses mouvements. La voir prendre entre ses mains les tiges qu'il avait coupées, lui donnait un plaisir sans pareil. Il maudissait alors sa faux qui occupait ses yeux autant que ses mains. Ce n'est qu'en affûtant sa lame, qu'il avait le temps de la contempler. Il la voyait, les reins ployés, serrant contre son corps les gerbes qu'elle empilait en petites meules rondes, mamelles dorées tendues vers le soleil, gonflées des richesses de la terre à blé. Les ombres des gerbiers s'allongeaient lentement sur le sol. Enfin, l'horizon s'était embrasé aussi loin qu'atteignaient leurs regards. Ils s'étaient arrêtés, haletants...

– Fayol ne nous a pas attendus, avait-elle observé.

– Il a dû voir que nous n'étions pas pressés...

– Et maintenant ? avait-elle questionné malicieusement.

Avec une hardiesse provocante, elle soutenait sans ciller ce regard d'homme fixé sur elle. D'un coup, il avait senti son désir se durcir en lui. En quelques gestes, comme il le faisait enfant, il avait évidé une meule sous laquelle il avait dispersé une botte de blé. Puis il lui avait pris la main :

– Mettons-nous là, veux-tu...

D'un coup de rein, il fit se dresser son batteur et le lança en avant. La verge de charme s'abattit sur le blé avec un choc sourd ; il en vit le bout arrondi disparaître dans la paille, faisant jaillir la semence en gouttelettes brillantes...

Puis ce fut la pause. La Tiennette, tournait autour de la table comme quelqu'un qui a quelque chose à dire :

– Qu'y a-t-il ?, questionna Martial. D'un flot de paroles, ils retinrent qu'Angèle et sa fille étaient parties de chez elles. Coquelle avait trouvé ouverte la porte de la remise. Il les avait attendues toute la nuit. Puis on l'avait informé qu'une femme et une fillette avaient été vues à la Croisée où une voiture bâchée les attendait...

Le charivari

Dans le son aigre des violons et de la musette à soufflet, les danseurs frappaient le sol du talon dans un rigaudon endiablé :

Pê ben dansa faut être quattro,
Pê fâ l'amou faut être deu !
Quan y a tre n'y a iun de reste
Que fa trompa les austre deu !

Entraînés par le rythme vif de la bourrée à 2 – 4, portés par les « hi-hou-hou » de l'assistance, deux compagnons charpentiers venus exprès de Grenoble et « renards de liberté » tout comme Abel, faisaient virevolter leurs cavalières, deux belles filles amies d'Isabelle et ouvrières elles aussi. Dans l'atmosphère surchauffée de la salle, danseurs et danseuses s'arrêtèrent, hors d'haleine. La mariée, les joues empourprées, se laissa tomber sur un banc en riant. Barthélémy, la trogne rougie par les libations, proposa de boire un coup à la santé des époux et Isabelle ne fut dispensée de boire qu'en échange d'une double bise qu'elle lui planta sur les joues.

– C’est qu’il ne faudrait pas que la mariée soit saoule tout à l’heure, fit-il avec un clin d’œil en direction d’Abel.

L’heure des polissonneries ayant sonné, d’autres s’empressèrent de prendre le relais : « Le plus simple, pour se faire aimer, quand on est garçon, est de se rouler nu dans la rosée du 30 avril au 1^{er} mai. En espérant que la nuit n’ait pas été trop froide ! »

– Dis-nous ma jolie, l’as-tu entendu éternuer ?! ».

– On raconte qu’autrefois certaines matrones, faute d’avoir du sang de la fille en mal d’amour, préparaient des philtres avec du sang de coq noir...

– Mais le plus simple est encore de se frotter les mains avec de la verveine de Saint-Dizier et de les tendre à la personne aimée.

– T’es-tu assez méfiée des mains d’Abel, ma belle ! ?

Les musiciens s’étant arrêtés pour reprendre des forces, on fit circuler des pralines que la mariée avait préparées de ses propres mains. Puis Abel dut entonner deux ou trois beaux chants de compagnons que ses camarades reprenaient en chœur. Isabelle entama sans hésiter « En revenant de noces » :

C’est pour mon ami Pierre

Qu’à la guerre est allé

Pour un bouton de rose que je lui refusai...

La chanson était belle et la mariée agréable à contempler mais les pensées se tournaient ailleurs. À Chatte, le moment des chansons avait toujours été celui d’Angèle et, en cet instant, son absence se faisait durement sentir. Cette peine se fit plus évidente lorsque Martial se mit à chanter la chanson préférée de la belle épicière :

Av'vous point vu la Péronnelle
Que les gendarmes ont emmenée ?
Ils l'ont habillée comme un page ;
C'est pour passer le Dauphiné.

Recommandez-moi à mon père
Et à ma mère s'il vous plaît ;
Reverront plus la Péronnelle :
Elle a passé le Dauphiné.

Un grand silence empli d'émotion, s'était installé autour de la table lorsque cet instant que se fit entendre la voix de Barthélemy :

- Les mariés nous ont faussé compagnie !
- Et maintenant, allez donc les retrouver !
- Foi de Collinot nous irons leur jouer l'aubade et la mariée fera la soupe à l'oignon !

Les musiciens avaient repris leurs instruments, les femmes s'étaient remises à danser. Sur un banc, dans cette partie de la grande pièce que n'atteignait pas la lumière du feu, les deux compagnons contaient fleurette à leurs cavalières. Passablement émoustillée par le départ des mariés, Corinne lançait des regards prometteurs à Grenoble la Fidélité.

Un groupe était rassemblé autour de Guillaume, mis en demeure de raconter une fois de plus « Le Paradis de Toiné » :

« ... La fête finie, saint Pierre fit entrer Toiné qui avait mérité le ciel. Le grand saint Pierre, le prenant par la main, le conduisit à sa nouvelle place près de Dieu. Elle était aussi élevée que celle du riche mais cette fois les trompettes ne se firent pas entendre, le tonnerre ne gronda pas, les anges et les archanges restèrent tranquillement assis, les séraphins, les

chérubins, les dominations et les puissances ne bougèrent point. Les grands cierges étaient éteints... Le Toiné s'étonnait de n'avoir pas sa fête :

« Béou San-Piaré, comme se fai que par aquéou qu'a entra davant iéou, ave fa una tan bella festa, é que per iéou tout est mout ? ». Et saint Pierre de répondre :

– Que dites-vous là ? Vous ne savez pas que, des pauvres comme vous le Paradis en accueille des milliers par jour... On ne peut pas faire de fête pour tous !...

– Lou paouré fugec counsoulà ! Le pauvre fut consolé !

Dauphiné Courage s'était penché vers sa voisine :

– Corinne et Grenoble la Fidélité ont filé à l'anglaise... Ne crois-tu pas que nous devrions faire comme eux... Et comme la fille se tortillait sur son banc en regardant le bout de ses souliers, il lui murmura à l'oreille :

– Qui ne dit mot consent...

On était le 26 février, deux heures avant le lever du jour...

– Les mariés ont assez profité de leur nuit de noces, allons à leur recherche ! lança Rémi qui se montrait toujours le plus excité.

Ils se mirent en route dans un grand désordre, menant joyeux tapage et cognant aux portes. Parfois bien accueillis, et le bruit des bouchons ne tardait pas à se faire entendre, parfois fraîchement reçus et battant piteusement en retraite. Les mariés restaient introuvables. Ce n'est qu'en repassant pour la troisième fois devant la porte d'Abel qu'une illumination traversa l'esprit embrumé de

Barthélemy. Au fond de sa remise, Abel avait aménagé une chambre destinée aux compagnons de passage, c'était là que les tourtereaux avaient fait leur nid ! Ils durent ouvrir la porte, tout penauds de se montrer ainsi. Isabelle avait les joues aussi rouges qu'après la bourrée la plus rondement menée. À Barthélemy, qui crut malin de lui en faire compliment, elle répliqua que, pour ce qui était de la couleur des joues, il n'avait rien à lui envier... Tout était prêt pour recevoir les visiteurs et la soupe à l'oignon de la mariée laissait bien augurer de ses talents de cuisinière. Laissant les époux à leurs amours avec tous les vœux et compliments d'usage, la troupe de joyeux noceurs se retrouva dans l'air vif du matin.

Ce fut au moment de se séparer que l'on se rendit compte de la disparition de Collinot et de quelques excités. « Ces faux jetons sont partis s'amuser sans nous ! ». Il ne restait qu'une heure de nuit... Jean-Baptiste et Marie-Charlotte décidèrent de rentrer chez eux : « Après ce ne serait plus la peine de se mettre au lit ». Ils se retirèrent sous les huées, laissant les autres se concerter sur la manière de continuer la fête. Ils venaient à peine de disparaître qu'une bande de joyeux drilles fit son entrée sur la place dans un grand tintamarre de cornes et de crécerelles, de casseroles de cuivre et de cuillères de bois. Une voix avinée se mit à chanter :

Bien le bonjou, monsu Coquelle
Nous venons en ce moment
Par honneur pour la belle
Vous faire compliment
Mais je le dis à votre égard

Ne craignez point d'être cornard.

Le charivari s'était arrêté sous les volets clos du cabaretier. La bourrique de Théophile Sédillot portait à califourchon un gaillard déguisé et grîmé à l'effigie de Coquelle. Tourné vers la croupe, il brandissait la queue de la pauvre bête. Sous le déguisement, plus d'un crut reconnaître la personne de Rémi Collinot... Cérémonieusement, on lui présenta une cruche de vin dont il usa généreusement avant de s'essuyer la bouche avec la queue de l'ânesse.

Si j'avais tant d'écus
Qu'on trouve de cocus
Qu'il ne vous en déplaise
Je serais à mon aise.

Dans la lumière des torches, on crut distinguer un léger déplacement des volets qui suffit à faire redoubler les hurlements : « Coquelle ! Coquelle ! », scandait la foule, plus nombreuse maintenant. Et nombreux furent ceux qui cédèrent à la tentation de remplacer le nom Coquelle par un autre qui commence de la même façon mais ne s'écrit qu'en quatre lettres. Rares étaient ceux qui avaient pardonné à Coquelle d'avoir eu Angèle, plus rares encore étaient ceux qui lui pardonnaient de l'avoir perdue.

Les deux compagnons renards de liberté, suivis de Corinne et de Justine qui ne les quittaient plus d'une semelle, avaient rejoint la troupe. Les brins de paille accrochés aux robes des deux filles ne laissaient guère de doute sur le détour qu'ils avaient fait. Dauphiné Courage saisit le coude de son camarade :

– Regarde ce qui nous arrive là-bas...

Les deux silhouettes qui venaient d'apparaître en bas de la place étaient en tous points semblables aux leurs : mêmes jaquettes resserrées à la taille, mêmes haut-de-forme à rubans colorés. Les autres, les ayant aussi repérés, s'avancèrent vers eux :

– Que faites-vous là ? Vous fêtez la révolution ? demanda l'un des voyageurs. La révolution ? Autour d'eux, les regards ne reflétaient que la stupéfaction...

– Comment, vous ne savez pas la nouvelle ! ?

Il ne restait qu'à tout raconter. Ils le firent avec un souci louable d'ordre et de clarté, conscients de l'importance de l'information qu'ils colportaient : les manifestations du 22 février à Paris ; les troubles qui avaient suivi et que la Garde Nationale avait refusé de réprimer ; alors le roi avait fait démissionner Guizot. Les compagnons décrivirent comme s'ils l'avaient vu de leurs yeux la guirlande de lumières qui, sitôt la nouvelle connue, s'était propagée tout au long des balcons des boulevards parisiens. Et comment ceux qui n'avaient encore pas éclairé se faisaient interpeller par les autres. Partout, on tirait des pétards, l'allégresse était sur tous les visages. Et puis, de la fenêtre du « National », Armand Marrast avait harangué la foule... Fouillant dans sa mémoire, l'un des nouveaux venus se mit à déclamer : « Le peuple a droit de demander réparation, il doit exiger la dissolution de l'Assemblée, la mise en accusation des ministres, le licenciement de la garde municipale, les réformes parlementaires et électorales, le droit de réunion ». Lorsque le ministre Hébert avait refusé de célébrer la chute du ministère dont il faisait partie, on avait conduit sous ses fenêtres un âne coiffé du bonnet rouge et on lui avait donné une sérénade grotesque.

Tous écoutaient raconter la révolution parisienne. Les compagnons avaient appris la nouvelle en passant la veille à la Côte-Saint-André. Ils avaient tout retenu. Le choc meurtrier sous les fenêtres de Guizot. Les seize cadavres transportés sur un chariot aux cris de « Vengeance ! Vengeance ! On égorge le peuple ! ». Le roi Louis-Philippe s'était enfui et la foule avait envahi le château des Tuileries. Le trône avait été réduit en cendres sur la place de la Bastille, au pied de la colonne de Juillet. Enfin, au soir de ce grand jour, le gouvernement provisoire avait proclamé la République et l'unité de la nation française, gouvernée désormais par elle-même. Quelques heures plus tard, une affiche était collée sur les murs :

« Au nom du peuple français, le gouvernement provisoire arrête :

« la Chambre des députés est dissoute ;

« il est interdit à la Chambre des pairs de se réunir ;

« une assemblée nationale sera convoquée aussitôt que le gouvernement aura réglé les mesures d'ordre et de police nécessaires pour le vote de tous les citoyens ».

Lamartine, Ledru-Rollin, Louis Blanc, secrétaire.

Jean-Baptiste avait sombré dans le premier sommeil quand il fut réveillé en sursaut. Déjà Marie-Charlotte avait bondi hors du lit. Dans l'aube naissante, ils virent passer un âne coiffé d'un bonnet et chargé de grelots. Un mannequin trônait sur sa croupe, brandissant une croix faite de deux planches clouées. Toute une troupe suivait dans un piétinement sourd. Déjà, les plus rapides disparaissaient au détour du chemin. Soucieux de ne pas augmenter leur retard,

les plus lents restèrent sourds aux appels de Jean-Baptiste. Marie-Charlotte le vit se vêtir et se précipiter vers la porte...

– Ils montent au monastère !..., lança-t-il pour toute explication.

Une bonne heure auparavant, Sylvestre avait été tiré du sommeil par le passage bruyant du charivari. Son premier réflexe avait été de se dissimuler. Mais, très vite, la curiosité l'avait emporté sur la peur. Glissant dans l'ombre des murs, il n'avait rien perdu de la scène qui se déroulait sous les volets de Coquelle. Puis étaient arrivés ces deux personnages qui avaient parlé aux autres. Alors, dans une explosion de joie brutale, presque démente, on avait ravivé les flambeaux. Lorsque ce gros moine bourré de paille avait été placé sur l'ânesse et que, l'une portant l'autre, on les avait poussés vers le chemin des Arrodières, Sylvestre avait suivi, fasciné...

Dans l'air froid du matin, Jean-Baptiste courait derrière les autres tout en s'efforçant de comprendre. L'aspect insolite de la troupe, les accoutrements de ceux qui la composaient, le désordre qui y régnait, tout évoquait une mascarade improvisée au terme d'une nuit de libations. Mais que tant de personnes, mêmes saoules, se précipitent vers le monastère, il ne pouvait le concevoir. Et d'abord, où étaient les autres ? Clément était rentré chez lui. Mais Antoine ? Mais Guillaume ? Il en était là de ses réflexions lorsque, dans la brume qui envahissait le chemin, il aperçut deux traînards.

– Où courez-vous, nom de Dieu ! hurla-t-il.

Eux continuaient sans l'attendre. Deux minutes plus tard, il les avait rejoints.

– C'est la révolution ! lança l'un d'eux sans ralentir sa course. La première pensée de Jean-Baptiste fut : « Ils ont perdu la tête ! ». Mais les autres qui couraient devant ? Sans perdre plus de temps, il s'élança sur le chemin...

Sylvestre trotta sur un sentier étroit tracé à quelques mètres au-dessus de la charrière. De ce lagon dont il aurait pu suivre, les yeux fermés, les moindres sinuosités, il pouvait tout voir sans se faire remarquer. Il entendait la course lourde de la troupe sur la pierre du chemin. Derrière lui, trotta Médor, enchanté de cette promenade nocturne. Lorsque la tête du chien avait surgi entre les broussailles, Sylvestre s'était demandé s'il ne devait pas le reconduire. Mais il n'avait pas eu le cœur d'éteindre la joie tellement visible de son ami à quatre pattes. Depuis, ils cheminaient ensemble.

Jean-Baptiste poursuivait sa course à un train assez soutenu pour lui faire doubler l'un après l'autre tous les retardataires. Ceux-là n'avaient pas dû courir ainsi depuis longtemps et leur acharnement à continuer ne laissait pas de l'inquiéter. Il arrivait au sommet d'un raidillon quand il vit débouler dans ses jambes une masse noire dans laquelle il reconnut son chien.

– Eh ! Que fais-tu là ?

La surprise du maître avait refroidi la joie de l'animal, honteux de ne pas se trouver à sa place. Sa présence en ce lieu, à cette heure, exigeait une explication. Filant entre les buissons, il s'avança de quelques mètres, revint en courant, repartit de

nouveau, de cette manière qui signifiait : « Suis-moi ». La question de Jean-Baptiste était de pure forme, seule la présence de Sylvestre pouvait expliquer celle du chien en ce lieu et à cette heure. De toutes ses forces, il appela :

– Sylvestre !

Sylvestre ne pouvait plus l'entendre. Il avait franchi la crête du vallon et s'était arrêté en haut d'une déclivité, dominant une étendue que la lumière naissante du matin teintait de gris, surface mouvante où des lucioles allaient, venaient, se rassemblaient ou se dispersaient dans un ballet désordonné. Un instant, l'enfant sauvage pensa qu'il s'était égaré. Mais les toits du monastère étaient là, îlots pentus émergeant de la brume. Rassuré, il faillit éclater de rire : ces lucioles, papillons géants aux ailes de toile écrue, étaient des hommes, et les lumières étaient celles de leurs torches. Des voix parvenaient jusqu'à lui, affaiblies, presque éteintes. Puis les lucioles, décrivant un lent mouvement, se disposèrent en demi-cercle autour du monastère. Protégé par les hauts murs du bâtiment, cet espace était épargné par la brume. Des hommes masqués s'étaient rassemblés autour de la porte de chêne au centre de laquelle s'ouvrit un trou noir et carré. Une clameur s'éleva au-dessus des arbres puis se fit un silence plus oppressant encore. Trois hommes, détachés du groupe, semblaient déverser des flots de paroles dans l'étroit guichet. Puis le volet se referma à leur nez et ils restèrent là, bras ballants...

Une dernière fois, Jean-Baptiste avait vu son chien disparaître dans la broussaille puis le silence était revenu. Venant du monastère, tout proche maintenant,

il percevait un martèlement sourd. Dévalant le layon, il franchit en quelques bonds les derniers mètres du chemin et déboula dans la clairière où régnait la confusion la plus complète. Des excités frappaient la porte du monastère à coups de pierre vengeurs, d'autres s'égaillaient en tous sens, flambeaux en mains. Avisant un groupe de quatre énergumènes aux visages barbouillés de noir, il s'avança vers eux :

– Que voulez-vous faire ?

– Nous occuper de leurs plantations, fit l'un d'eux en pointant son lumignon.

À l'endroit où le frère laboureur poussait ses bœufs peu de semaines auparavant, on distinguait le mur qui entourait le nouveau verger.

– Et ce mur ? questionna-t-il.

– Nous n'en laisserons pas pierre sur pierre...

Coupant court à leurs explications, ils se dirigèrent vers le clos. Jean-Baptiste était certain que les voix déformées par les déguisements étaient celles de Sédillot et de Lantier. Leur présence en ce lieu ne fit qu'augmenter sa peur. Lantier avait toujours plié devant les moines... Sédillot, quant à lui, avait toujours préféré l'ombre à la lumière. Et voici que les deux hommes se trouvaient au cœur d'une jacquerie... D'un coup, tout venait de s'éclairer. C'est la révolution ! avait dit l'autre. Sous ses yeux, un ordre inébranlable était en train de basculer...

Sylvestre longea silencieusement la lisière du bois quand des hurlements s'élevèrent au-dessus de la grande clairière. Un feu était allumé là-bas que des gens alimentaient activement. Les flammes montaient dans le ciel dans l'embrasement violent des résineux.

L'enfant sauvage se rejeta dans la pénombre. La clairière se peuplait de silhouettes inquiétantes.

Le ciel s'éclairait peu à peu. La lumière du feu aidant, les torches s'éteignaient une à une, laissant les hommes se fondre dans la brume. Devant la grande porte du monastère, le tapage avait cessé... Saisi d'un pressentiment, Jean-Baptiste tourna ses pas vers le bâtiment. Très vite, il put distinguer l'empilement de fagots contre la porte de chêne puis il aperçut une file de personnages courbés sous le poids de fascines. Encore dans son élan, il fit rouler le premier sur le sol.

– Hé ! Jean-Baptiste ! ? Que t'arrive-t-il ! ? fit une voix, sous le masque de toile. Il se trouvait dans la situation désagréable d'avoir été reconnu sans savoir à qui il avait affaire. Mais ce n'était pas son souci le plus pressant.

– Qu'allez-vous faire de ça ? demanda-t-il en montrant les fagots.

– Brûler cette porte...

– Et après ? La porte brûlée, que ferez-vous ?...

L'embarras des autres lui fit penser qu'il avait touché juste. Leurs fagots à terre, ils restaient là, ne sachant plus que dire. Pour finir, l'un d'eux eut un mouvement d'impatience :

– Après, il sera bien temps d'aviser ! Déjà, il avait rechargé ses fascines

– Et les moines ?... Qu'en ferez-vous ! ? Croyez-moi, laissez-les dans leur trou, ne nous mettons pas dans notre tort.

– C'est la révolution, il n'y a plus de tort !

Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de la porte du monastère... Jean-Baptiste vint se planter devant eux :

– Je vous empêcherai d'aller plus loin !

Le silence s'était fait autour de lui. Un silence lourd, fait de surprise et d'immobilité. Là-bas, les fagots avaient cessé de s'entasser contre la porte.

– Ôte-toi de là ! siffla la voix sous le masque de son vis-à-vis.

– Du monastère, il ne sortira rien de bon. C'est les terres qu'il faut reprendre. Il répéta : laissons-les dans leur trou.

Ils étaient plantés là, hésitants déjà, quand une voix s'éleva derrière lui :

– Dis donc, Jean-Baptiste, te voilà bien timoré tout d'un coup !

Sous les grimaces, se dessinaient des sourires narquois. Il était en train de perdre son avantage. Il se tourna vers celui qui semblait être le meneur et, agrippant son masque, exerça une poussée sur les épaules. Il vit Delteil s'abattre sur le sol.

– Tiens ! C'est donc toi, Joseph ! Tu étais moins vaillant naguère ! Dis-nous tes impressions, à visage découvert !

Delteil, livide, se contenta de récupérer son bien et, sans se retourner, s'éloigna en direction du feu.

– Ôtez ces fagots ! lança Jean-Baptiste. Puis il se dirigea vers le grand mur de pierre qui traversait la clairière.

Trois hommes y travaillaient, assis à califourchon. Escaladant un monceau de pierrailles, il tendit la main à l'un d'eux. Un instant plus tard, il était assis auprès d'eux, évaluant de la paume la résistance des pierres.

C'était de beaux moellons taillés dans les règles de l'art. Un de ses voisins lui fit passer un vieux fer de cognée qu'il enfonça entre deux pierres. Il ébranla la première et la fit basculer dans le vide. Une fièvre montait en lui qu'il ressentait malsaine. Pour mieux jouir de son ouvrage, il le poursuivit à mains nues. Chaque pierre qu'il arrachait était comme une épine qu'il retirait de sa chair...

Sylvestre s'était coulé dans l'ombre du mur à l'endroit où celui-ci suivait la lisière du bois. D'un coup d'œil, il vérifia la présence du chien. L'ombre de la clôture les protégeait à la fois de la lumière du feu et du regard des hommes. Il s'arrêta pour souffler un peu. Le tapage qu'il percevait au-delà du verger, les clameurs qui s'y mêlaient, étaient les signes d'une excitation inquiétante. Les oreilles dressées, le chien se mit à gémir. Sylvestre eut une hésitation. À quelque pas de lui, dans l'ombre du mur, il distingua la découpe d'une porte dont il s'approcha à pas prudents. L'huisserie céda à la première poussée avec un grincement plaintif. Le portillon donnait sur la partie la plus récente du verger. De sveltes baliveaux s'alignaient dans la brume d'où émergeaient leurs branches impeccablement taillées. Plus loin, dominés par les toitures du monastère, s'apercevaient de hautes ramures aux formes plus naturelles. La présence rassurante des arbres eut raison de l'hésitation de l'enfant sauvage et Médor lui-même, après avoir humé l'atmosphère paisible du lieu, le suivit sans réticence. Ils s'enfoncèrent entre les arbres sans prêter attention au bruit de la porte tournant sur ses gonds ni à celui du pêne retombant dans l'encoche comme un couperet...

Jean-Baptiste s'apprêtait à pousser dans le vide une nouvelle pierre quand le cri du chien le fit sursauter. C'était un glapissement bref qui venait de l'autre bout du verger. Dans la brume qui n'avait cessé d'épaissir, il perçut le bruit d'une galopade sur la terre gelée. Un instant plus tard, des aboiements furieux éclatèrent entre les arbres. Se laissant glisser le long du mur, il prit pied à l'intérieur de l'enclos. Redoutant le pire, il se mit à courir aussi vite que le permettaient ses jambes.

Sylvestre longeait le mur du bâtiment quand il avait vu se profiler les trois silhouettes. Profitant du brouillard matinal, les religieux avaient emprunté cette porte dérobée pour aller se rendre compte de la situation dans le verger. Alerté par le cri du chien, l'enfant sauvage avait cru les voir surgir de la muraille. Puis son regard était tombé sur les manches de pioche dont les trois hommes étaient munis. Alors, il s'était élancé dans une fuite éperdue entre les arbres du verger. Se heurtant à la porte fermée, il avait tenté en vain d'en faire jouer le pêne.

– Saisissez-le ! commanda l'un des trois hommes.

Se défendant des dents et des ongles, l'enfant sauvage opposait une résistance de bête aux abois. Le troisième homme dut venir à la rescousse. Quand Sylvestre vit passer devant ses yeux le manche de pioche, il était trop tard. Tandis que le bois comprimait sa gorge, la masse dure d'un genou s'enfonçait dans ses reins. À demi étouffé, il cessa toute résistance.

– Emmenez-le ! fit la même voix. Ce fut le moment que choisit le chien pour se jeter dans leurs jambes, se démenant comme un beau diable et

plantant ses crocs dans la bure de tous les côtés à la fois. Un instant, les moines vacillèrent sous l'attaque.

– Assommez ce fou furieux ! hoqueta l'un d'eux. Le chien roula sur le côté, tenta de se relever et resta étendu par terre.

Jean-Baptiste surgit dans le groupe sans ralentir sa course. Bousculant le moine qui lui tournait le dos, il frappa les autres de ses poings puis, trébuchant sur le corps du chien, il s'abattit lourdement sur les deux hommes. Au-dessus de lui, le troisième brandissait un gourdin vengeur. L'homme n'eut pas le temps d'achever son geste. Pas plus que Jean-Baptiste n'eut celui d'avoir peur. Dans un bruit de bois brisé, il vit le moine s'écrouler telle une poupée de chiffons. Au milieu de sa tonsure, s'ouvrait une plaie béante. Derrière lui, Sylvestre tenait le gourdin de frêne dont il découvrait les effets...

La fuite

Les chevaux des gendarmes se faisaient entendre, tout proches maintenant. Jean-Baptiste, à bout de souffle, se glissa le long du ponton. Abel et Guillaume l'attendaient dans la barque, une nacelle à fond plat dans laquelle il sauta sans perdre de temps. « Filons ! Ils arrivent ! » Guillaume leur fit signe de s'étendre au fond de l'embarcation qui s'éloigna de la berge dans le chuintement de la godille. Un instant plus tard, ils purent entendre les renâclements des chevaux suivis du bruit des bottes sur les planches de l'embarcadère. Jean-Baptiste eut une pensée reconnaissante pour le brouillard qui les avait sauvés. Le chanvrier affermit sa prise sur la rame dont le mouvement se fit plus rapide. Un long moment, couché au fond de la nacelle, Jean-Baptiste laissa ses muscles se détendre. Tous trois demeuraient silencieux. Bientôt, le courant se fit plus calme, annonçant la rive toute proche. Un instant plus tard, de grands arbres étendirent leurs branches au-dessus d'eux. Ceux de la forêt de Claix, sans doute... la barque n'avait pas trop culé dans le courant. Un coude de la rivière délimitait ce bois sur deux côtés,

la route de Saint-Romans formant le troisième. Si les gendarmes se doutaient qu'ils avaient franchi l'Isère, c'est là qu'ils les attendraient. Ils devaient s'éloigner au plus vite.

Une heure plus tard, ils virent se dresser devant eux les falaises du Vercors que le brouillard avait masquées. Cherchant le défaut de la paroi rocheuse, ils finirent par distinguer les habitations tapies dans l'ombre.

– Pont-en-Royans, dit Guillaume. De là, nous remonterons la Bourne.

Une serpe gigantesque avait encoché la roche sur toute sa hauteur. Au fond de cette entaille, serrées de guingois, des maisons étroites bordaient le torrent. Après le pont, ils prirent un chemin plus discret qui longeait la rive. L'eau s'écoulait au fond de la gorge dans un grondement furieux. Longtemps, ils marchèrent, sans prendre de repos. Enfin, ils atteignirent un cirque naturel où les flots tourbillonnaient entre des parois abruptes. Des rats pris au piège... Avec des moues de dépit, ils examinèrent les parois infranchissables qui les entouraient. De l'une d'elles, un ruisseau jaillissait en cascade, naissant d'une cavité qu'ils situèrent à quelques mètres au-dessus d'eux. Tant bien que mal, Jean-Baptiste se hissa jusqu'à une corniche où ses compagnons le virent disparaître.

– Une grotte ! cria-t-il peu après.

Un instant plus tard, les autres l'avaient rejoint. La grotte recélait des quantités de bois mort apporté au hasard des crues. En peu de temps, ils réunirent de quoi faire du feu. Au plafond était suspendue une

multitude d'aiguilles de calcaire qui scintillaient dans la lumière des flammes ; d'autres montaient à leur rencontre, émergeant d'un lac souterrain. Autour d'eux, le feu peuplait les parois d'ombres irréelles. Un instant, ils restèrent muets, saisis par ce spectacle d'un autre monde. La fatigue et la faim commençaient de se faire sentir. Leurs sacs livrèrent bientôt les quelques provisions dont ils avaient pu se munir. Ils mangeaient en silence, prenant seulement conscience qu'ils venaient de s'enfuir comme des malfaiteurs.

– Maintenant, il faut dormir, fit Guillaume. Une dure journée nous attend. Leurs pensées tournées vers Chatte, ils s'endormirent dans la chaleur du feu.

La nuit d'avant, il avait été réveillé par des coups contre sa porte.

– Jean-Baptiste ! Les gendarmes sont là ! Clément lui avait expliqué qu'Abel et Guillaume avaient pris les devants et que tous deux l'attendaient au ponton de la Sône. Sans perdre de temps, Marie-Charlotte avait fourré dans le bissac quelques affaires indispensables.

– Pourquoi te sauver ! ? avait-elle demandé d'une voix étranglée.

– Je reviendrai bientôt... On nous rendra justice...

Il l'avait serrée très fort contre lui. Au moment où il s'enfuyait par l'arrière de la maison, les gendarmes surgissaient dans la cour. Par bonheur, avant les Gameaux, s'était formé ce brouillard qui l'avait protégé jusqu'à la Sône. « Je reviendrai bientôt... ». Comme il aurait voulu y croire ! Maintenant, à la faveur de l'obscurité, de sombres pressentiments le

gagnaient. Cherchant un sommeil qui le fuyait, il se tourna vers le feu, pensant que, chez lui, le même brûlait dans l'âtre...

Un flux d'air traversa la grotte en couchant les flammes. Déjà, Guillaume était assis, observant le feu vacillant.

– Il doit y avoir une ouverture au fond de ce trou !...

Poussés par un même espoir, ils se ruèrent vers le fond de la grotte, tout encombré de pierraille. Alerté, Abel les avait rejoints :

– Cette cavité doit se prolonger par quelque cheminée qui monte jusqu'au plateau...

Il expliqua qu'en Languedoc, ces gouffres étaient nommés avens tandis qu'ils s'appelaient scialets dans le Vercors. « À cause du courant d'air qui s'en échappe, l'un d'eux a reçu le nom de Trou-qui-souffle ». C'était ce tirage naturel entre l'air plus chaud de la grotte et l'atmosphère glacée du plateau qui les avait surpris, activé bien sûr par la chaleur du feu. Évaluant la hauteur d'une telle cheminée, ils eurent moins de regret à s'en voir interdire l'accès par les éboulis.

Une demi-heure plus tard, les premières lueurs de l'aube leur permettant à peine de voir où ils posaient les pieds, ils se laissèrent glisser vers la Bourne. Le premier, Jean-Baptiste aperçut le gendarme sur le pont. Le passage était coupé ! Dès le lever du jour, la chasse reprendrait. La seule issue était un petit sentier qu'ils avaient laissé sur leur gauche. Ils traversèrent en silence l'espace qui les séparait de ce layon. Le gendarme n'avait eu aucune réaction. Avaient-ils échappé à sa vigilance ? Ou cette passivité était-elle

volontaire ? Les laissant s'enfoncer vers quel piège. La raideur et l'étroitesse du chemin les rassuraient un peu, aucun cavalier ne serait en mesure de les y poursuivre. D'ailleurs, avaient-ils d'autre choix ? Une paroi vertigineuse s'élevait au-dessus de leurs têtes et un vide béant s'ouvrait à leurs pieds.

– On se croirait sur un toit d'église ! lança le charpentier, penché au-dessus du vide avec une témérité qui laissait ses compagnons pantois. Après un silence, il ajouta :

– Les amis, la retraite est coupée...

En bas, assis auprès de leurs chevaux, deux hommes en baudrier blanc avaient pris position à l'entrée du layon. Sachant que d'autres cavaliers auraient à faire un long détour pour leur en fermer l'issue, ils prirent le parti d'accélérer leur marche. Une heure plus tard, trempés de sueur, ils débouchaient sur un plateau où le regard, errant sur une étendue neigeuse, ne rencontrait que quelques môles rocheux. Serrant leurs vêtements sur eux, ils se dirigèrent vers la plus proche de ces bosses. Balayé par un vent aigre, le plateau était plus grand qu'ils n'avaient cru, le môle paraissant s'éloigner à mesure qu'ils marchaient vers lui. C'est alors qu'ils virent les deux cavaliers dont le rocher avait masqué l'approche et qui, les découvrant, poussèrent vers eux leurs montures.

– C'est le moment de nous séparer ! lança Jean-Baptiste.

Les gendarmes n'étaient que deux, se séparer, c'était donner à l'un des fugitifs une chance de s'échapper. Dans tous les cas cela ferait gagner du temps.

– À dieu vat ! lança Abel, détalant dans un éclaboussement de neige. Jean-Baptiste suivait Guillaume. Déjà, le galop du cheval faisait vibrer le sol sous leurs pieds. Sans ralentir sa course, il parvint à ôter sa vareuse. Il attendit un bref instant et, pivotant sur lui-même, il projeta son vêtement à la tête de l'animal. Déséquilibré, il s'abattit dans la neige... Cabré, le cheval se dressait au-dessus de lui. Il vit le cavalier se pencher, hésiter un peu, puis lancer sa monture à la poursuite de Guillaume. Le cordier fuyait vers la bordure du plateau à une vitesse dont Jean-Baptiste ne le croyait pas capable. Dans quel espoir ? Pourchassé par le second gendarme, Abel avait orienté sa course vers le môle le plus proche. Faute de meilleur choix, lui-même prit la direction d'un relief aplati recouvert d'une végétation assez dense...

Parvenu à l'orée de ce bois, il vit qu'au bord de la falaise, le gendarme avait mis pied à terre et furetait dans la neige : Guillaume semblait s'être volatilisé. Plus loin, Abel et son poursuivant avaient disparu derrière le môle. C'est en se tournant vers la partie libre du plateau, qu'il découvrit trois nouveaux cavaliers. Tenant leurs montures par la bride, ceux-là, déployés en éventail, s'avançaient vers les arbres avec circonspection. Sans perdre plus de temps, il se remit à courir entre des buissons assez hauts pour le mettre à couvert. Le souffle court, il atteignit une dépression dont, curieusement, la neige était totalement absente. Il pensa, sans beaucoup d'espoir, que les gendarmes y perdraient sa trace. Un sentiment de découragement le gagnait. Depuis l'aube, ils avaient marché et couru sans distancer leurs poursuivants. Que n'avaient-ils passé la journée à se reposer dans la grotte ! Cette

cheminée, s'ils l'avaient dégagée, les aurait peut-être conduits vers la liberté ? Cheminée... Scialet... Et cette dépression rocheuse qu'il venait de traverser, dépourvue de neige, et où la tiédeur de l'air l'avait surpris ! Revenaient les explications d'Abel dessinant les contours d'une idée folle : là, parmi les buissons, se cachait un autre Trou-qui-souffle ! Qui, à rebours, lui ouvrirait peut-être le chemin de la liberté !...

Le moine étendu dans le verger et le sang qui coulait de sa tête... Une grisaille s'étendait devant ses yeux. Sans doute ce brouillard qui avait envahi la clairière... Puis il avait compris que cette brume était en lui. Sylvestre le regardait, hébété. Le chien se relevait en gémissant. Il avait ouvert la porte du verger devant eux.

– Rentrez à Chatte, maintenant .

Il était inquiet pour la vie du moine. Un instant, il avait pensé aller frapper à la porte du monastère. Mais les deux autres revenaient à eux et ne tarderaient pas à retrouver leurs esprits. « Ils se débrouilleront sans moi », s'était-il dit. Sans perdre de temps, il avait repris en courant le chemin de Chatte. Il avait trouvé Marie-Charlotte au milieu de la côte. Inquiète d'avoir vu revenir Médor l'oreille basse et traînant la patte.

– Que s'est-il passé ! ? avait-elle demandé.

– Sylvestre est entré dans le clos, des moines lui sont tombés dessus... J'ai dû les bousculer un peu...

Le juge, un gros homme à petites lunettes cerclées de métal, était venu les interroger :

– Deux témoins vous ont reconnu, c'est vous qui les avez frappés... Il l'avait admis sans se dérober.

– Et tout porte à croire que vous avez blessé le troisième.

– J'étais étendu sur le sol. C'est lui qui me menaçait...

– Qui, alors, était l'agresseur ? Cet enfant sauvage, où était-il ?

– Il s'était enfui... Les moines l'avaient agressé...

Pendant des jours, Marie-Charlotte avait répété :

– Ce moine, je sais que tu ne l'as pas frappé ! Pourquoi te laisser accuser ? Convaincu que son silence lui ferait plus de mal que la vérité, il avait fini par expliquer :

– C'est Sylvestre... Ce moine me menaçait, il a pris peur... Si cela se sait, ils l'enverront crever à l'hospice. Sans rien dire, elle s'était mise à pleurer...

Dans l'obscurité, un disque de lumière grandit au firmament de cette nuit où il avait sombré. « Le soleil, enfin... ». Il referma ses yeux blessés par la lumière trop vive. Autour de lui, ses mains ne rencontraient qu'une paroi de pierre moite. La prison..., pensa-t-il confusément. Une lassitude immense l'écrasait, il ne parvenait plus à lutter... Ce trou rond, au-dessus de lui, était-il la seule ouverture vers le monde extérieur ? Il se rappela le courant d'air chaud qui semblait sortir des entrailles de la terre. Dans les buissons, ce trou était apparu où il avait plongé telle une bête aux abois. Oubliant son corps moulu, il se remit à palper fébrilement la roche. Il se trouvait au fond d'un puits d'où ne s'apercevait qu'un fragment du ciel... Son refus obstiné de la prison l'avait-il mené dans une autre pire encore ? Crier. Se faire entendre des gendarmes ? À trop attendre, s'éloignerait avec eux ce qui était peut-être son ultime

espoir. Un violent désir de vivre le poussait à appeler à l'aide. Solution dernière que sa raison refusait. Le courant d'air chaud qu'il avait senti ne pouvait surgir de nulle part. Ce tirage intense prouvait l'existence d'une prise d'air... Cette certitude lui communiqua une résolution farouche : puisque cette ouverture existait, alors il l'atteindrait... Dans cette roche qui se délitait, il était possible d'aménager des prises. En dépit de sa fatigue, il entreprit de se hisser. Enfin, ses doigts atteignirent le bord d'un goulet d'où s'échappait un courant d'air tiède. Ouverture béante qu'il ne parvint pas à sonder, assez large en tout cas pour y glisser son corps. Sur quelle distance ? Pour aller où ? Questions sans réponse qui l'incitèrent en fin de compte à poursuivre son ascension vers la surface.

L'expérience aidant, se hisser jusqu'au sommet de la cheminée s'avéra plus facile qu'il ne l'avait cru. Il touchait au but, sa tête affleurait au niveau du sol, des feuillages se découpaient au-dessus de lui, à portée de main. La lumière rasante du soleil montrait que la journée approchait de son terme. Bientôt, ses muscles refuseraient tout service. Réunissant ses dernières forces, il s'apprêtait à s'extraire du trou quand une odeur de fumée l'arrêta. Entre les branchages, à quelques mètres de là, il aperçut un gendarme penché sur une marmite. Ces hommes ne lâchaient-ils donc jamais leur proie ! Celui-ci semblait absorbé par sa tâche. Mais les autres ? Très vite, son regard découvrit les trois bêtes attachées à un arbre. En un éclair, il avait compris. Il savait aussi qu'il était trop tard. Il esquissa un mouvement de retrait, vit un rouge-gorge s'envoler puis il ressentit un choc mat...

Le-trou-qui-souffle

– Nous cherchons Jean-Baptiste Brussiaud, avait dit à Marie-Charlotte celui des gendarmes qui portait les galons de brigadier.

– C’est mon mari... Il n’est pas là, avait-elle répondu. De sa voix la plus calme, elle avait ajouté : quand je me suis réveillée, il était déjà parti.

– À cette heure ! Bigre ! Il n’a pas perdu de temps ! D’un geste bref, il avait indiqué à son subalterne de faire le tour de la bâtisse, jetant lui-même dans la maison un coup d’œil sans conviction.

– Croyez-m’en, avait-il lancé au passage, vous ne lui rendez pas service... Un innocent ne se soustrait pas à la justice. Elle avait failli se mettre à crier, dire à cet homme que son mari, justement, était innocent mais qu’il ne voulait pas, ne pouvait pas se rendre. Les mots s’étaient étouffés dans sa gorge. Elle tremblait de tous ses membres. Et ce gendarme à qui rien n’échappait... Heureusement, l’autre était revenu.

– Brigadier ! Par-derrière, il y a une sortie sur la côte...

Elle sentait ses jambes se dérober. Un long moment, après que les gendarmes sont partis au galop, elle était restée assise. Les paroles du brigadier sonnaient encore à ses oreilles, chaque mot traversait son corps comme une lame : *vous ne lui rendez pas service...* Maintenant, elle restait là, écrasée par le poids de son secret. Il lui fallut se répéter que Jean-Baptiste le voulait ainsi. Et, d'ailleurs, avait-il le choix ? Elle se mit à haïr Sylvestre et ce mauvais sentiment la plongeait dans de nouveaux tourments.

« Ils l'enverront crever dans un hospice... ». Si cela arrivait par sa faute, Jean-Baptiste ne lui pardonnerait pas. Les chèvres s'étaient mises à bêler. Elle poussa la porte de l'écurie et éparpilla deux brassées de foin. Les réserves touchaient à leur fin. L'angoisse, de nouveau, l'étreignait. Elle se mit à humecter le sol de terre battue pour le balayer comme chaque jour. Ce faisant, elle s'aperçut que les sabots de son mari avaient été rangés. Elle courut les remettre à leur place, au coin de l'âtre. Elle n'avait plus qu'à attendre...

Grenoble, le 6 mars 1848

Mon cher Amédée,

La nouvelle de la révolution parisienne a répandu la stupeur dans tout Grenoble. Qui d'entre nous eût osé imaginer un dénouement si rapide ? La monarchie paraît déjà dater de l'autre siècle et on en vient à se demander comment on a pu vivre si longtemps sans la République. L'abolition de la peine de mort, la naissance d'une nation sans classes sociales, la

déclaration de paix au monde, ont fait naître dans tous les cœurs l'espoir d'une vie meilleure. Hier si peu nombreux, les républicains sont aujourd'hui innombrables. Ce n'est pas sans inquiétude que j'observe leurs rangs serrés. Les uns, jouant loyalement la carte de la République, répètent que le roi a rendu toute autre forme de gouvernement impossible. D'autres attendent le moment de s'emparer du pouvoir. Des membres du clergé disent voir dans la révolution le début d'une ère nouvelle. Ceux-là célèbrent ouvertement l'alliance de la religion et de la liberté et l'on a pu entendre tel prêtre exalter les vertus d'un Christ que certains rebaptisent aujourd'hui « le prolétaire de Nazareth ». Reconnais que ce retour aux sources serait des plus souhaitables si l'on pouvait y croire ! Puisse le bon peuple s'y retrouver.

Amédée reposa la lettre sur sa table. De sa fenêtre, il voyait un groupe d'hommes en habits sombres et écharpes tricolores entourant un arbrisseau fraîchement planté. Le sous-préfet Demongeot était là, entouré de tous les membres de la commission qu'on lui avait adjoints. Le maire Villeneuve aussi, et des élus des communes avoisinantes. Vêtus de leurs habits du dimanche, curieux et sympathisants assistaient à la cérémonie. Assisté de ses enfants de chœur, le curé aspergeait l'arbuste d'eau bénite...

Quand Marie-Charlotte arriva sur la place, la cérémonie touchait à sa fin. « Encore un de leurs arbres de la liberté... », pensa-t-elle en voyant le jeune peuplier orné de rubans multicolores. Alors que la même cérémonie se déroulait à Chatte peu de jours auparavant, Jean-Baptiste avait refusé d'y assister : « Des arbres de la liberté, nos forêts en sont pleines et

qui ont poussé sans l'aide d'aucun goupillon ! », avait-il déclaré avec un emportement qui l'avait surprise. Aujourd'hui, elle en était à craindre que cette intransigeance ne fasse du tort à son mari... Dès qu'il la vit arriver, le médecin comprit que quelque chose de grave venait de se produire.

– Jean-Baptiste ? Ils l'ont arrêté n'est-ce pas ?

– Pas encore. Il a pu s'enfuir... Avec Abel et Guillaume.

Elle le regardait, tremblante d'émotion. Il la vit ouvrir la bouche puis la refermer en lançant vers lui un regard désespéré.

– Sylvestre était avec lui dans ce clos ?

Elle fit oui de la tête avec une hâte qui trahissait son désir de se libérer d'un secret.

– Alors, je comprends son silence. Et le vôtre ! Après une hésitation, il ajouta :

– Son sort, désormais, repose entre ses mains...

– Mais... la révolution ? suggéra-t-elle d'une voix assourdie.

Un frémissement agitait son visage... Un instant, il pensa lui montrer, rassemblés autour de la croix, le sous-préfet Demongeot, l'avocat Martin et Saint-Romme, le « nouveau » procureur général de Grenoble. Ces hommes seraient-ils différents de ce qu'ils avaient toujours été ? Il se tourna vers la jeune femme, observa le pauvre visage aux traits tirés.

– Jean-Baptiste est libre, c'est là l'essentiel..., dit-il. J'écrivais à Delmas. Il s'occupera de votre mari mieux que nous ne le ferions nous-mêmes. Il faut vous armer de patience et de courage... »

Un instant plus tard, regardant la jeune femme traverser la place, il lui sembla que ce corps frêle

recéait une vigueur nouvelle. La lettre qu'il écrivait était sur sa table. La plume à la main, il relut : « Admirable révolution parisienne ! Admirable par ses idéaux, admirable par ses intentions, admirable par la sincérité des hommes qui la font. Mais comme je crains que cet idéal de fraternité ne se révèle illusoire au-delà des portes de la capitale. Si, dans nos campagnes, tant de manifestations ont dégénéré c'est que les rancœurs se réveillaient. Ici, c'est un riche exploitant qui a été hué, là des machines ont été brisées, ailleurs on a bousculé le prêtre. À la Chapelle-en-Vercors, la population exaspérée a pourchassé les gardes forestiers. La troupe est venue de Valence, douze personnes ont été arrêtées. La nouvelle de la révolution est arrivée à Chatte au milieu d'un charivari. Dans l'excitation, les habitants se sont portés vers le monastère où un moine a été blessé. On s'attend à des arrestations... ».

Tremplant la plume dans l'encrier, il se remit à écrire : « Saint-Marcellin, 11 heures. Je viens d'apprendre qu'à Chatte, trois hommes, sur le point d'être arrêtés, ont échappé à la maréchaussée. Jean-Baptiste est l'un d'eux. Les autres s'appellent Abel Brugnion et Guillaume Laharpe. Peux-tu t'enquérir des chefs d'accusation ? ».

Il sonna Annette pour qu'elle porte la lettre à la diligence.

– Mais d'abord, préparez mon manteau, je pars tout de suite...

Dans l'obscurité qui le circonvenait, une masse l'enserrait au point d'empêcher l'air d'entrer dans ses poumons. Il voulut bouger mais n'y parvint pas. Il prit conscience qu'autour de lui, tout n'était que

calme et immobilité et que ce battement qu'il pensait venir du dehors était celui de son cœur. Le goût âcre de la glaise emplissait sa bouche. Un instant, il se vit enterré vivant. Les martèlements se firent plus rapides et plus forts. Ce fut cette douleur lancinante qui le rappela à la réalité. Naissant au-dessus de l'oreille, elle irradiait dans tout le corps. Le coup de crosse... Assommé, il était retombé lourdement au fond de la cheminée. Le choc contre la roche avait été rude. Presque machinalement, il avait grimpé à nouveau jusqu'à la lèvre du goulet où il était parvenu à engager son corps. Longtemps, il avait progressé ainsi, dans l'obscurité, jusqu'à ce que la roche se resserre. Des aspérités s'accrochaient à sa musette, l'agrippaient par ses vêtements, faisant de chaque mouvement un effort épuisant. Son bras blessé refusait tout service. Il réussit à le saisir et le serra contre son flanc. Dans ce lieu sans lumière, il n'avait d'autre moyen d'exploration que sa seule main droite. Monde d'obscurité et de silence, troublé seulement par sa respiration haletante. Parfois, rarement, il percevait le bruit de l'eau gouttant dans une anfractuosité. Il la lapait sur la pierre jusqu'à la dernière goutte.

De distance en distance, le calcaire laissait place à un lit de glaise. Emplissant les parties basses du goulet, cette argile en faisait des bourbiers où ses doigts, ses genoux, ses pieds ne trouvaient plus la moindre prise. Elle pénétrait tous ses vêtements jusqu'à sa peau. C'était dans ces endroits que l'eau libre était la plus rare. Pour se désaltérer, il se trouvait contraint de sucer des boulettes de glaise qu'il gardait dans la bouche. Il venait d'attaquer la contre-pente de l'un de ces siphons quand il éprouva sa plus grande

frayeur. L'argile y formait une couche savonneuse sur laquelle il n'avancait qu'au prix d'efforts inimaginables, son corps glissant vers le bas dès que ses doigts lâchaient prise. Prisonnier de deux déclivités infranchissables, saisi par le froid, il sentait ses forces décliner. Ainsi qu'il l'avait fait dans la partie la plus étroite de la cheminée, il essaya de prendre appui du dos et des jambes contre la paroi rocheuse. Ici, le goulet était trop large. « Autre lieu, autres moyens », tenta-t-il de se persuader, refaisant une fois de plus l'inventaire de son sac. Dans l'obscurité, passèrent sous ses doigts la croûte d'un morceau de pain, deux tommes dures comme la pierre, une chemise propre qu'il avait gardée pour des lendemains meilleurs. Le contact rugueux de la corde emplît son cœur d'espoir. Il eut une pensée reconnaissante pour Guillaume qui, la veille, avait tiré de son sac cette corde dont il avait fait trois parts égales. « Prenez, nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve ». Cette corde, aussi solide fût-elle, après quoi la fixer ? Plus rapide que sa pensée, sa main avait déjà saisi le couteau. Le manche de corne calé entre les dents, il déploya la lame qu'il enfonça dans l'argile. Tirant sur son bras, il parvenait à se hisser. Assez pour repiquer la lame un peu au-delà. À chaque impulsion, il progressait ainsi d'une longueur de main. Mais la pesanteur eut bientôt raison de ses forces. Son seul bras valide ne pouvait, assez vite, produire l'effort de traction, arracher la lame puis la replanter dans la glaise. Chacun des mouvements qu'il exécutait commençait de lui faire perdre plus de terrain qu'il n'en gagnait. Épuisé, il se laissa glisser vers le fond...

À énumérer les objets dont il disposait, il se trouva guidé vers un choix curieux : fébrilement, il entreprit de fixer le couteau sous l'une de ses semelles, laissant dépasser la lame en avant du pied. Cette sorte de dard s'enfonçait sans peine dans la glaise. À l'effort de traction fourni par le bras, il pensait substituer la poussée plus vigoureuse de la jambe. Il constata avec déception que sa progression ne s'en trouvait nullement améliorée. Ce qu'il gagnait en force, il le perdait en vivacité. De ces échecs, se dégagèrent deux idées simples : – ses jambes, et elles seules, possédaient la force nécessaire, – son bras, et lui seul, était capable d'agir avec assez de rapidité. La jambe ; la main ; le couteau ; et... la corde ! Seule capable de relier trois éléments dont la coopération s'avérait indispensable. Union vitale qui prit forme dans la nuit du goulet. Presque frénétiquement, il disposa le long de son corps deux longueurs de corde dont il fixa les extrémités au manche du couteau. La lame piquée dans la glaise, bras tendu aussi loin qu'il pouvait atteindre, la boucle de corde formait une sorte d'étrier où son pied prenait appui, le propulsant à la façon d'un cavalier se hissant sur sa monture...

Des heures durant, jusqu'au coucher du soleil où ils se retrouvaient enfin seuls, le travail de la moisson les faisait s'éloigner, se perdre puis se retrouver, si près parfois que se mêlaient leurs odeurs. Son travail laissait à Catherine une liberté refusée au faucheur. Non sans malice, elle avait vu le parti qu'elle pouvait en tirer, se déroband de longs moments à son regard, ou bien, au contraire, venant bottelet derrière lui, si proche qu'il l'entendait se mouvoir. Dans le balancement de la faux, il entrevoyait ses pieds nus foulant le chaume, ses reins cambrés par l'effort, sa

blouse ouverte sur ses seins et qu'elle ne faisait rien pour refermer. Il cherchait ses yeux qu'elle lui abandonnait, l'air grave, pour les lui reprendre aussitôt. L'heure arrivait enfin de poser sa faux. Alors, il prenait sa revanche, mettant un soin extrême à ériger les meules de blé qui s'aligeaient au long du champ... Ainsi conduits, par leurs ruses, aux limites de l'excitation, ils finissaient par rouler sur le chaume...

À mesure que se disciplinait l'élan de désir sauvage qui, soir après soir, les précipitait l'un vers l'autre, ils avaient vu se développer d'autres sentiments. Le plus dur, au terme d'une rude journée, était de passer la nuit dans les granges de la Grive où ils se trouvaient séparés. Ils avaient décidé qu'une hutte de branchages serait désormais leur abri nocturne. Ils l'avaient construite, à la façon des charbonniers, dans le boqueteau au bas du champ. Le ruisseau coulait à dix pas de là. Ils avaient renoncé sans peine au repas du soir qu'ils manquaient déjà le plus souvent.

Une nuit, tandis qu'ils contemplaient la lune au travers de la claie de charmille, Catherine avait murmuré :

– C'est un peu notre maison, n'est-ce pas ?

Un moment, lui s'était tu, se contentant de serrer sa main dans la sienne. La lune projetait sur eux les ombres des feuillages que la brise agitait doucement. C'était l'un des instants de bonheur qu'ils appelaient de leurs vœux la journée durant.

– Je dois rentrer à Chatte... On m'y attend..., avait-il répondu.

– Je ne l’ignore pas, tu le sais bien...

L’émotion leur avait imposé le silence. Alors ils s’étaient aimés avec violence.

– C’est un peu notre maison, avait déclaré Catherine le lendemain, avec une pichenette de dérision sur la paroi de branches. Elle n’est pas faite pour durer. Tournée vers Jean-Baptiste, avec une gravité soudaine, elle avait demandé :

– T’aime-t-elle au moins ?...

Depuis le pont de Saint-Romans, Amédée avait poussé Neptune jusqu’aux premières maisons de Pont-en-Royans. Il avait traversé le bourg dans la foulée. Parvenu à l’arche qui enjambait la Bourne, il marqua une hésitation. La présence des gendarmes sur le pont corroborait la justesse de ses déductions mais le problème qui se posait à lui était différent : après le pont, quel chemin choisir ? « À la grâce de Dieu », se dit-il, prenant à droite résolument. Dix minutes plus tard, il regrettait le choix d’un itinéraire qui semblait contourner tout le Vercors. Passé Sainte-Eulalie, son regard fut attiré par la gueule d’un tunnel qui s’ouvrait à cinq cents pas de là.

Un vieillard qui somnolait sur un banc lui expliqua :

– C’est la nouvelle route... Plus haut, vous passerez les Grands Goulets, les équipes y sont encore au travail.

Amédée avait eu connaissance de cette route qui, par la gorge de la Vernaison, devait atteindre la Chapelle-en-Vercors. Elle empruntait le cours du torrent sur une corniche d’une audace extrême. Plus haut, des équipes de cantonniers s’activaient, attaquant le roc au pic et à la barre à mine. Amédée

poussa son cheval vers celui d'entre eux qui semblait être le chef d'équipe.

– Pour l'heure, la route s'arrête là. À cheval, vous n'irez pas plus loin, dit l'homme. Où comptiez-vous vous rendre ?

– Nulle part, répondit Amédée. Je suis à la recherche de trois hommes. Le premier est plutôt mince, avec des cheveux blonds, le second porte une barbe noire, le troisième, un colosse, a le poil roux. Je suis médecin... Il se peut qu'ils aient besoin de moi...

– Pour le dernier, coupa l'homme, il aurait plutôt besoin d'un avocat. Il est passé par là ce midi. Entre deux gendarmes... Les deux autres courent encore là-haut...

Son couteau enfoncé dans la glaise, il prenait appui du pied sur l'anneau de corde et poussait de toute la force de sa jambe. Encore dans l'élan, il arrachait la lame de l'argile pour la replanter un pied plus haut. En dix minutes, il put franchir l'obstacle qui l'avait arrêté si longtemps. Après, le goulet s'orientait vers le bas et tout devenait plus facile. Par moments, sondant l'obscurité, il pensait y percevoir une lueur ; si ténue qu'il ne pouvait dire s'il s'agissait de la lumière du jour ou d'un trouble de ses yeux. Mais l'air qui coulait sur sa peau, lui, n'était le fruit d'aucune illusion. Il le respirait avec délice. Cet espoir l'avait plongé dans une excitation telle qu'il avait redoublé d'efforts, progressant ainsi, un temps qu'il ne pouvait préciser. La lumière gonflait, devenait pour ainsi dire réelle puis s'amenuisait à nouveau. Coupant court à tout espoir, elle finit par s'éteindre. Scrutant l'obscurité à s'en faire mal, il était au bord du découragement quand l'explication jaillit dans les

ténèbres : s'il ne voyait plus de lumière, c'est parce que, dehors, la nuit venait de tomber !...

Le lendemain matin, lorsqu'Amédée, revenu sur les lieux, franchit à nouveau la Bourne, il constata que les factionnaires n'étaient plus à leur poste. « Pourvu qu'il ne soit pas trop tard... », pensa-t-il. Ses clients du matin avaient été expédiés avec une rapidité que sa conscience professionnelle lui eût reprochée en d'autres circonstances. Mais le temps pressait. Il traversa le pont et longea le torrent sur un quart de lieu avant de voir se profiler le plateau du Bois de l'Allier. Abel y avait été pris, Jean-Baptiste et Guillaume ne devaient pas être loin. Cette déduction, il ne doutait pas que les gendarmes l'avaient faite avant lui. Il dut parcourir encore une lieue avant de trouver le passage qu'il espérait. Une arche de pierre donnait accès à un hémicycle herbeux où un homme gardait ses moutons. Neptune fit s'égailler le troupeau sous son regard réprobateur.

– Je suis à la recherche de deux hommes..., fit Amédée, à la fois en guise d'excuse et de présentation.

– M'est avis que vous n'êtes pas le seul... Hier, il y avait beaucoup de gendarmes derrière eux...

Son ton neutre ne laissait percer aucun sentiment.

– Je suis venu pour les aider, je suis médecin, risqua Amédée.

Après une hésitation, l'homme, se décida à dire ce qu'il savait :

– Pour ce qui est du premier, aux cheveux couleur de chaume, je l'ai vu descendre de là-haut hier au soir.

Sous le regard incrédule d'Amédée, il désignait un pan de falaise où s'accrochaient quelques buissons.

Sans se soucier de son étonnement, l'homme poursuivit :

– Vous me croirez si vous voulez mais il s'est laissé glisser jusqu'au bas comme une araignée au bout de son fil.

– Et après ? questionna Amédée.

– Après, sitôt arrivé en bas, il a disparu !...

Un instant, ils restèrent silencieux...

– Et l'autre ?

– L'autre, je l'ai vu comme je vous vois, ici, ce matin même. À plat ventre au bord de l'eau, il buvait comme une bête. Couvert de boue des pieds à la tête. Mes moutons n'avaient pas franchi le pont qu'il avait disparu ! Comme l'autre !

– Cet homme, comment était-il ?

– Je vous l'ai dit, couvert de boue. De lui, je n'ai vu que son regard... Des yeux plutôt clairs... On aurait dit que ces yeux-là avaient contemplé tous les diables de l'enfer.

Le colporteur

Depuis le charivari, l'enfant sauvage restait dans une prostration extrême. Cette affliction avait tourné au désespoir après le départ de Jean-Baptiste. Marie-Charlotte le voyait arriver, reniflant à droite et à gauche d'un air inquiet et cherchant à lire sur son visage les explications qui lui manquaient. Elle rassemblait sa volonté pour faire bonne figure. Elle parlait de Jean-Baptiste en termes évasifs. Il n'avait point échappé à Sylvestre que c'était elle qui préparait le bois, allumait le four, s'occupait de traire et de soigner les chèvres, toutes tâches naguère réservées à Jean-Baptiste. Comment avait-elle pu aussi vite le remplacer ? L'enfant sauvage refusait cette trahison avec vigueur. Lui, si serviable, n'aidait plus Marie-Charlotte que dans les tâches les plus pénibles quand, d'évidence, les forces de la jeune femme ne pouvaient suffire. Une nuit, entendant des pas dans la cour, elle avait cédé à un espoir fou : Jean-Baptiste était de retour ! Elle avait reconnu Sylvestre, accroupi dans la lumière pâle de la lune. Médor assis auprès de lui, ils partageaient une peine inexprimable. Le visage enfoui dans l'oreiller, elle avait pleuré tout son saoul. Puis

elle se disait, et se répétait, que si Jean-Baptiste avait été pris, elle en serait informée. L'instant d'après, elle se reprochait de l'avoir laissé fuir. Entre les murs d'une prison, il serait en sécurité...

Amédée Liotard avait demandé audience à la sous-préfecture où Demongeot l'avait accueilli avec cordialité.

– Ne soyez pas étonné, avait dit le sous-préfet. Dans quelques jours, je serai démis de mon poste. Me voici libéré de toute contrainte.

À propos des événements qui préoccupaient le médecin, le fonctionnaire assura :

– Rien ne vous sera caché des informations qui me parviendront mais, pour l'heure, l'instruction est en cours.

– Abel Brunon a fait l'objet d'un mandat d'arrêt, remarqua Amédée. Ce ne pouvait être sans de sérieux soupçons...

– Intime conviction du juge, mon cher ! culpa Demongeot. Sans doute fallait-il aussi faire un exemple...

– Un exemple ! Grand dieu ! Ne sommes-nous pas en République, Monsieur le sous-préfet ! ? Les pouvoirs publics....

– Décréter est une chose, obtenir des résultats en est une autre ! Une fois passée l'euphorie des premières semaines, les gouvernants ont pris conscience des réalités. Des idées généreuses, certes, mais pas au prix de la ruine ou du désordre... Il est des valeurs auxquelles nos bourgeois, fussent-ils d'idées avancées, ne sont pas prêts à renoncer. Il se pourrait que vos amis en fassent les frais.

À Chatte, beaucoup comptaient sur l'élection de la nouvelle Assemblée pour régler le cas des fugitifs. En attendant, chacun faisait de son mieux pour venir en aide aux deux épouses.

« Ton foin est bon à couper, je viendrai y essayer ma nouvelle faux », avait dit Mathieu Roussel à Marie-Charlotte. Martial avait profité d'un charroi, non loin de la bauchère, pour lui rapporter un chargement de jonc à litière. Barthélemy Blanchard l'avait prévenue qu'il couperait son bois et l'instituteur Chotard lui avait offert ses services au cas où elle aurait quelque lettre à écrire.

« Bientôt, je n'aurais plus qu'à rester assise au coin du feu ! », disait-elle. La plus grande surprise avait été la visite de Joseph Lantier venu dire que si elle avait quelque corbeille à ravauder... Le chanvrier n'était pas fier de son attitude et il tentait de se racheter un peu. Un jour qu'elle traversait la place, Coquelle lui-même l'avait arrêtée pour lui dire que, si elle avait besoin de quoi que ce soit... La pensée de ce que sa générosité pouvait lui coûter semblait tellement le faire souffrir qu'elle en fut doublement touchée.

Émilie l'aidait à soigner ses chèvres. La vieille femme savait que pour elle le pire ennemi était la solitude et qu'il importait de partager sa peine.

« Sais-tu, ma fille, que cette pauvre Isabelle a moins de chance encore que toi. Privée de son mari le lendemain de son mariage ! Le savoir innocent et bouclé en prison ! ». Marie-Charlotte s'était prise d'une réelle amitié pour la jeune ouvrière et l'idée de pouvoir l'aider lui mit du baume au cœur. Sentiment renforcé au début du mois de mars lorsque son amie

lui fit part d'espérances bientôt confirmées par Émilie : Isabelle était enceinte. On eût dit que l'enfant qui allait naître était le sien. « Je me demande si faire un enfant ne l'aurait pas plus tôt guérie que toutes nos potions... », confia la vieille femme au docteur Liotard qui vit passer dans son regard une lumière mystérieuse.

En remontant du marché de Die, où l'un d'eux se rendait chaque semaine, Guillaume avait annoncé :

« J'ai aperçu Barbet, le colporteur de Chatte... » Jean-Baptiste attendait la suite, le souffle court.

– J'ai préféré ne pas me faire voir..., avait ajouté le cordier avec une sorte de réticence. Comme s'il regrettait d'avoir fait part de cette rencontre...

« Que peut-il craindre de moi ? », s'était demandé Jean-Baptiste. La question tout juste formulée, il en connaissait la réponse. Déjà, il était prêt à toutes les imprudences. Barbet, s'il revenait à Die, pourrait leur porter des nouvelles, peut-être en faire parvenir à Marie-Charlotte. Et Guillaume, qui semblait lire dans ses pensées, après un silence, avait déclaré :

– Nous ne savons rien de lui... ».

Depuis, il n'avait plus été question du colporteur. Aujourd'hui, était venu son tour de se rendre à Die et, même s'il répugnait à l'avouer, un sourd malaise s'était emparé de lui. Dès les premières lueurs du jour, il avait pris congé de Guillaume. Le cordier faisait celui qui ne s'apercevait de rien...

Marcher dans l'air vif du matin lui faisait du bien. Il allait d'un pas pressé. Il ne doutait pas que Barbet serait là. Il devait aborder l'homme et le sonder au plus vite. Tout se déciderait sur le champ. Poussé par une force que rien n'aurait pu retenir, il allongea le

pas. Une fois franchi le Pas-de-Chabrinel, il trouva un sentier caillouteux dominant un vide de mille pieds. Peu de semaines auparavant, une telle situation lui aurait donné des sueurs froides. La pensée de s'être accoutumé à une contrée si différente de la sienne lui laissait un arrière-goût amer. Mais le spectacle que donnait ici la nature, l'immensité des espaces qui s'offraient à lui, le contact rude de la roche, lui faisaient éprouver chaque jour une joie sauvage. Après une lieue de ce parcours, le sentier gagnait une sorte de promontoire qui s'étirait vers le sud, dos monstrueux dont le chemin parcourait l'échine. Le cours du Meyrosse en longeait le flanc. À droite, dans une niche gigantesque taillée au flanc de la falaise, les lacets de la route montaient vers le Rousset. Les épingles se déployaient à l'assaut de l'escarpement jusqu'au tunnel d'où il avait émergé un mois plus tôt en compagnie de Guillaume. Un mois déjà. En bas, une fois descendus les derniers lacets, un homme gardait ses brebis.

– Dis-nous, berger, sais-tu qui pourrait nous donner du travail ?

– Savez-vous conduire les bêtes ?

– J'élève des chèvres...

– Et lui ? avait questionné le pâtre, en désignant Guillaume.

– Je ne mesure point ma peine... J'apprendrai vite.

Leur détermination avait plu au berger qui avait expliqué qu'un troupeau de plusieurs milliers de têtes se préparait à gagner la montagne et qu'on cherchait des conducteurs pour le charroi.

– Nous irons vers les Glandasses, c'est au sud, avait dit l'homme désignant le plateau qui barrait

l'horizon. Nous y disperserons les bêtes et j'aurai besoin de vos services.

Construite à l'écart des crues de la Drôme, la ville de Die était entourée de remparts séculaires. Au-dessus des venelles, les murs enchevêtrés des maisons formaient des voûtes étranges. Le hasard seul semblait avoir présidé à leur naissance. Mais, l'ardeur du soleil aidant, Jean-Baptiste vit que la recherche de l'ombre et de la fraîcheur était la loi de ce dédale. Il donnait libre cours à son plaisir de marcher dans ces ruelles dont aucune n'était semblable aux autres. Quand ces habitations s'écartaient pour ménager une place, des rangs de platanes couvraient celle-ci de leurs frondaisons. La plus vaste bénéficiait de l'ombre généreuse d'une église. Il se guida sur les remparts pour rejoindre le nord de la ville. Non loin de la porte Saint-André, à la voûte décorée d'entrelacs et de roses, il fit halte chez le maître du troupeau. Il venait le prévenir que l'herbe se faisant plus rare, ils devaient conduire les brebis vers le Peyre Rouge. Là, ils auraient besoin d'une charrette de sel.

Le champ de foire s'étendait au nord de la ville. Sitôt parvenu sur l'esplanade, il reconnut la grande carriole du colporteur. Non loin de là, le grand Barbet se trouvait en conversation animée. Sous la bâche, un entassement de ballots divers voisinait avec les bouteilles de Clairette, les sacs de garance, les paquets de lavandes desséchées. Des lots de gants et des sacs de noix prouvaient que Barbet n'avait pas fait à vide ce voyage vers le sud. Le colporteur prenait congé de son interlocuteur.

– Bien le bonjour, colporteur Barbet ! lança Jean-Baptiste. Découvrant une physionomie qui ne lui était

pas inconnue mais sur laquelle il ne pouvait pas mettre de nom, le colporteur fouillait dans sa mémoire...

– Je suis de Chatte...

Pour Barbet, les choses retrouvaient leur place :

– Vous êtes Brussiaud... Jean-Baptiste !

Rassuré sur ses facultés, il se mit à rire puis, l'idée ayant fait son chemin, il s'arrêta brusquement :

– Mais... Vous êtes...

– Je suis parti depuis deux mois, coupa Jean-Baptiste. Et je suis sans nouvelles de là-bas ? Y es-tu passé depuis longtemps ? demanda-t-il en passant au tutoiement. Sais-tu le résultat des élections ?

– Sur près de neuf cents élus, il n'y a pas un seul paysan...

– Sais-tu ce qu'il en est d'Abel Brunon ?

– Pour l'heure, il est en prison. On dit qu'il sera bientôt de retour. Après une hésitation, à son tour, il demanda : mais... l'autre ?

– Il est là-haut avec moi... Nous y gardons des moutons. Mais toi, quand reviendras-tu ici ?

Tournant le dos, Barbet s'était mis à ajuster sa bâche :

– À Die ? Pas avant longtemps, sans doute...

– Je veux seulement des nouvelles... Tu n'auras pas à dire que tu m'as vu.

Il attendait, anxieux. Barbet fourrageait maintenant dans sa carriole. Il resta là, décidé à ne pas le lâcher d'un pas.

– Dis ce que tu attends de moi..., fit enfin le colporteur en passant la tête sous la bâche.

Trois heures plus tard, alors que, pour souffler un peu, il était adossé à la roche, il fut troublé de

constater que les feux du couchant le laissaient indifférent. Sans perdre de temps, il reprit son chemin pour les Glandasses. La besace lourdement chargée pesait à son épaule et, poussant des reins et des jarrets, il luttait contre la pente. À la satisfaction d'avoir convaincu Barbet se mêlait la contrariété de laisser sa femme sans nouvelles. Mais, à trop demander, il avait craint de tout perdre. À la hâte de retrouver Guillaume, se mêlait maintenant la crainte de devoir tout lui dire. Le Pas-de-Chabrinel se découpait non loin de lui. Tendait l'oreille, il perçut le tintement des sonnailles...

« J'apprendrai vite », avait affirmé Guillaume. Quelques jours avaient suffi pour qu'il soit à l'aise au milieu des moutons. « Il sent bien les bêtes », avait observé Tronchet, satisfait d'avoir su jauger son homme. Jean-Baptiste savait que cette affirmation devait être prise au pied de la lettre. On disait que certains bergers, responsables de centaines de brebis, pouvaient les distinguer à leur odeur. Chez Guillaume, cette aptitude était innée. Bientôt, rien de ce qui touchait aux moutons ne lui fut étranger. Chaque soir, il faisait part d'observations qui laissaient pantois Jean-Baptiste. Lequel ne comprenait pas que l'on éprouve tant d'intérêt pour des bêtes aux mœurs balourdes et grégaires. À ses compagnons, vantant la rusticité des brebis « qui, elles, au moins, pouvaient passer la nuit à la belle étoile », il avait répliqué que, sans les chèvres qui montraient le chemin, leurs pauvres moutons finiraient tous dans quelque ravin. Et les autres de se gausser de son esprit chauvin.

Ce soir-là, scrutant tour à tour les points cardinaux, le berger et le cordier aux sens également affinés

avaient sondé le ciel pour y lire les vents du lendemain. « Nous aurons bonne route », avait conclu Tronchet. D'un reniflement, Guillaume l'avait approuvé. Par des claquements de langue, ils avaient guidé le mouvement des chiens. Amollis par la fatigue du jour, les tintements des sonnailles s'étaient animés du mouvement des bêtes, mêlant le carillon nerveux des cloches à chèvres, le battement voilé des clapets, la sonnerie allègre des clapettes en une harmonie qui faisait dire à Guillaume : « Cet instant béni suffirait à lui seul pour ma paye ».

Une fois dépassée la Tête-du-Pison, Jean-Baptiste aperçut la lumière du feu trouant l'obscurité. Des bêlements assourdis s'élevaient de la masse resserrée des brebis. Adossés au mur de la bergerie, Guillaume et Tronchet l'attendaient devant la marmite. Il laissa tomber devant eux le sac gonflé de pains.

« J'ai vu le patron, nous pouvons nous mettre en route dès demain ». Tout était prêt. Ils se rendraient jusqu'aux herbages du Peyre Rouge par étapes qui permettraient aux bêtes de se nourrir en chemin. Les chèvres iraient devant, conduites par Jean-Baptiste assisté du Noiraud. Tronchet et Guillaume fermeraient la marche derrière le troupeau avec les deux autres chiens. Ne restait qu'à attendre le lever du jour. Saoulés d'air et de fatigue, ils trempaient leur pain dans le ragoût de fèves. La mie gorgée de sauce brûlante leur était une fête qu'ils appréciaient en silence. Après avoir léché la sauce qui lui coulait aux doigts, Tronchet annonça :

– Il me faut aller faire mon tour.

Il faisait chaque soir le tour de son troupeau, la narine en éveil, l'oreille aux aguets, attentif à la position des chiens. Alors, seulement, il se laissait

aller à ce sommeil de berger fait pour moitié de vigilance. Jean-Baptiste le vit disparaître dans la nuit de sa démarche silencieuse.

– J’ai vu Barbet, fit-il, avec une hâte soudaine.

Un instant, Guillaume continua de mâcher son pain.

– Et quand le reverras-tu ? demanda-t-il enfin.

Jean-Baptiste sentit monter en lui une reconnaissance infinie.

– Dans un mois..., s’empressa-t-il d’avouer. Sachant que son ami ne demanderait pas d’explication, il ajouta : Il apportera des nouvelles. Il n’aura pas à parler de nous...

– Si tu l’as fait, c’est bien ainsi. À son tour, ayant hâte d’avoir des nouvelles, il questionna :

Que t’a-t-il dit encore ?

– Abel est en prison mais devrait être libéré bientôt. La nouvelle Assemblée est élue, pour toi, la situation n’est plus la même...

– Que veux-tu dire ?...

– Que tu devrais rentrer à Chatte ?... Tu aurais tout à y gagner...

– Et toi ?...

– Pour moi, les choses sont différentes. Avec des élus du peuple, peut-être en aurait-il été autrement...

– Continueras-tu de te cacher ? Et ta femme, seule à Chatte...

– En prison, elle ne me verrait pas davantage !

– Pendant que tu y réfléchiras, je garderai mes moutons. Et, s’enveloppant de son manteau, il ajouta :

Nous attendrons ensemble. Cela me change un peu de ma haie...

L'orage

Un jour, cette impression de vide qu'éprouvait Marie-Charlotte s'était muée en une douleur qui lui oppressait la poitrine, lui tordait le ventre, lui enserrait le cœur. Pour fuir ce tourment, elle avait décidé de monter à La Michaudière voir les noyers greffés. Après avoir passé le fossé de l'oseraie où le vert pâle des carex s'égayait d'une floraison de populages, après avoir longé la haie où embaumait la viorne lantane, elle emboucha le sentier pentu où elle était passée trois mois plus tôt avec Jean-Baptiste. « La nature me paraissait plus belle alors, se souvint-elle. Ce jour-là, la lumière était dans mon cœur... ». Une impatience croissante la poussait vers les arbustes. Des fleurs de mouron rouge parsemaient le bord du chemin, attestant une lumière suffisante. « La sève sera là... ». Bientôt, son regard put atteindre les grandes ramures fraîchement revêtues de vert. Alors, seulement, elle consentit à ralentir sa marche. Dans le verger, les baliveaux greffés ne montraient encore que des tiges dénudées. Avec un soulagement qui la surprit, elle constata que les bourgeons gonflés de sève recélaient une vie qui éclaterait bientôt. Elle

laissa glisser ses doigts sur les membranes qui contenaient encore le jaillissement de cette force. La main posée sur l'écorce, elle perçut le flux vital, le sentit couler en elle, l'agitant d'un émoi insupportable. « J'aurai cet enfant... », décida-t-elle. Plus rien désormais ne pourrait changer sa résolution...

Rageur comme un coup de fouet, le premier claquement de tonnerre fit vibrer les troncs, se ramassa sur la pente puis roula vers Chevrières avec un grondement de monstre. L'ombre énorme des nuages roulait sur la campagne. Un instant plus tard, ils étaient là, plombés, boursoufflés. « Cette fois, je n'y échapperai pas. Pourvu que ce ne soit pas la grêle ». La foudre risquait de frapper encore. Elle se mit à courir vers la maison. Elle était partie si vite qu'elle n'avait pas pris de manteau. Elle n'eut pas le temps de se le reprocher, l'averse arrivait, drue, glacée. Rabattu sur sa tête, son tablier formait un écran dérisoire. Elle s'arrêta de courir. De toute façon, elle serait trempée jusqu'aux os. La pluie tombait avec une régularité implacable, gouttant dans son cou, coulant dans son dos, détrempant la chemise qui collait à sa peau. Elle se mit à trembler de tous ses membres. La panique la gagnait. Elle se remit à courir. Elle devait au plus vite retrouver son toit. Le matin, dans sa précipitation, elle n'avait pas pris le temps d'allumer le feu. Laissant sur le seuil ses sabots emplis de boue, elle courut garnir le foyer d'une poignée de sarments secs. Du briquet trop humide, elle tenta en vain de tirer quelque étincelle. Elle renonça. L'eau s'écoulait de ses cheveux en rigoles. Elle rassembla sa chevelure en une grosse torsade qu'elle essora longuement. Une flaque s'élargissait

autour d'elle. Ses dents commençaient à s'entrechoquer. Elle fit glisser au sol tout ce qu'elle portait et frictionna sa peau aussi fort qu'elle pouvait. Sous la peau, le sang se remit à circuler. Puis elle s'enfonça sous l'édredon de plumes. De son corps, montait une chaleur de fournaise.

Dans une note rédigée à l'intention du procureur Saint-Romme, Charles Delmas attirait l'attention du haut magistrat sur les cas conjoints de Brussiaud et Laharpe. Replaçant les événements dans le contexte du mois de février et soulignant les défrichements illégaux qui se poursuivaient, l'avocat demandait que la récente loi d'amnistie soit appliquée aux prévenus. Il avait volontairement omis de mentionner la pétition, pensant qu'elle irritait autant les instances républicaines qu'elle avait irrité celles de la monarchie. En revanche, il ne manquait pas d'insister sur l'épisode des coups de feu. Cet incident étrange, non élucidé, pouvant laisser supposer que Brussiaud avait été victime d'une provocation, soulignait-il.

L'espoir qu'Amédée plaçait dans cette requête n'était pas à la mesure des efforts que sa rédaction exigeait. Le médecin de Saint-Marcellin avait compris que les élections du 23 avril ne donneraient lieu à aucun miracle. Ce n'était pas sans amertume qu'il avait appris que, dans maintes paroisses, les électeurs s'étaient rendus aux urnes après la grand-messe de Pâques sous la conduite du maire et du curé. Aussi, socialistes et radicaux ne comptaient-ils qu'une centaine d'élus. Louis Blanc s'était vu refuser la création d'un ministère du progrès. Amédée voyait grandir la crainte que les progressistes ne se lancent dans quelque action désespérée. C'est dans cet état d'esprit qu'il reçut la nouvelle de la libération

prochaine d'Abel. Aussitôt, il prit le chemin de Chevières où il devait visiter deux malades. Il comptait être à la fabrique du Moulin pour la pause de midi afin de porter la nouvelle à Isabelle. L'ouvrière se précipita vers lui :

- Est-ce si grave ? questionna-t-elle, l'air inquiet.
- Je viens vous annoncer la libération d'Abel.

Au milieu de larmes de joie, la jeune femme lui expliqua qu'elle avait cru que sa visite avait rapport avec l'état de Marie-Charlotte. Celle-ci avait été prise par l'orage, raconta-t-elle. Sylvestre l'avait trouvée au lit et il avait donné l'alerte...

Marie-Charlotte était brûlante de fièvre.

- Que ressentez-vous ? demanda le médecin.

Cherchant l'air qui lui manquait, elle désigna un point au-dessous du sein. Son mouvement suffit à lui arracher un sursaut. Le pouls rapide et faible confirmait la stase veineuse que le médecin avait crainte dès l'abord en voyant ses pommettes marquées de cercles violacés. Il l'ausculta longuement.

- C'est une pneumonie, dit-il. Puis, tourné vers Antoinette et Émilie :

Donnez-lui de la digitale pour lutter contre la fièvre. Pour le reste, je ne puis prescrire que des vésicatoires. La maladie doit suivre son cours.

À l'adresse de Marie-Charlotte, il ajouta :

Quant à vous, je compte sur votre combativité. Elle opina d'un mouvement sans force. Ce n'est qu'une fois dehors que le médecin précisa :

Tout repose désormais sur son désir de vivre. Nous serons fixés dans neuf jours...

À Chatte, l'affliction fut si vive qu'elle tempéra la joie que le retour d'Abel avait mise dans tous les cœurs. Les pensées se tournaient aussi vers les deux fuyards dont la libération du compagnon soulignait la malchance. Le premier souci d'Abel fut de se renseigner sur leur sort. Lorsqu'on lui rapporta le récit que le berger avait fait à Amédée et qu'on en arriva à la seconde et mystérieuse disparition de ses amis, le compagnon s'exclama :

– Pardi ! Ils seront retournés dans la grotte !...

Lorsque Barbet arriva à Chatte, l'effervescence avait gagné la salle habituellement si calme du petit cabaret. « Pourquoi cette agitation ? s'enquit-il. On fêtait à la fois le récent retour d'Abel et la certitude désormais acquise que Jean-Baptiste et Guillaume avaient fui ensemble.

– Je me rendais chez la femme Brussiaud pour lui porter un paquet d'aiguilles, fit le colporteur. Les couseuses de gants sont mes meilleures clientes...

Le mensonge avait été fait intentionnellement. Le résultat dépassa ses espérances... Marie-Charlotte ! ? Elle aurait bien du mal à lui acheter la moindre épingle ! Elle était au lit depuis quatre jours, rongée de fièvre au point qu'on se demandait ce qui pouvait encore la tenir en vie. Et Barbet se sentait tout contrit à l'idée de porter la mauvaise nouvelle au mari. Se méprenant sur la nature de cette déception, Coquelle s'efforça de le rassurer :

– La belle-mère vous paiera les aiguilles...

– J'y vais de ce pas, fit Barbet en reprenant son sac.

Les autres ne l'entendaient pas de cette oreille :

– Holà, colporteur ! Vous boirez bien avec nous !... »

« Il me faudra payer ma tournée », pensait Barbet, maudissant sa faiblesse qui l'avait conduit dans ce guêpier. Mais le vin se laissait boire et, de tournée en tournée, il commença de voir les choses d'un autre œil.

– À la tienne ! finit par dire Barthélemy. Il est l'heure de rentrer.

Les autres lui emboîtèrent le pas. Barbet pensait aussi à s'éclipser. C'est à l'heure du repas qu'il faisait ses meilleures affaires.

– Attendez ! Vous boirez bien le verre du patron !

Le verre du patron prit la forme d'une bouteille que Coquelle déposa au milieu de la table :

– Je vais chercher un fromage... J'en ai pour une minute ! Les minutes de Coquelle étaient longues... Du moins en parut-il ainsi à Barbet qui, le niveau du vin baissant, sentait inversement monter en lui un sentiment de culpabilité. Ce qu'il redoutait finit par se produire : le regard du cabaretier, de retour de son arrière-boutique, se posa sur la bouteille presque vide. Barbet crut y lire un reproche :

– Je suis un salaud...confessa-t-il.

– Mais non, mais non, je me suis mis en retard, consola Coquelle en posant sur la table une demi-forme de picodon et une miche qui sentait encore le frais. Une autre bouteille apparut entre ses mains.

– Dis-moi, l'ami, à courir ainsi par monts et par vaux, tu dois en rencontrer du monde. Petit Louis, t'arrive-t-il de le rencontrer ? On ne le voit plus par ici...

– Pour sûr ! répliqua Barbet dans un de ces éclairs de lucidité qui traversent les esprits les plus embrumés par l'alcool. Il t'a piqué ta femme !

La réfutation était d'une logique implacable, Coquelle se contenta de blêmir.

– Non, je les ai vus nulle part, s'excusa Barbet. Désireux de prouver sa bonne volonté, il ajouta : mais l'autre, Brussiaud, je le vois bientôt...

– Jean-Baptiste ! ? Où donc pourrais-tu le voir ?

Pour toute réponse, Barbet fit un geste évasif. Alors, les mains tremblantes d'excitation, Coquelle joua sa dernière carte :

– J'aurais besoin de clairette, dit-il. Si tu retournes à Die...

– J'y vais de ce pas, fit Barbet, sans méfiance.

Le cabaretier, cette fois, en savait assez...

Le Peyre Rouge s'élevait depuis le Pas-de-Chabrinel jusqu'aux Rochers du Parquet qui formaient la bordure orientale du plateau. « En face, c'est le Mont Aiguille, avait dit Tronchet ». Le mont semblait avoir jailli des entrailles de la terre dans un élan qui soulevait le sol en une intumescence gigantesque. Il détachait sa pure silhouette sur l'arrière-plan de sommets alpins prestigieux. L'amour de Jean-Baptiste pour le mont fut immédiat. Il lui semblait qu'aucun orfèvre ne pouvait rêver pierre plus harmonieusement taillée, enchâssée dans monture plus parfaite. « Autrefois, c'était le Mont Inaccessible, avait expliqué le berger. On le disait peuplé de fées, de lutins, de moutons à toisons d'argent. Jusqu'à ce que, sous le règne du bon roi Charles VIII, le capitaine Jullien de Beaupré n'en réussisse l'escalade, assisté de dix hardis compagnons

et d'un concours d'échelles et de cordes ». Dès qu'il s'agissait de ses montagnes, Tronchet était inépuisable. Il raconta qu'en 1834, peu d'années auparavant, un certain Liotard avait escaladé le mont par ses seuls moyens. Chaque fois que les hasards de la pâture le menaient dans ces parages, le berger passait de longs moments à admirer le mont...

Tout le jour, sur ce plateau onduleux où chaque creux pouvait dissimuler les moutons, les trois hommes s'astreignaient à une garde vigilante. A Guillaume, qui s'étonnait devant lui que, quel que soit le troupeau, la proportion de moutons noirs reste la même, Tronchet avait expliqué : « C'est nous, bergers, qui le voulons ainsi. Mélangés aux autres dans une proportion définie, les moutons noirs forment autant de repères précieux. Que l'un d'entre eux manque et cela se remarque aussitôt. Ainsi, surveillant ses moutons noirs, le berger garde l'œil sur tout le troupeau ». Les deux nouveaux bergers en avaient fait leur profit. C'est en vérifiant que tous les moutons noirs paissaient paisiblement que Jean-Baptiste aperçut les nuages qui roulaient vers eux. « Voici venir l'orage », avait déclaré Tronchet le matin même mais ils ne l'attendaient pas de sitôt. Déjà, résonnaient les appels du berger, aussitôt emportés par la bourrasque. Il fallait au plus vite faire sortir les bêtes des bas-fonds où les eaux d'orage risquaient de les surprendre. Aidés des chiens, ils s'y employèrent rapidement. « Ne les menez pas trop haut ! », avait hurlé Tronchet. Plus haut, elles couraient le risque d'être foudroyées. L'eau se mit à tomber en rideau opaque. Elle transperçait les manteaux, détrempeait les toisons, dévalait les pentes en ruisseaux innombrables. À la grande surprise des

nouveaux bergers, cette eau disparaissait à mesure, comme aspirée par la montagne. « Les scialets », expliqua Tronchet. Ils n'eurent point à demander de quoi il s'agissait. Pour les brebis, les scialets étaient un danger constant. Mais le Peyre Rouge en recérait bien d'autres...

À mesure qu'approchait le jour où il retrouverait le colporteur au marché de Die, Jean-Baptiste sentait grandir en lui une sourde appréhension. Pour tenter d'éloigner cette crainte, il s'efforçait de se représenter la vie à Chatte. Il découvrit avec consternation que des images qu'il croyait familières s'effaçaient de sa mémoire. Il se remémorait sans peine sa maison mais, lorsqu'il tentait de la faire vivre, celle-ci restait obstinément figée. Lui absent, il ne parvenait pas à y concevoir une quelconque activité. Chaque soir, il suivait la descente du soleil vers les Glandasses. Lorsque, dans une lumière de feu finissant, le grand disque rouge se posait sur le bord du plateau, son couteau était prêt dans sa main. Il saisissait son bâton de berger et l'encochoit d'une nouvelle entaille. Tout au long du jour, ses doigts y prenaient la mesure du temps. Ce soir-là, sa main venait de compter vingt-quatre encoches. Trois de plus, et il prendrait le chemin de Die. La panse gonflée de leur moisson du jour, les bêtes cueillaient les dernières touffes de pâturin. C'était l'heure, paisible entre toutes où chacun, homme ou bête, attendait le repos de la fin du jour. Là-bas, il voyait Tronchet et Guillaume piqués comme lui au sommet d'un de ces mamelons que le berger nommait « mollards ». Autour d'eux, tout n'était que calme et sérénité. Pourtant, une inquiétude, indéfinie encore, montait en lui. « Les noires ! ». Dans le groupe de bêtes qui paissaient là-

bas, là où, peu d'instants plus tôt, ne se trouvait qu'une brebis noire, il pouvait en compter trois. Ces deux-là venaient de l'autre versant ! Quelque chose avait effrayé les bêtes ! À grandes enjambées, il dévala la pente. Devant lui s'ouvrait un ravineau qu'il entreprit de remonter. Tronchet avait lancé les chiens dont les aboiements furieux se rapprochaient. Un éboulis avait ralenti sa course quand une masse énorme se jeta sur lui. « L'ours ! », pensa-t-il en un éclair. Son bâton s'était arraché de ses mains et il eut l'impression fugitive que l'air s'emplissait d'un souffle fétide. Deux pattes énormes passèrent près de son visage puis le monstre disparut aussi vite qu'il était apparu.

Deux brebis éventrées gisaient plus haut, à moitié dévorées déjà. Le plus triste fut de découvrir le pauvre Noiraud étendu mort dans le ravineau, la nuque brisée par un coup de patte. Après avoir laissé échapper deux larmes, Tronchet, essoufflé encore, dit son intention de quitter au plus vite ces lieux inhospitaliers. « Tomber dans une orsière ! Voilà bien notre chance ! Une femelle en charge de famille certainement. Pour sûr, elle reviendra ». Jean-Baptiste ne voulut pas y voir un signe du destin. Plus que la peur de l'ourse, l'idée que celle-ci, en le blessant, pouvait lui faire rater son rendez-vous avec Barbet le faisait frémir...

– Nous partirons demain vers le Pas-de-Chabrinel, dit Tronchet.

Jean-Baptiste pensa que cela le rapprocherait de Die...

Ce fut au soir de la deuxième étape de leur voyage, qu'il put entailler son bâton de l'ultime encoche... Le

lendemain, il se réveilla bien avant le lever du jour. Guillaume et Tronchet dormaient sous leurs manteaux. Son bissac, déjà prêt, était posé sous sa tête. Il se mit en route sans attendre. Une demi-heure plus tard, il franchissait le Pas-de-Chabrinel sans se retourner. Une seule pensée l'habitait : « Pourvu que Barbet soit là... ».

Au même moment, les premières lueurs de l'aube réveillaient ses deux compagnons.

– Jean-Baptiste nous a quittés, annonça le cordier.

– En voilà un qui était pressé..., commenta le berger.

Tronchet se contentait toujours des quelques mots qui laissaient entendre que leurs soucis ne lui étaient pas étrangers mais qu'il en respectait le secret.

Ce jour-là, ils ne seraient que deux pour garder les moutons sur le Pré Peyret où l'herbe avait bien repoussé. Ils dirigèrent leurs pas vers deux frètes rocheuses qui faisaient des postes d'observation commodes. Guillaume n'avait pas parcouru la moitié de la distance quand il fut alerté par un coup de sifflet. Il finit par apercevoir Tronchet plaqué contre la roche. Il n'eut pas le temps de s'étonner de l'attitude du berger que les grognements de son chien l'alertaient. Deux cavaliers arrivaient par le chemin que le troupeau avait suivi la veille. « Ils ont suivi nos traces », pensa-t-il. L'espoir que ce pût être le patron et le régisseur fut de brève durée. À son tour, il discerna les bicornes que le regard affûté de Tronchet avait reconnus de loin.

« Les gendarmes ! C'en est fini... », se dit-il simplement. Il en éprouvait un certain soulagement. Demain, ce serait la prison sans doute mais aussi la

possibilité de s'expliquer. « C'est Barbet qui nous aura donnés », se dit-il encore. Du moins, Jean-Baptiste avait-il deux heures d'avance sur les cavaliers.

Tronchet le vit traverser la pâture, escalader la barre rocheuse, en parcourir ostensiblement la crête avant de disparaître. Par défi ? Non, Guillaume voulait retarder les gendarmes autant qu'il était possible. S'avancant de quelques pas, le berger vit que les cavaliers obliquaient vers lui...

– Nous cherchons les dénommés Brussiaud et Laharpe. On nous a dit qu'ils gardaient avec toi...

– Alors, on vous a bien renseignés. Celui-ci est Laharpe.

– Et l'autre ?

– Il a filé avant l'aube... Je dormais encore.

Imité par son subalterne, le brigadier avait dirigé sa monture vers la barre rocheuse. Les cavaliers n'eurent pas à courir longtemps. Le vaste plateau qui s'offrit à leurs regards dès qu'ils eurent contourné la frète ne pouvait dissimuler aucun homme. Pourtant, Guillaume Laharpe ne s'y apercevait nulle part... Tournant la tête d'un même mouvement, ils le virent étendu non loin de là, adossé à la roche, la figure blême. « Je n'irai pas plus loin », dit-il en désignant sa jambe. À mi-hauteur, celle-ci était pliée à angle droit.

Une matière étrange, vaporeuse, pesait sur Marie-Charlotte qui ne respirait qu'à grand-peine. De rares instants, parvenant à écarter ce poids, elle arrivait à reconnaître la présence d'Émilie ou celle d'Antoinette. Du feu brûlait dans la cheminée et elle se sentait l'objet de soins attentifs. Puis elle sombrait

à nouveau dans un monde où les êtres se réduisaient à des ombres, les voix à des sons inintelligibles et sa respiration à une sorte de sifflement grêle. Par moments, la chaleur qui brûlait son corps s'avivait encore, la submergeant et fondant ses sensations en une masse informe. En elle, une voix, inlassablement, répétait : « Pas maintenant... ». Alors, un peu de fraîcheur se répandait sur son front et sa respiration se faisait plus paisible. Un jour, dans l'une de ces périodes de lucidité, elle reconnut la voix du docteur Liotard : « C'est vous qui aviez raison, Émilie. La force qui la maintient en vie échappe aux lois de la physiologie. Mais il lui faut tenir deux jours encore ». Elle savait de quoi il voulait parler, cette force lui était familière. Elle la percevait, brûlant au fond d'elle-même. Après ce qu'elle venait d'entendre, il lui parut que les profondeurs où elle s'enfonçait, tenaient plus du sommeil que de la fièvre. Elle laissa se prolonger ce repos, ne reprenant conscience que pour s'y laisser couler à nouveau. Lorsqu'elle parvint à secouer cette torpeur, ce fut pour se dire : « Les deux jours sont passés ». Les murs, les flammes dans la cheminée, les objets familiers avaient repris leurs places et leurs couleurs. Elle reconnut le pas d'Émilie qui apportait une brassée de bois.

– Laissez donc, Émilie, je suis guérie...

Stupéfaite, la vieille femme ne cachait pas son émotion. Comme toujours en de tels cas, elle se fit grondeuse :

– Que tu vas vite en besogne ! Tu dois d'abord refaire tes forces. La soupe t'attend !

Elle voulait tout dire à la fois... Son excitation montrait avec quelle inquiétude elle avait attendu ce moment...

– Dites-moi, Émilie, vous ne pensiez pas que j’allais vous quitter comme ça ! Vous m’auriez trop manqué !

– Dieu merci, il n’y avait pas que moi pour te retenir !...

Déjà, elle était retombée sur son oreiller. Émilie s’était saisie d’un bol qu’elle emplit de soupe fumante. Après l’avoir vidé jusqu’à la dernière cuillerée, elle se tourna vers Émilie :

– L’autre jour, dans ma fièvre, j’entendais parler un homme...

– C’était Barbet, le colporteur. Il repartait pour Die et il voulait savoir si tu n’avais besoin de rien.

Marie-Charlotte n’eut pas la force de répondre. Un lourd sommeil descendait sur elle dans une confusion où ne surnageaient que les noms de Barbet et de Die...

Jean-Baptiste marchait vers Chatte... Il marchait la nuit. Se déplacer le jour eût été risqué et son premier souci était de ne pas se faire prendre. Il se dissimulait le jour durant, maudissant cette saison aux journées si longues. La nuit, il marchait d’un pas vif. « Ta femme était dévorée de fièvre, avait dit Barbet. À ta place, je ne perdrais pas de temps ». Il s’était mis en route sans même prévenir le patron. La nuit prochaine, si tout se déroulait comme il l’espérait, le toit de sa maison se dessinerait dans le clair de lune...

Lors de la visite suivante, le docteur avait déclaré : « Si ce beau temps se poursuit, vous pourrez sortir demain ». Elle était allée chercher les chèvres dans l’enclos. Marcher en compagnie des bêtes, laisser ses poumons s’emplir d’air, lui semblaient autant de miracles. Un moment, dans la douceur du printemps,

elle pensa que les jours sombres prendraient bientôt fin. Ce fut en approchant de sa maison que ce sentiment d'euphorie fit place à l'inquiétude. Son sommeil ne fut pas épargné par cette interrogation obsédante qui la réveilla bien avant le lever du jour. L'aube ne lui fut d'aucun secours. C'est en ouvrant sa boîte à mercerie, que se dévoila la nature de son tourment : le colporteur ! « Il voulait savoir si tu n'avais besoin de rien ». C'était l'attitude insolite de Barbet qui avait mis le trouble dans son esprit. À ce comportement étrange, elle ne trouvait aucune explication. Die ? Elle n'aurait pas pu dire où cela se trouvait. « J'irai voir Abel, tout à l'heure », décida-t-elle en désespoir de cause. Le compagnon saurait situer cette ville au nom magique...

Au marché de Die, le colporteur lui avait raconté la libération d'Abel et l'émotion au village. Puis, il avait parlé de l'orage, du cabaret de Coquelle et, contraint visiblement, de la maladie de sa femme. Curieusement, à la fin de son récit, Barbet avait demandé :

– Dis-moi, ce Coquelle, que sais-tu de lui ?

L'heure, alors, n'était pas aux explications. Maintenant, à mesure qu'il approchait de chez lui, l'impatience faisait place à la crainte. Bien des jours s'étaient écoulés depuis le passage du colporteur à Chatte. La pneumonie aurait aggravé la santé de sa femme. À vol d'oiseau, trois lieues tout au plus le séparaient encore de sa maison. Oubliant toute prudence, il décida de reprendre la route sans attendre la nuit.

– Die ! s'était étonné Abel. Que veux-tu donc y faire ?

Tandis que Marie-Charlotte racontait la visite du colporteur, la perplexité se lisait dans les yeux du charpentier. Laconique, celui-ci avait expliqué :

– Die se trouve au sud du Vercors à vingt lieues d’ici. Barbet doit y faire commerce, il n’y a rien là d’anormal

L’embarras du compagnon était si visible qu’elle en était gênée pour lui. Mais s’il se taisait, c’est qu’il avait ses raisons de le faire...

Une nouvelle fois, le sommeil tardait à venir. Par la découpe du volet, la lumière de la lune se projetait sur le mur au-dessus d’elle... Die se trouvait au sud. Plus elle y pensait, plus elle se disait que Jean-Baptiste et Guillaume y avaient trouvé refuge. Et sans doute y avaient-ils rencontré Barbet... Et le colporteur avait été envoyé vers elle, porteur d’un message qu’il n’avait pu transmettre. L’attitude étrange de Barbet trouvait une explication. Tout comme le silence embarrassé d’Abel. C’était le prix à payer pour la sécurité de ses compagnons de fuite...

Jean-Baptiste s’engagea sur une route caillouteuse qui descendait par degrés vers la vallée de l’Isère. La journée touchait à son terme. À la faveur des dernières lueurs du jour, au-delà de la surface moirée de la rivière, il put reconnaître le pays de Saint-Marcellin, adossé au plateau du Chambarran. Au loin, il parvenait à distinguer les toits de Chatte, blottis au pied des Arrodières. Un instant, il resta à contempler ce paysage dont il avait cherché si souvent à se représenter les traits. Sa maison, dans le vallon, échappait à son regard. Une fois encore, il ressentit l’impression douloureuse qu’elle avait été rayée du

paysage. Sa maison serait là. Mais sa femme ? Sans perdre de temps, il se mit à dévaler les derniers lacets.

La lumière de lune projetait sur le mur un losange de lumière. Dans la tête de Marie-Charlotte, les questions se succédaient en une ronde infernale. Barbet l'avait trouvée entre la vie et la mort. Et sans doute Jean-Baptiste la savait-il malade. Peut-être même était-il déjà en route ? Pour rien au monde, elle n'aurait voulu qu'il se mette en danger pour elle. Le jour venu, elle retournerait voir Abel. Cette fois, elle le ferait parler. L'oreille tendue vers la nuit, elle crut y reconnaître la course de Médor. « La pleine lune... Avec l'agitation nocturne qui l'accompagnait... ». Aucun bruit ne lui parvenait plus du dehors et le départ supposé du chien faisait surgir de nouvelles craintes. Le losange de lune, glissant jusqu'à la courtepoinette, s'était étiré jusqu'à devenir méconnaissable...

Jean-Baptiste traversa le pont de Saint-Romans sans un regard pour le disque parfait de la lune dont l'image frémissante se réfléchissait sur les eaux de l'Isère. Ce grand flamboiement éclairait le pont sur toute sa longueur mais il n'en éprouva aucune crainte. Une seule idée l'habitait, retrouver au plus vite son toit. Une lieue restait à couvrir, une heure de marche tout au plus, avec le détour qu'il ferait pour éviter le village. Ce fut en débouchant sur l'autre rive du fleuve que l'obscurité devint inquiétante. Mais comment des lieux si familiers auraient-ils pu recéler le moindre danger ?

À nouveau, le piétinement de Médor la tira sommeil. Elle n'avait pas dû dormir longtemps : sur le lit, le losange de lumière était presque inchangé.

Elle s'étonna que le pas du chien ait suffi à la tirer de son assoupissement. Puis elle réalisa que ce trépigement s'accompagnait de jappements. « Sylvestre », pensa-t-elle. Pourtant, les visites nocturnes de l'enfant sauvage se faisaient toujours dans une atmosphère feutrée. Il lui sembla qu'un pas d'homme, assourdi lui aussi, se mêlait à celui du chien. Elle crut que son cœur allait s'arrêter de battre...

Jean-Baptiste entendit jouer le loquet de bois et poussa sur la porte. Elle était debout devant lui, muette de stupeur. Elle s'avança d'un pas puis resta sans mouvement.

– Mon dieu..., murmura-t-elle. C'était donc toi... Voir se réaliser l'événement que sa raison refusait peu d'instant plus tôt, la laissait doublement stupéfaite.

– Oui, dit-il. Il me tardait de savoir...

L'émotion de ce retour tant de fois vécu et pourtant différent de tout ce qu'il avait prévu, faisait s'étrangler les mots dans sa gorge. Il l'avait saisie aux épaules. Glissant sur la chemise, ses mains descendirent jusqu'aux hanches. Il la trouvait encore plus frêle que dans son souvenir.

– Et ta fièvre ?...

– Elle est oubliée... Depuis deux semaines déjà...

Pour un peu, de le voir planté là, l'air tout étonné de la trouver debout, elle se serait presque excusée. Il la sentit frémir, resserra un peu la prise de ses doigts, prenant tout à coup la mesure de craintes qu'il avait étouffées. La tenir ainsi, la sentir vivre sous ses mains lui faisait peur, pour ainsi dire, après coup. De retrouver, autour de lui, tout si différent de ce qu'il imaginait lui donnait un sentiment étrange. En sa

propre maison, il se sentait ailleurs. Elle le ressentit confusément :

– Viens..., dit-elle en s'écartant de la porte. Rentrons...

Ce fut de nouveau le chien qui la tira du sommeil. Par des aboiements furieux cette fois. Du premier regard, elle vit que le losange de lune avait quitté l'alcôve, baigné d'une lumière sans couleur. « L'aube », pensa-t-elle. Jean-Baptiste n'avait pas fait un mouvement. Une seconde plus tard, avant même que retentissent les premiers coups contre la porte, bondissant hors du lit, il s'était jeté sur ses vêtements. Réalisant dans la même seconde l'inutilité de cette précipitation, il acheva de s'habiller sans hâte. Cette fois, bien sûr, ils l'attendaient à la porte de la fenière... Il revint vers elle, la prit contre lui, la serra fortement. Elle, restait sans mouvement. Les coups s'interrompirent brusquement.

– Au nom de la loi, ouvrez ! Brussiaud ! Nous savons que tu es là !...

Elle le vit, ou plutôt l'entendit traverser la pièce. Puis ce fut le grincement des gonds.

– Me voilà...

– Et c'est tant mieux... Nous avons bien assez couru derrière toi.

La prison

– Je pensais pouvoir vous aider à accepter cette épreuve, expliqua le prêtre. Et peut-être aussi à comprendre sa signification...

Jean-Baptiste découvrait avec étonnement la déception de l'aumônier.

– Je connais cette façon de voir les choses. Mais n'attendez de moi aucune acceptation, dit-il.

– Nous en reparlerons, fit le prêtre, prêt à toquer contre la porte.

– S'il vous plaît, un instant ! Auriez-vous un papier et une mine ?

– Il me faut demander l'autorisation, dit l'abbé, surpris. Que voulez-vous en faire ?

– Rien de mal, je vous le jure.

L'aumônier tendit un calepin et une mine de plomb qu'il avait tirés de la poche de sa soutane. Jean-Baptiste les repoussa vers lui :

– Je voudrais que vous écriviez... Désignant le papier, il dicta : Jean-Baptiste ; Marie-Charlotte ; c'est ma femme..., précisa-t-il, avec le sentiment de se livrer à un jeu puéril. Sur la page, les lettres, des

capitales grasses, se répartissaient en quatre groupes que l'aumônier désigna tour à tour : MARIE – CHARLOTTE – JEAN – BAPTISTE...

– Merci..., fit le prisonnier.

Le prêtre parti, il examina les signes inscrits sur la feuille blanche, s'étonnant qu'ils fussent si nombreux. Considérant à part chacune des lettres, il constata que l'une d'elles se trouvait dans les quatre mots. Dans MARIE et dans BAPTISTE, elle était en deuxième position, dans JEAN et CHARLOTTE, elle figurait à la troisième. Scrutant les lettres des heures durant, il n'en avait tiré aucun éclaircissement. Maintenant, les yeux fixés sur l'enveloppe de papier gris posée devant lui, il guettait le pas de l'abbé. « Une lettre, lui avait dit le gardien. Le père Benoît vous la lira tout à l'heure ». Puis il l'avait laissé seul avec cette lettre muette...

Après s'être raclé la gorge, le prêtre se mit à lire d'une voix claire.

« Mon Jean-Baptiste, te voici dans cette prison qui nous faisait si peur. Je ne saurais te dire ma douleur lorsque les gendarmes t'ont enlevé à moi. Nous sommes restés si peu ensemble. Toutes mes pensées vont vers toi, là-bas, dans ces vilains murs. J'attends chaque jour de tes nouvelles. Ici, les choses ne vont pas trop mal. Il est de nouveau possible de conduire les chèvres dans les bois. Sylvestre s'en charge le plus souvent. Sa tristesse fait peine à voir. Le docteur Liotard dit que tu auras la visite de l'avocat Delmas. Il semble mettre en lui beaucoup d'espoir. Reçois mes caresses les plus tendres ».

L'aumônier avait prononcé la dernière phrase d'une voix assourdie ; il ajouta : c'est signé Marie-

Charlotte... L'instituteur Chotard l'a écrite pour elle, il vous envoie ses amitiés.

Sa lecture terminée, le prêtre se taisait, embarrassé, comme gêné de l'indiscrétion à laquelle il avait été contraint. Il finit par rompre le silence d'un léger tousotement.

– Il va sans dire que je me tiens à votre disposition pour toute correspondance...

– Je vous en remercie... Mais d'abord, il me faut voir cet avocat.

Remué par cette lettre, la première qu'il ait reçue, il s'efforçait de cacher son trouble...

Sous le regard étonné du prêtre, du bout de l'ongle, il traça trois barres dans le bois de la table :

– Comment lisez-vous ceci ?

– C'est un A, fit le prêtre, avec un regard curieux.

Il éprouvait une envie soudaine d'informer le religieux de son projet. Craignant d'avoir l'air ridicule, il prit le parti de se taire. Cet élan qui l'avait poussé vers le prêtre l'étonnait et l'irritait. La porte refermée, il tourna et retourna cette lettre, son seul lien avec les siens. Elle était redevenue muette... Oui, il apprendrait à lire et à écrire... Ses yeux glissèrent vers la fenêtre, si haut perchée qu'il n'y apercevait qu'une petite portion du ciel. Pourrait-il décrire un jour l'angoisse qui l'enserrait ? Comment dire son dégoût de l'air vicié qu'il respirait...

– Jean-Baptiste Brussiaud ? Voilà longtemps qu'Amédée me parle de vous. J'aurais aimé vous rencontrer en d'autres circonstances...

Charles Delmas avait le regard droit, la poignée de main ferme et le sourire rassurant.

Jean-Baptiste pensa qu'il lui devait aussi quelques civilités :

– Je vous remercie de votre aide...

– Trêve de politesse ! Venons-en à l'affaire. Je ne vous cache pas qu'elle m'intrigue. Il vous faudra tout me dire. Nous chercherons ensemble le système de défense convenable.

Ainsi, cet avocat bien mis, aux cheveux bouclés, prétendait-il d'emblée lui tirer les vers du nez... Il s'efforça d'éluder :

– Le système convenable ?...

– Il consiste en un choix : ou bien vous niez avoir frappé ce moine, nous plaignons alors « non coupable » et tentons de prouver votre innocence, ou bien vous reconnaissez les faits qui vous sont reprochés et nous plaiderons « coupable » en nous efforçant d'expliquer votre geste. Mais il me faut d'abord la vérité. Je ne saurais défendre qu'une cause que j'ai faite mienne...

La clarté de ses explications, leur concision, achevèrent de rendre Delmas sympathique au prisonnier. Selon l'avocat, plaider non coupable donnait de meilleures chances de réussir mais il faudrait alors révéler ce qui s'était passé dans l'enclos. Plaider coupable serait plus aléatoire car il devrait justifier la violence exercée sur les moines. Même en admettant que cela soit possible, on ne pouvait imaginer que l'accusé en sorte indemne...

Ce jour-là, après la visite de Charles Delmas, il eut l'impression que la porte se refermait encore plus lourdement sur lui. Sa cellule rétrécissait au fil des jours. Il l'arpentait, dans un sens et dans l'autre, à grandes enjambées qui lui donnaient le vertige. Tout

ce que ces murs contenaient lui faisait horreur : l'air moite et poisseux, la paille à odeur de moisi et jusqu'à l'eau de la cruche qui sentait le renfermé. La lumière était si ténue et si décolorée qu'il avait peine à y lire l'heure. Même dans l'espace resserré du goulet, il n'avait pas éprouvé une telle impression d'étouffement. Un jour, en retournant sa paille, il découvrit avec frayeur que ce modeste effort suffisait à l'essouffler. Cette déchéance lui parut insupportable et il décida d'imposer chaque jour à ses muscles l'exercice qui leur faisait défaut. Cette dépense inutile de ses forces le heurtait au plus profond mais son corps en tirait un tel bienfait qu'il tomba dans l'excès inverse, forcé bientôt de modérer son effort faute d'une alimentation suffisante. Jour après jour, les contraintes de cette vie étrange s'imposaient à lui.

Au premier regard, il comprit qu'il tenait la clé du mystère. Puisque cette lettre était un A, M et A devaient faire MA tout comme le B et le A formaient le BA de BAPTISTE. Une part de la magie de l'écriture lui apparaissait, il en éprouva une excitation sans pareille. Puis il découvrit que le A qu'il lisait dans JEAN ne se percevait pas à l'oreille et cette étrangeté le plongea dans une perplexité profonde. Il continua de chercher les parties communes aux quatre noms. Outre le A, MARIE et BAPTISTE ne partageaient qu'un seul signe : une barre verticale surmontée d'un point, cette lettre ne pouvait être qu'un I. En quelques jours, il put identifier le R de MARIE ainsi que le T que CHARLOTTE partageait avec BAPTISTE. Le E, quant à lui, restait obstinément muet. Une fois encore, il dut demander secours à l'aumônier :

– Mon père, j’entends bien la lettre A dans Marie, ou Baptiste, mais point dans Jean où elle figure pourtant.

Il perçut de nouveau chez le prêtre cet étonnement qu’il ne savait interpréter.

– Je vais vous montrer, dit celui-ci. Le A suivi de cette lettre – il montrait le N – se lit AN...

Un long moment, le prêtre poursuivit ses explications et, profitant de ses bonnes dispositions, Jean-Baptiste demanda :

– Mon père, pourriez-vous m’écrire Chatte et... Catherine.

Les yeux de l’aumônier s’étaient levés vers lui. Alors, avec précipitation, il dicta : Guillaume, Jacqueline, Antoine, Clément... Il disait les prénoms qui se présentaient à son esprit.

Parce qu’il craignait de les perdre, tous ces noms furent gravés à même le mur. Il savait désormais que les lettres se lisaient différemment selon l’ordre dans lequel elles se succédaient. À la lumière de cette donnée, CHARLOTTE et CHATTE lui offrirent la clé d’un mystère : C et H suivis de A faisaient CHA. Et leurs terminaisons se lisaient OTTE et ATTE. De là à trouver la signification du L de CHARLOTTE, il n’y avait qu’un pas qu’il franchit sans peine...

Deux témoins vous ont reconnu ! C’est vous qui les avez frappés ! Et tout porte à croire que vous avez blessé le troisième ! Il se tourna sur sa paillasse. La sueur ruisselait sur son corps. Coupable ? Non coupable ? La question le poursuivit jusqu’au cœur de la nuit. Coupable... Il avait beau se dire qu’il resterait en paix avec lui-même et que ceux qu’il estimait lui garderaient leur confiance, l’idée de s’accuser d’un

forfait qu'il n'avait pas commis le révoltait. Et ceci à seule fin d'obtenir la clémence des juges. Non coupable, c'était accuser Sylvestre avec les conséquences que cela impliquait.

Un jour, il avait remarqué :

– Mon père, au lieu de la résignation, vous voilà m'enseignant l'alphabet...

– Je crois que vous confondez. J'avais parlé d'acceptation. Accepter l'épreuve, c'est s'y soumettre mais aussi en tirer tout le bien... Apprendre à lire vous conduira peut-être à la rédemption.

Il avait failli répondre que pour lui, lire et écrire n'étaient que les moyens de s'évader de ces murs. Mais ce prêtre habile à manier les mots lui filerait entre les doigts.

En cette saison la course du soleil atteignait toute son ampleur et sa lumière parvenait jusqu'aux noms gravés dans la pierre. Assis dans la pénombre, il laissait les syllabes pénétrer son cœur. Catherine... Dans un mois, commencerait une autre moisson avec d'autres champs de blé emplis d'odeurs. D'autres moissonneurs aussi, Fayol, peut-être. Il ne parvenait pas à imaginer Catherine bottelant sur les pas de l'Ardéchois. En dépit de ses efforts, le champ où ils avaient travaillé naguère demeurait obstinément vide, lui refusant le spectacle d'une vie qui, là-bas, se poursuivait sans lui. Il se prit à détester cette lumière sans force qui entamerait bientôt son reflux. Le bruit de la serrure et, plus encore, celui du guichet continuaient de le bouleverser. Que des hommes, ni meilleurs ni moins bons, aient pour seule tâche de tenir enfermés d'autres hommes, suscitait chaque jour sa révolte. Très vite, il avait compris que le sort des

gardiens n'était guère plus enviable que le sien. De part et d'autre de ces portes, s'étendait un même univers corrompu où les chocs des huisseries, les grincements des serrures, l'entrechoquement des grilles rythmaient seuls l'écoulement du temps.

Ma douce,

J'ai bien reçu tes caresses et je t'envoie les miennes en retour. Ta lettre ne me quitte pas. Je ne peux pas la relire mais c'est un peu de toi que je garde dans cette enveloppe. Je pense souvent à cette nuit si brève que l'on pourrait croire qu'il s'agissait d'un rêve. Les murs qui m'entourent me prouvent que ces événements, bons ou mauvais, ont bien eu lieu. Il nous faut garder espoir. Maître Delmas s'est mis au travail et il a ma confiance. Je sais que tu sauras tenir le temps qu'il faudra. Prends soin de toi.

Je te serre très fort dans mes bras.

– Il ne reste qu'à signer..., dit l'abbé en levant les yeux vers lui.

Avec application, il traça l'une après l'autre les douze lettres qui formaient son nom. Pressé de rompre le silence, passant du coq-à-l'âne, il demanda :

– Mon père, que diriez-vous d'un innocent qui se fait passer pour coupable ?...

– Je dis que je le plains de tout mon cœur. Le Christ lui-même...

– Il ne s'agit que d'un homme...

– C'est donc à lui de juger. En son âme et conscience. Mais la religion lui serait d'un grand

secours. C'est par la confession et la pénitence qu'on atteint la paix véritable.

Ainsi, évitant de se heurter de front, ils préservèrent leur relation.

– Le coupable, ne savait-il pas ce qu'il faisait ? interrogea l'abbé qui, faute de réponse, ajouta : il lui sera donc beaucoup pardonné !

– La justice des hommes en déciderait autrement...

Il aurait voulu parler de Sylvestre et de son constant désir de bien faire. Il aurait voulu dire que le geste de l'enfant sauvage ne changeait rien à son innocence. Et que, le sauvageon, trahi par ceux à qui il faisait confiance, se laisserait mourir. Malgré l'estime qu'il lui portait, il craignait que l'aumônier, dans son désir de lui venir en aide, révèle son secret.

– La justice des hommes n'a que peu de poids au regard de la justice éternelle, dit le prêtre avant de le quitter...

Jean-Baptiste avait attendu la visite de l'avocat avec autant d'impatience que s'il s'était agi d'un vieil ami. Delmas, si proche du docteur Liotard, ne pouvait que mériter sa confiance. Aussi, n'avait-il pas éprouvé le moindre doute devant ce personnage à l'élégance ostensible, à la parole facile et aux gestes étudiés. D'emblée, Delmas avait été adopté tel qu'il était, avec ses excentricités, son regard droit et son enthousiasme débordant. Si quelqu'un pouvait le tirer d'affaire, c'était cet homme-là. Il avait observé, non sans fierté, que cette estime semblait partagée.

– Sachant vos sentiments pour l'enfant sauvage, j'imagine sans peine ce qu'il vous en coûterait de vous disculper, avait dit l'avocat dès leur deuxième entrevue.

– Acheter ma liberté à ce prix serait insupportable...

Ils plaideraient donc coupable. Jean-Baptiste eut le sentiment que son avocat n'avait jamais pensé qu'il pût en être autrement. Ils se mirent au travail sans perdre de temps. Il ne s'agissait pas de s'offrir en victime expiatoire. L'avocat voulait démontrer que cette culpabilité assumée devenait toute relative lorsqu'on en cherchait les causes profondes. Deux voies alors s'offraient à eux. La première consistait à montrer que Jean-Baptiste avait fait de son mieux pour calmer les esprits la nuit du charivari. La seconde viserait à prouver que le défrichement illégal était la cause première de ces désordres. Delmas marquait sa préférence pour cette deuxième thèse. Il eût été maladroit, disait-il, de vouloir légitimer l'action violente contre le monastère et, en même temps, d'affirmer que Brussiaud s'y était opposé. Pour avoir vécu cette contradiction, Jean-Baptiste savait qu'elle n'avait rien d'inconcevable. Il se rendit pourtant aux arguments de l'avocat, se rappelant qu'il n'était pas là pour faire éclater la vérité mais pour la dissimuler. L'oublier serait la pire erreur qu'il pouvait commettre, il en allait du sort de Sylvestre...

Vaincre les difficultés de la lecture lui communiquait une sorte d'ivresse. Mais en dépit de cette exaltation, le prisonnier souffrait de la lenteur de ses progrès. Loin de l'installer dans l'illusion d'une issue rapide, les connaissances acquises montraient l'importance du chemin qui restait à accomplir. Un jour, le jeune prêtre était entré dans la cellule en donnant les signes de la plus vive satisfaction :

– J’ai obtenu l’autorisation ! lança-t-il. Sous le regard ébahi du prisonnier, il exhiba un abécédaire. Voilà qui devrait permettre de rapides progrès ! affirma-t-il.

Dieu sait par quels arguments il avait convaincu l’administration. Comme Jean-Baptiste, ému, cherchait ses mots, il l’avait arrêté :

– Ne me remerciez pas ! Vous m’avez beaucoup appris aussi... Que cet homme instruit ait pu apprendre quelque chose de lui, l’avait laissé perplexe. Chaque page du livre s’ornait d’une grande lettre suivie de plusieurs autres. Le prêtre expliqua qu’il s’agissait des variantes, imprimées ou manuscrites, majuscules ou minuscules, de chacun des caractères de l’alphabet. Le choix des mots qui le composaient, la clarté des figures qui les doublaient, faisaient de ce livre un instrument à l’efficacité incomparable. Ses progrès en furent accélérés d’une façon prodigieuse. À chacune de ses visites, l’abbé exprimait son admiration.

– Tout est affaire de temps. Quiconque, à ma place, en eût fait autant, objectait Jean-Baptiste qui ne voyait dans ses progrès que le fruit de son oisiveté.

Une barrière séparait encore les deux hommes qui restaient dans une réserve prudente.

– Qui a bien pu concevoir tout cela ! avait lancé Jean-Baptiste, s’interrogeant sur la nature des mots.

– Comme toute chose ici-bas, le langage est un don de notre Seigneur qui veut ainsi nous rapprocher ainsi de lui. Il nous aide aussi à mieux nous comprendre et à aimer notre prochain...

« Dans ce cas, pourquoi avoir fait tant de langues ?... », faillit objecter Jean-Baptiste. Mais il

savait que l'aumônier se retrancherait encore dans les mystères de la religion.

Une fois, le regard de l'aumônier, errant sur le mur, parut s'attarder sur le prénom « Catherine ». Jean-Baptiste crut voir que ses joues pâles se coloraient légèrement. À l'air embarrassé du prêtre, il vit qu'il ne s'était pas trompé. Il en éprouva un plaisir inattendu. Comme si l'abbé, à son corps défendant, venait de tomber sous le charme de la botteleuse. Désormais, celle-ci serait plus présente. À mesure que s'inscrivait sur le mur, repéré jour après jour, l'orbe du soleil d'été, il sentait grandir l'attente anxieuse de la moisson. Il guettait avidement le filet de lumière jaunâtre qui filtrait chaque matin, revivant si fort les journées de la fauchaison que sa cellule s'emplissait de l'odeur brûlante des blés. L'émoi qui le remuait ne devait rien au souffle du vent d'été, ni aux gerbées de blé s'abattant en ondes dorées, c'était un écho lancinant qui traversait chaque fibre de son corps. L'éclat vif d'un regard faisait bondir son cœur...

Lorsque les murs de sa cellule se resserraient davantage, il se remémorait aussi les grands espaces du Peyre Rouge et des Glandasses. Il se plaisait à imaginer Guillaume faisant paître les bêtes dans l'herbe du plateau. Une question le tourmentait : qui l'avait dénoncé ? Bien que tout désigne Barbet, il ne parvenait pas à mettre en doute la loyauté du colporteur. Aussi, ne fut-il pas autrement étonné quand l'avocat lui dit un jour :

– Devinez quoi ? J'ai reçu la visite du sieur Barbet ! L'homme est persuadé d'avoir été abusé par Coquelle qui l'aurait fait boire plus que de raison. Qu'en pensez-vous ?

– Barbet m’ôte un doute pénible. Quant à Coquelle, il est possible que ce charivari ait fini de lui faire perdre la tête...

– D’après Barbet, votre ami Guillaume serait blessé à la jambe, ajouta l’avocat... J’essaierai d’obtenir d’autres informations...

Chatte, le 20 juillet 1848.

Mon Jean-Baptiste, la moisson est terminée, le blé a bien donné. Mais si j’ai demandé à Isabelle de t’écrire, c’est parce que je suis enceinte. Ma joie est immense et je veux te dire que notre enfant, je le porterai jusqu’au bout. Cela n’aurait pas dû arriver. Pas ce jour-là. Émilie dit que c’est le résultat de cet amour retenu depuis si longtemps. Elle ne m’a pas paru mécontente. Nous voici donc deux à t’attendre. On m’a dit que tu apprends à écrire. Isabelle m’a montré à signer mon nom. Je t’embrasse de tout mon cœur.

Marie-Charlotte.

La lettre était d’une écriture malhabile, à peine plus élaborée que la sienne. La signature qui s’étalait au bas de la feuille avait été tracée par une main encore plus hésitante. Le papier tremblait entre ses doigts. Marie-Charlotte enceinte... Même dans ses rêves les plus fous, il avait cessé de l’envisager. Maintenant, il ne savait plus que penser. Une crainte confuse obscurcissait ce qui aurait dû être son plus grand bonheur. Les mots, messagers d’espoir, apportaient aussi leur lot de tourments...

Sous la chemise, le corps amaigri de sa femme lui avait paru d’une vigueur inhabituelle. Avec étonnement, ses mains avaient glissé sur sa peau brûlante. Puis, dans ce silence qu’ils ne savaient

comment rompre, ils s'étaient retrouvés en une étreinte violente. Assommé par la fatigue du chemin, engourdi par la chaleur du lit, si douce qu'elle lui semblait d'un autre monde, il avait sombré dans le sommeil. Il avait été réveillé par le souffle qui coulait dans son cou. Étendue sur lui, Marie-Charlotte le caressait doucement. De nouveau, redécouvrant ces instants qu'ils n'espéraient plus, ils avaient livré leurs corps au plaisir, longuement, ardemment.

« Je veux te dire que cet enfant, je le porterai jusqu'au bout... ». Il aurait voulu voir dans cette phrase la preuve d'une vigueur retrouvée. Mais dans l'obscurité, assailli par le flot désordonné d'idées qui agitait son sommeil, il n'y trouvait que l'expression d'une volonté tragique. Oui, son épouse irait jusqu'au terme, de cela il ne pouvait douter, mais que serait ce terme ? Avec tout l'espoir dont il était capable, il se répétait qu'Émilie, qui savait tant de choses, « ne paraissait pas si mécontente ». La clairvoyance de la vieille femme et son amour de la vie parvenaient seuls à le rasséréner...

L'instruction

Rien ne perçait des supputations du juge qui feuilletait un épais dossier. Puis arrivait la question, nette, précise, tranchante, toujours élaborée de la façon la plus embarrassante. Un homme que le juge appelait greffier occupait une petite table dans l'angle de la pièce. Par son teint blafard, son habit sombre, ses manchettes de lustrine élimée, il paraissait aussi ancien que l'ameublement de ce bureau à l'odeur de moisi. Le juge ne vivait que par les yeux et par les lèvres, tout chez le greffier semblait être au service de la plume qu'il faisait aller avec une agilité surprenante. Le juge maîtrisait l'art du recouplement. Le greffier notait tout d'une main scrupuleuse. Jean-Baptiste se disait que ce petit homme rondouillard, avec son air inoffensif, et ce greffier vermoulu, le nez piqué dans son cahier noir, formaient un attelage redoutable...

– Un moine vous a rencontré, le 11 novembre de l'année dernière, ramenant vos chèvres du bois des Arrodières. Selon lui, vous auriez remis en cause la réglementation officielle...

– J’ai dit les conséquences de cette loi pour nos bêtes.

– À Chatte, vous remuez ciel et terre...

– J’ai prévenu ceux que la décision des moines menaçait.

– Le 15 du même mois, des propos violents sont tenus lors d’une veillée, la loi est à nouveau contestée. On vous y entend déclarer : « Plutôt crever que d’aller labourer la terre des autres ! ».

– Celle qu’on nous avait prise... J’ai déjà loué mes bras.

– À la Grive, par exemple, l’année dernière... »

Un instant, on n’entendit plus que le bruit de la plume grattant le papier. « Méfiez-vous du juge Delaunay, avait prévenu Delmas une fois votre confiance assoupie, il mettra à profit le premier faux pas... ». Le juge lançait une phrase chargée de sous-entendus puis la laissait se perdre comme par distraction. Jean-Baptiste pensa que le chat guettant la souris blessée entre ses paupières à demi closes, laissait ainsi renaître l’espoir chez sa proie.

Dès le lendemain, il s’était remis à son travail. Il pouvait maintenant reproduire les mots de l’abécédaire d’une grande écriture qui, chaque jour, devenait plus aisée. Mais ces progrès restaient loin de le conduire là où il souhaitait. L’abbé Benoît avait attiré son attention sur les phrases qui occupaient les dernières pages du livre. Ces phrases lui parurent d’abord bien anodines : le chien mange le rat. Les chats mangent les mulots. Il mange le rat. Ils mangent les mulots. Derrière leur simplicité naïve, il découvrit bientôt nombre de difficultés nouvelles. Les lettres, les syllabes et tous ces mots se mêlaient en une

sarabande qui faisait tourner sa tête. Au bord de la nausée, il devait laisser se calmer cette ronde infernale. Il observait avec dégoût sa peau blanchie. Mais il savait que quelques jours de soleil suffiraient à lui rendre sa couleur. En serait-il de même de sa volonté ? Combien de temps résisterait-elle ainsi, privée des nourritures journalières qui faisaient sa force ? Serait-elle encore en mesure de le gouverner ?

Il pensait avec angoisse à ces chiens qu'une chaîne conduit à l'abrutissement. Cette déchéance était précisément ce qu'il voulait épargner à Sylvestre. L'effort que la lecture exigeait serait-il, pour son esprit, ce que l'exercice était pour son corps ? Il se souvenait avec espoir que les mots avaient permis de ranimer la conscience de l'enfant sauvage. L'abbé multipliait les encouragements...

– Vos efforts vous ouvriront bientôt le monde merveilleux de la connaissance, affirmait-il.

Mais la connaissance que le prêtre évoquait avec extase, était-ce celle que lui-même espérait ? Pouvoir écrire sa première lettre restait du domaine du rêve. En dépit de la gentillesse de l'aumônier, sentir son jugement s'exercer sur chacun des mots qu'il lui dictait, subir la pesanteur de ses silences, faire taire ses propres sentiments, se contraindre en tout à la mesure et à la tiédeur lui devenaient de moins en moins supportables...

Je mange. Tu manges. Nous mangeons. Vous mangez... Les terminaisons des verbes n'obéissaient pas aux règles communes du pluriel. Sur son calepin, l'aumônier lui en avait montré quelques exemples. Un jour, parce qu'il avait perçu quelques signes de

découragement, l'abbé s'était assis sur le bord du châlit.

– Je voudrais vous raconter l'histoire de Champollion...

Il avait entrepris le récit de la vie du jeune homme de Figeac. Dès l'âge de cinq ans, le jeune Jean-François avait appris à lire en déchiffrant dans un missel les mots des prières que sa mère lui enseignait. À onze ans, possédant le latin et le grec, il avait entrepris l'étude de l'hébreu. C'est à cet âge qu'il avait rejoint son frère qui enseignait la philosophie à Grenoble.

– Mais reprenons l'histoire au début, avait proposé l'abbé.

Il s'était lancé dans un récit où il était question de Bonaparte, d'expédition d'Égypte, de monuments antiques et de papyrus, feuilles végétales sur lesquels les Égyptiens anciens écrivaient en hiéroglyphes. Une écriture si étrange et dont la signification s'était si bien perdue qu'elle décourageait les plus grands savants, dit le prêtre. Jean-Baptiste se félicitait, étant français, de n'avoir pas à se heurter à la redoutable écriture... En 1801, une inspection scolaire avait mis en présence le physicien Fourier, préfet de l'Isère, et le jeune Jean-François, Grenoblois de fraîche date. Impressionné par les connaissances du garçon, le savant l'avait invité à venir voir sa collection de papyrus. « Peut-on lire cela ? », avait demandé le jeune garçon. Et, sur la réponse négative du grand Fourier, il avait affirmé : « Moi, je le ferai quand je serai grand ».

– Cette résolution allait devenir l'obsession de sa vie...

À treize ans, il connaît l'arabe, le syrien, le chaldéen, l'araméen, le persan, le copte, toutes langues qu'il pense nécessaire à la compréhension des hiéroglyphes. C'est quelques années plus tard, à Paris, que se produit sa rencontre décisive avec la pierre de Rosette qu'un officier de Bonaparte avait exhumée du désert d'Égypte. Sur la stèle de basalte, un texte est gravé en trois langues différentes ; parmi elles figure l'égyptien antique dont Jean-François décide de percer le secret. Pendant de longues années encore, il accumule toutes les connaissances de son temps et reprenant les hypothèses de ses prédécesseurs, il avance vers la solution. C'est alors qu'il acquiert la conviction que la clé des hiéroglyphes se trouve dans les noms des rois antiques, pensant que ces noms propres devaient avoir la même consonance dans toutes langues. Ainsi, en comparant les noms figurant dans le texte grec avec ceux écrits en hiéroglyphes, il devait être possible de décomposer ces derniers en syllabes...

– Ces noms étaient identifiables par le cartouche qui les entourait, expliqua l'abbé en sortant son calepin de molesquine.

Sous la mine, Jean-Baptiste vit apparaître une succession de petites figures d'une finesse étonnante. Ici un demi-cercle voisinait avec un carré, là une boucle de corde, plus loin un animal couché que l'on aurait pu prendre pour un chien, des aigles minuscules (que le prêtre nommait vautours), des lames de faux plantées verticalement, enfin une crosse de berger. Sans lien apparent, ces figures formaient deux groupes inégaux que l'aumônier entoura d'un trait. Le plus vaste des cartouches contenait une dizaine de signes : « Cléopâtre », épela

le prêtre avec un naturel surprenant. Le second cartouche contenait le nom de « Ptolémée ».

– Voyez la natte (l’abbé avait posé sa mine sur le carré), elle se trouve en première position dans Ptolémée et au cinquième rang dans Cléopâtre. C’était donc la lettre P.

De même, l’anneau de corde devait se lire O tandis que le chien couché (un lion, disait l’aumônier) représentait la lettre L.

– Toute la difficulté était de comprendre que ces figures ne représentaient pas des objets mais des sons. C’est ainsi, dans les découvertes les plus simples en apparence, que se manifeste le génie d’un homme quand il est soutenu par la foi...

– Ne pensez-vous pas que c’est sa curiosité plus que la foi qui a poussé le jeune Jean-François à se plonger dans le missel où il apprend le latin ?

– Je ne parlais pas de cette foi-là, fit l’aumônier. L’important, me semble-t-il, est de croire en quelque chose...

Stupéfait, Jean-Baptiste se demandait s’il avait bien entendu, quand le prêtre, dans une de ces pirouettes dont il avait le secret, ajouta :

– Le moment venu, Dieu saura reconnaître les siens...

Ce fut à sa visite suivante que l’abbé apporta la nouvelle :

– Je dois vous transmettre le bonjour d’un certain Laharpe qui vient d’arriver à la prison.

L’état de sa jambe s’étant un peu amélioré, Guillaume avait été transféré à la prison de Grenoble.

– Le médecin qui l’a examiné se montre inquiet. Les chairs ont vilaine apparence et votre ami ne peut plus poser le pied par terre.

Delmas se proposait d’intervenir auprès du juge pour que les deux amis puissent se rencontrer. Toute cette agitation, autour d’une jambe cassée, suscita l’inquiétude que l’on devine. Laquelle s’ajoutait à une autre préoccupation. Depuis sa rencontre avec le juge d’instruction, revenait sans cesse son allusion à la Grive. Ce qui s’était déroulé là-bas lors de la moisson relevait du domaine intime. Il ne s’agissait pas de honte, ni même de pudeur, plutôt d’une marque de respect pour des souvenirs dont il n’était pas le seul dépositaire.

Cette fois-là, le juge Delaunay, avait demandé tout-à-trac :

– Votre frère Julien est parti pour l’Algérie comme volontaire et vous-même, l’année dernière, avez quitté Chatte pour un mois... Dans votre famille, est-on familier de ces coups de tête ?

– Vu nos difficultés, j’ai dû me louer comme faucheur...

Le juge lui avait coupé la parole :

– À la Grive, vous faites équipe avec Catherine Bouvier et Louis Fayol. Entre vous, il y aurait eu des problèmes...

– On aurait dû vous dire lesquels...

Il s’étonnait que des faits anodins retiennent l’attention du juge qui, jusqu’alors, n’avait pas même évoqué les coups de feu tirés dans le bois de la Michaudière : « Ou bien l’affaire ne lui paraît pas assez claire pour y mettre les pieds, ou bien, au

contraire, il nous en réserve la surprise, avait commenté Delmas. Laissons-le croire que ce silence nous convient ». De son côté, Charles Delmas ne dit rien du contenu de la lettre qu'il venait de recevoir de Saint-Marcellin.

Mon cher Charles,

Je viens te donner les nouvelles que tu attends. Au 5^e mois de sa grossesse, l'état de Marie-Charlotte est aussi satisfaisant que possible. Émilie y voit l'effet d'une force mystérieuse qui défendrait la vie contre les puissances obscures. Pour l'avoir maintes fois observée, je connais cette force singulière mais ne peux oublier que le succès final exige parfois des sacrifices cruels. L'enfant en gestation se nourrit aux dépens de sa mère, jusqu'à l'épuisement au besoin, telle est la loi inexorable de la nature. Loi que la mère subit avec sérénité. Quant à lui, Sylvestre semble avoir tout compris du drame dont il est la cause involontaire. Depuis, il va, traînant sa peine, privé des soulagements artificiels que les hommes excellent à imaginer. Résistera-t-il longtemps à ce remords ? L'avenir seul permettra de le dire. En espérant te lire bientôt,

Amédée.

Le Moniteur Universel du 7 octobre 1848 relatait l'affrontement qui avait opposé Jules Grévy à Lamartine sur les bancs de l'Assemblée : « Le président de la République a tous les pouvoirs, tous les moyens d'action, toutes les forces actives qu'avait le dernier roi, avait déclaré Grévy. Mais ce qui mettra le président de la République dans une position autrement formidable, c'est qu'il sera l'élu du

suffrage universel ! Êtes-vous bien sûrs que, dans cette série de personnages qui se succédera tous les quatre ans au trône de la présidence, il n'y aura que des républicains pressés d'en descendre ? avait insisté Grévy. Êtes-vous sûrs qu'il ne se trouvera jamais un ambitieux tenté de s'y perpétuer ? ».

– Alea jacta est ! Que Dieu et le peuple se prononcent ! avait répliqué Lamartine. Il faut bien laisser quelque chose à la providence ! Elle est la lumière de ceux qui, comme nous, ne peuvent pas lire dans les ténèbres de l'avenir ! Si le peuple se trompe, s'il se retire de sa propre souveraineté, s'il nous désavoue et se désavoue lui-même, et bien tant pis pour le peuple ! Et le poète, qui n'était plus à une contradiction près, avait lancé, lyrique : « On empoisonne un verre d'eau, on n'empoisonne pas un fleuve. Une nation est incorruptible comme un océan ! ».

Les interventions des deux députés avaient fait se porter tous les regards vers Louis-Napoléon Bonaparte. « Celui qui pourrait avoir des prétentions à la souveraineté est là ! crie-t-on dans les travées. Qu'il s'explique ! ». Le prince doit monter à la tribune sans avoir préparé son intervention. De ce bizarre accent germanique acquis à Augsbourg et mâtiné au fil des ans d'anglais et d'italien, il tente de se défendre de soupçons « inchustes » : « C'est au nom des trois cent mille électeurs qui m'ont élu que je désavoue ce nom de prétendant qu'on me jette toujours à la tête ».

Il redescend de la tribune au milieu de rires dédaigneux. Cet homme qu'un chemin de trente années ramène au cœur de la politique, se révèle tout à coup un incapable ! Le député Thouret avait déposé

un amendement visant à prévenir toute dérive du pouvoir. Il monte à la tribune et s'écrie : « Après ce que je viens d'entendre, je considère que mon amendement est inutile et je le retire ! »

Tant d'inconséquence avait soulevé la colère de Delmas : « Je doute de cette infirmité subite chez un homme dont l'existence a été consacrée à une seule ambition. Craignons que le peuple abusé ne creuse lui-même le tombeau de la démocratie ». Dans la même lettre, adressée à Amédée Liotard, l'avocat racontait : « L'inculpation vient d'être prononcée et le procès ne s'ouvrira pas avant des semaines. Mon sentiment d'impuissance devant le temps qui passe est au moins l'égal du tien. L'état de la jambe de Guillaume devient alarmant et le médecin de la prison n'exclut pas l'amputation. Ce fait, s'ajoutant à tes inquiétudes, m'a conduit à demander audience au procureur Saint-Romme. L'instruction ne faisant apparaître aucun élément nouveau, nous suivrons la ligne fixée. Pour ta part, au cours de tes tournées, pourrais-tu rechercher toute personne susceptible de témoigner sur les coups de feu tirés dans le bois ? La découverte d'un tel témoin serait d'une importance capitale.

Les mains du procureur Saint-Romme étaient posées à plat sur son bureau dans une attitude qu'il affectionnait. L'une de ces mains se souleva dans un geste bref :

– Ces soucis humanitaires vous honorent, Maître. De votre part, ils ne peuvent m'étonner. Mais où voulez-vous en venir ?

– Concernant Brussiaud, je désire déposer entre vos mains une demande de mise en liberté. Il y va de

la vie d'une femme et de son enfant. Quant à Laharpe, il devrait faire l'objet d'un non-lieu.

– L'instruction suit son cours, Maître ! Vous savez comme moi que la fuite de ce personnage a retardé le cours de la justice.

– Et il est clair que durant ce temps l'évolution du contexte politique ne lui a pas été favorable...

– Mettriez-vous en doute l'indépendance de la justice ?

Le sourcil levé, dans une indignation feinte, le procureur général n'avait pas jugé utile de hausser le ton.

– Mon devoir est de défendre le citoyen face à l'institution.

– Le mien est de veiller sur cette dernière. Ceux que la République effrayait devaient être convaincus qu'ils restaient sous la protection des lois. Il importait de leur fournir des gages.

– Prenez garde que ces gages ne privent le gouvernement du soutien du peuple.

– Ce soutien lui fait déjà défaut. L'heure n'est plus aux regrets ni aux larmes. Le gouvernement doit trouver des appuis ailleurs.

Le procureur Saint-Romme s'était avancé vers l'une des portes-fenêtres. Du bout des doigts, il se mit à tapoter contre la vitre.

– En ce qui concerne votre protégé, fit-il sans se retourner, une mise en liberté, fût-elle provisoire, serait du plus mauvais effet.

– Puis-je faire observer, Monsieur le Procureur, qu'il s'agit du respect de la loi...

Le procureur avait levé la main dans un geste impératif :

– Il est des intérêts supérieurs devant lesquels nous devons nous effacer, Monsieur. Vous m’obligeriez beaucoup en partageant cette façon de voir les choses !

Revenu à sa table, il montrait un visage blême.

– Restons-en là, Maître... Vous conserverez mon entière estime. Le sourire semblait contraint mais le ton n’était pas dépourvu de sincérité. La main sur la poignée, Charles demanda :

– La plainte de ce garde, agressé dans la forêt des Arrodières...

Le procureur marqua une hésitation puis, comme sur le ton de la confiance, il affirma brièvement :

– Cette plainte a été retirée...

À la fin du mois d’octobre, il ne faisait plus de doute que l’amputation ne pourrait plus être différée. La maladie avait pris le dessus et la carie des os s’étendait inexorablement. « À trop tarder, nous devrions couper au-dessus du genou », avait indiqué le chirurgien. Guillaume avait fini par se ranger à ce point de vue. Une fois fait le terrible choix, le cordier avait feint d’en minimiser les conséquences : « Si toutes ces misères doivent m’ouvrir les portes du paradis, j’aurais tort de m’en plaindre, avait-il déclaré à l’abbé Benoît qui cherchait ses mots. Non sans malice, il avait ajouté : Ce n’est pas vous, mon père, qui direz le contraire... »

Vingt années de pratique dans l’armée impériale avaient donné au chirurgien Laffrey une expérience sans égale. Le vieux chirurgien avait répondu à une lettre d’Amédée pour l’assurer que seraient prises

toutes les mesures permises par la science médicale. Il avait adopté l'usage de l'acide phénique pour la désinfection des instruments, des plaies et des pansements, précisait-il. Mais il ne pourrait pas offrir à son patient le confort d'une anesthésie à l'éther ou au chloroforme telle que la pratiquaient certains chirurgiens de la capitale. Afin de rendre la douleur supportable, il se contenterait donc de faire appel au chlorhydrate de morphine et au tourniquet. Tout en stoppant l'hémorragie, ce garrot engourdissait les nerfs.

Par les efforts conjoints de l'avocat et du chirurgien, Jean-Baptiste avait été autorisé à venir assister Guillaume.

– Mon pauvre vieux, avait dit le cordier en le voyant entrer dans la salle de l'infirmerie, c'est une triste permission qu'on t'a accordée là. Les yeux brillant de fièvre, il avait ajouté : tu vois où m'a conduit ma maladresse...

Jean-Baptiste ne put retenir ses larmes qu'en se disant qu'il était là pour aider Guillaume, non pour donner le spectacle de sa peine.

– Allons ! Tu courras bientôt comme un lapin...

– Pour clopiner à reculons derrière ma haie et tordre mes ficelles, un bon pilon de bois fera l'affaire !

Après avoir retroussé les manches de sa chemise, le chirurgien s'était protégé d'un long tablier blanc. L'un de ses aides avait placé le tourniquet et se tenait prêt à maintenir le membre. Le deuxième se tenait derrière le fauteuil où l'on avait assis le patient. Les deux derniers s'occupaient à préparer la charpie et les pansements. Il y avait là toute une panoplie de couteaux aux dimensions et aux formes les plus

diverses, des ciseaux de toutes les tailles, des aiguilles recourbées, enfilées de fil fort. Les yeux de Jean-Baptiste tombèrent sur une scie à large lame...

– Il est temps de nous y mettre, fit Laffrey.

La figure de Guillaume sembla devenir encore plus pâle.

– Le chirurgien montra à Jean-Baptiste une carafe de vin. Servez-le autant de fois qu’il sera nécessaire. Et montrez-vous généreux !

Guillaume se força à lui lancer un clin d’œil...

L’un des aides avait mis à nu le membre en coupant la jambe du pantalon. La peau, d’une affreuse couleur violacée, semblait prête à éclater. Guillaume tenta d’articuler quelques mots. « Ce ne sera pas une grande perte », entendit Jean-Baptiste. Tandis que l’aide tendait énergiquement la peau, le chirurgien mit en place un lacet de cuir à un travers de main au-dessous du genou. Guillaume prit une longue inspiration. L’homme qui était derrière lui le saisit par les avant-bras et le plaqua contre le dossier. Une lueur de terreur traversa les yeux du cordier. Deux déchirements brefs ramenèrent l’attention de Jean-Baptiste vers le chirurgien. Celui-ci reposait sur la table un bistouri à lame lancéolée. Sur le membre, deux entailles en queue-d’aronde délimitaient deux pans de peau que l’aide entreprit de retrousser vers le genou. Jean-Baptiste pensa qu’il était temps d’utiliser le vin qu’on lui avait confié. Mais les dents de Guillaume serraient un morceau de cuir. Les muscles des mâchoires accentuèrent leur crispation, faisant sourdre la sueur sur toute la largeur du front comme sous l’effet d’une pression énorme. À la puanteur abominable qui emplissait la pièce, se mêla une odeur

fade. Laffrey laissa échapper un juron. L'aide s'affairait sur le tourniquet pour tenter de faire cesser le jaillissement du sang. Le chirurgien avait mis à nu les portions d'os nécrosées, il entreprit d'ôter la membrane qui les recouvrait.

Guillaume semblait avoir perdu connaissance. Jean-Baptiste saisit sa main, le vit ouvrir les yeux, présenta le verre au cordier qui recracha le morceau de cuir. Ses dents s'y étaient imprimées comme dans de la cire.

– Le plus douloureux reste à faire, dit Laffrey. Après, vous serez comme neuf... ».

Ils virent la main du chirurgien se porter vers la scie...

Catherine

Amédée vit que la calèche suivait la rue Saint-Jacques. Parcourir à nouveau les rues de Grenoble lui procurait des sensations étranges. Une fois contourné l'Hôtel de Ville, il vit se profiler la flèche octogonale de Saint-André et, se penchant un peu, il put redécouvrir la perspective du Palais de Justice dont les ailes, l'une sobrement classique, l'autre somptueusement flamboyante, s'équilibraient en un contraste saisissant. Le cocher le déposa devant l'entrée. Un huissier à lourde chaîne le guida le long de corridors aux boiseries sévères jusqu'à une antichambre meublée de banquettes. C'est en prenant place sur l'une d'elles, qu'Amédée vit le prêtre assis dans la partie sombre de la pièce. « L'aumônier », pensa-t-il en même temps qu'il lui adressait un salut discret auquel l'ecclésiastique répondit par un mouvement de tête. Le prêtre était enveloppé d'une pèlerine noire dont n'émergeaient que le visage, à la pâleur inhabituelle, et les mains étroites et longues. Un instant, le médecin pensa se faire connaître mais il renonça à perturber la méditation dans laquelle le religieux était plongé. Ils n'eurent pas cinq minutes à

attendre avant que l'appariteur ne livre passage à une nouvelle arrivante. Gênée de troubler le calme de ce lieu austère, la jeune femme gagna le refuge de la banquette du fond. La seule porte qui s'ouvrait devant eux conduisait à la salle d'audience : la fille ne pouvait être là que pour témoigner. Amédée se demanda quelle était son implication dans le procès. Il observait avec plaisir sa mine avenante, ses lèvres colorées et son teint hâlé dénotant une fille de la campagne. Un épais manteau d'hiver ne laissait rien voir de son vêtement et, taillé dans le même tissu, un cabriolet retenait une lourde chevelure brune. Il estima son âge à vingt-cinq ans. La jeune femme s'efforçait de réprimer une nervosité que trahissaient ses doigts. Amédée observa avec amusement que cette intrusion féminine avait troublé la méditation du prêtre, posant sans doute à celui-ci des interrogations semblables aux siennes. Il songea à la situation singulière qui réunissait en ce lieu des personnages étrangers les uns aux autres mais dont chacun à sa manière avait rapport avec l'accusé. Il vit que la jeune femme les observait à son tour avec curiosité.

Jean-Baptiste leva les yeux vers les hommes en robes noires qui siégeaient derrière une tribune de bois. Assis dans un fauteuil au dossier démesuré, le président promenait sur l'assemblée un regard courroucé qu'il arrêta, ostensiblement sévère, sur l'accusé. Il usait d'un ton froid et cassant où perçait l'agacement à la moindre contrariété. Assis un degré plus bas, ses deux assesseurs ne partageaient pas sa position avantageuse. N'en supportant pas non plus les inconvénients, ils avaient sombré bien vite dans une torpeur dont rien ne semblait pouvoir les sortir. Assis entre deux gendarmes, Jean-Baptiste occupait le centre

d'une loge assez vaste. Devant eux, et un peu plus bas, se trouvait un pupitre où avaient pris place Charles Delmas et le jeune avocat qui l'assistait. L'avocat général leur faisait face. Il occupait une sorte de chaire dont il jaillissait ainsi qu'un diable de sa boîte. Ces emportements subits provoquaient dans la salle des mouvements de surprise accompagnés de murmures divers. Charles Delmas avait expliqué la fonction de cet homme chargé de développer l'accusation et de réclamer la juste sanction des fautes. Son devoir est de défendre la loi et de dénoncer ceux qui la violent, avait précisé Delmas. « Quelle loi ? », faillit demander Jean-Baptiste. Cette prépondérance de la chose écrite sur les lois éternelles de la vie le plongeait dans la perplexité. Il pensait qu'une bonne loi n'aurait pas à être défendue avec tant de véhémence. Et cette vocation d'accusateur public lui semblait recéler des motivations suspectes...

– Jean-Baptiste Brussiaud, vous avez à répondre de coups et blessures volontaires ayant provoqué une grave invalidité, avait dit le président... L'affaire débute donc le 25. Pour une bonne part de la population, une noce était l'événement du jour.

– Noce marquée par l'absence de tout sacrement et qui s'achèvera en sarabande diabolique !

– Sans vous suivre dans ce raccourci, Monsieur l'avocat général, il serait intéressant de comprendre comment, ce soir-là, on est passé si vite de la fête au drame...

– Sans doute votre client pourrait-il nous éclairer !...

– Précisément non. Jean-Baptiste Brussiaud était de ceux qui étaient rentrés chez eux, aussitôt la fête finie.

– Feindre d’aller se coucher peut écarter la suspicion...

– Adoptons cette façon de voir et imaginons que Brussiaud soit l’instigateur, non d’une sarabande infernale, mais d’un banal charivari. Comment, alors, expliquez-vous la suite ? L’arrivée de deux compagnons étrangers à Chatte était-elle aussi prévue ? Et peut-être la révolution parisienne ?

– Ne nous prenez pas pour des sots, Maître ! La justice a droit au respect !

– La justice a droit à la vérité ! Au vu des circonstances, la thèse de la préméditation apparaît comme une vue de l’esprit !

– Provisoirement, Maître ! Ne chantez pas trop tôt victoire...

– Messieurs ! Revenons aux faits ! Brussiaud, quels sont vos sentiments en approchant du monastère à l’aube du 26 février ?

– La peur, d’abord... Oui, la peur de ce désordre.

– Pourtant, peu après, on vous trouve faisant le coup-de-poing.

– Des excités s’attaquaient à la porte du monastère. Je me suis pris de querelle avec eux.

– Monsieur le Président, veuillez noter que l’attitude de l’accusé a permis d’éviter des violences plus graves, appuya Charles Delmas.

– Comportement louable en effet mais sans suite hélas ! Brussiaud, combien de pierres arrachez-vous au mur du verger avant de pénétrer dans cet enclos ?

– Je n’ai point rechigné à l’ouvrage. C’était l’occasion de mettre fin à une injustice qui nous avait fait perdre le sommeil.

– Vous reconnaissez donc cette agression contre la propriété ?

– « Propriété » étant pris au sens le plus large ! Appropriation me paraît mieux convenir, intervint encore Delmas. Ceux qui étaient dans la clairière partageaient le sentiment de faire justice. Les moines avaient dépassé les bornes ! Au propre comme au figuré !

– Messieurs, revenons à la matinée du 26. C'est le lever du jour, Brussiaud se livre à sa tâche de démolition. Que se passe-t-il alors ?

– J'ai entendu le glapisement de mon chien. Le brouillard empêchait de voir à dix pas. J'ai couru entre les arbres. Trois moines entouraient Sylvestre, je me suis précipité...

– Les plaignants affirment qu'ils l'avaient déjà relâché.

– C'était pour se retourner contre le chien qu'ils battaient comme plâtre... La colère s'est emparée de moi.

– En effet ! D'un coup, vous en jetez deux par terre ! Lorsqu'ils se relèveront, étourdis encore, ils trouveront leur malheureux compagnon le crâne ouvert...

– J'avais roulé sur le sol. Un moine brandissait son gourdin au-dessus de moi. Sylvestre s'enfuyait...

– Vous seul, donc, avez pu frapper la victime ?

– Mon client, de bonne foi, admet pouvoir être l'auteur de ce coup malencontreux dont il ne garde aucun souvenir. Mais il rejette toute responsabilité dans les événements qui précèdent.

– C'est ce que nous nous efforcerons de tirer au clair !

Le maire Villeneuve se présenta à la barre avec la componction qui convenait au premier magistrat d'une commune, fût-elle aussi modeste que celle de Chatte.

– Monsieur Villeneuve. Vous êtes l'élu d'une commune connue pour ses sympathies républicaines. On peut donc voir en vous un authentique représentant du peuple.

– Les habitants de Chatte l'ont montré par leur vote...

– Alors, pourquoi avez-vous refusé de vous associer à cette pétition ?

– C'eût été prendre parti dans des divisions que je regrettais.

– Brussiaud a-t-il joué un rôle prépondérant dans ce mouvement ?

– Il fut l'un des membres actifs de l'opposition au monastère...

– À Chatte, comme ailleurs, vous avez planté l'arbre de la liberté. Brussiaud s'est-il associé à cette cérémonie ?

– Non, fit le maire Villeneuve sans hésitation.

D'un signe, Charles Delmas indiqua qu'il voulait intervenir :

– Monsieur le maire... Pensez-vous que cette absence revête une signification particulière ? Faisant alors de cette cérémonie une sorte de messe républicaine et... obligatoire !

– Maître, je n'ai porté aucun jugement !

– Je vous en donne acte. Mais je craignais que d'autres ne résistent pas à cette tentation...

Tourné vers Jean-Baptiste, il demanda :

– Les arbres de la liberté vous inspirent-ils une aversion particulière ?

– Un arbre est un arbre. Celui-ci en valait bien d'autres.

– Alors, les personnes présentes vous rebutaient-elles ?

– Parmi ceux qui rendaient honneur à l'arbre de la liberté, nombreux étaient ceux qui regardaient sans broncher tomber les arbres de nos forêts...

– En d'autres termes, Messieurs, Brussiaud craignait que l'arbre de la liberté ne fût l'arbre qui cachait la forêt !...

De quelques coups de maillet, le président avait rétabli le silence.

– Appelez le témoin suivant...

Jean-Baptiste vit arriver un garçon aux cheveux grasseux et à l'allure de gamin trop vite grandi dans lequel il reconnut l'un des gâte-sauce de l'auberge Gobineau.

– Camille Briot, demanda l'avocat général, quand avez-vous vu Brussiaud pour la dernière fois ?

Sur le ton de la leçon laborieusement apprise, Briot expliqua que, le matin du 11 novembre, l'accusé était venu livrer des fromages. Vers midi, en compagnie de sa femme, il avait apporté quelques tommes supplémentaires. Puis tous deux s'étaient éclipsés par la porte de derrière... Alors lui, Briot, avait constaté la disparition des deux brioches. Tout laissait supposer que c'était Brussiaud qui...

– Avez-vous quelque preuve de ce que vous avancez ? demanda le président à Briot qui paraissait souffrir mille tortures.

– Monsieur le Président, tout ce que ce garçon raconte est exact, intervint Delmas. D’ailleurs, deux jours après, mon client est allé payer ces brioches. L’aubergiste aurait pu en témoigner si on le lui avait demandé !

– Mademoiselle Catherine Bouvier.

Avant même que l’huissier ait fini de dire son nom, elle avait quitté la banquette et s’était avancée de deux pas. Surprise, elle-même, de cette précipitation, elle marqua une courte hésitation. Puis, sous les regards du médecin et de l’aumônier, elle traversa l’antichambre d’un pas ferme. À l’instant où l’appariteur avait lancé son nom, le prêtre n’avait pu retenir un mouvement de surprise. Ce geste, tout juste esquissé, n’avait pas échappé à Amédée. Que ce prêtre, sans connaître la jeune femme, pût ainsi réagir à son seul nom, posait une nouvelle interrogation...

– Faites entrer le témoin suivant...

C’était Catherine ! En toute autre circonstance, Jean-Baptiste se serait cru victime d’une mauvaise plaisanterie. Mais en l’occurrence l’apparition de la botteleuse ne faisait que confirmer ses craintes. L’homme du ministère public montrait un visage hermétique. Guidée par l’appariteur, Catherine devait franchir une distance de plusieurs mètres face à la loge où se trouvait l’accusé. Celui-ci attendait, souffle coupé, l’instant où elle dirigerait son regard vers lui. Ce moment si longtemps espéré, il le redoutait maintenant plus que tout. Elle s’avança, les yeux obstinément fixés sur l’étroit passage de moquette rouge. Il aurait voulu lui crier que la seule chose qui importait c’était que leurs regards puissent se

rencontrer. Était-ce l'effet de cette supplication muette, il crut voir ses cils se lever d'un mouvement bref. Puis, très vite, elle détourna la tête. Il pensa que cette attitude ne pouvait exprimer que son mépris... Le silence se fit dans la salle...

– Catherine Bouvier, vingt-cinq ans, serveuse d'auberge depuis six mois, auparavant ouvrière agricole..., récita le président d'une voix monocorde. Pendant l'été 1847, vous avez fait équipe avec Brussiaud ici présent. Le reconnaissez-vous ?

Jean-Baptiste s'était arrêté de respirer. Avec son élégance presque citadine, la jeune femme qui se tenait à la barre avait peu de rapport avec la botteleuse de son souvenir. Seul, le hâle du visage, dans l'ombre du cabriolet, évoquait la vie champêtre. Elle pivota et son regard se posa sur lui :

– J'ai bottelé pour lui...

– Certains ont eu le sentiment que dans votre équipe tout n'allait pas pour le mieux...

Catherine restait sans voix.

– Mademoiselle, dois-je vous rappeler que vous devez dire ce que vous savez !

– Je crois qu'il faisait son travail...

– Vous faisiez les gerbes ! Brussiaud faisait-il sa part ou non ! ?

– Il la faisait...

Ferme dans le ton, la réponse fit bondir l'avocat général :

– Greffier ! Veuillez noter cette réponse : Brussiaud faisait sa part ! Pourquoi alors Fayol a-t-il demandé de compter ses gerbes séparément ? Brussiaud coupait moins de blé et vous ne pouvez pas l'ignorer !

Bien qu'il n'eût pas l'honneur de connaître Catherine Bouvier, Delmas pensa qu'il devait intervenir :

– Mademoiselle, le rendement de Brussiaud était-il réellement inférieur à celui de son équipier ?

– Il l'a été les premiers jours. Mais à la fin de la première semaine, il coupait autant de blé que Fayol...

– Selon vous, donc, Fayol avait lieu de se montrer satisfait ?...

Fayol, bien sûr !... Ignorant que la justice n'avait pas retrouvé l'Ardéchois, Catherine restait sous la menace du témoignage de celui-ci. Elle tournait vers lui un regard inquiet... Il prit une inspiration puis entendit une voix, sa propre voix, qui disait :

– Fayol n'admettait pas que je fasse aussi bien que lui. D'où ces difficultés. Il le reconnaîtrait si vous l'interrogiez !

Le souffle court, il s'était arrêté. Stupéfait, Delmas se tournait vers lui. Pour l'avocat tout venait de s'éclairer : les réponses habiles de la jeune femme, son appel muet et, maintenant, l'intervention étrange de Jean-Baptiste... Ces deux-là partageaient un secret...

– Brussiaud, votre intervention est intolérable !

– Elle ne se reproduira plus ! Nous prions le tribunal d'accepter nos excuses, intervint Delmas qui enchaîna :

– Cependant la question demeure : pourquoi n'entendons-nous pas Fayol ?

– Maître ! À ce jour, nul ne peut dire où se trouve cet homme !

En quelques mots, la menace qui pesait sur la botteleuse avait été levée ! Elle eut pour lui ce regard qui le pénétrait jusqu'au cœur. L'avocat général, quant à lui, refusait de lâcher sa proie : Catherine Bouvier... Est-il vrai que, le soir, Fayol reprenait tout seul le chemin de la Grive ? Une fois encore, le vent avait tourné... La botteleuse parut ne rien perdre de son assurance :

– Je l'ai dit, les deux hommes ne s'entendaient guère...

– Nous ne parlons plus des deux hommes mais de vous !

– Je liais les gerbes et les mettais en meules. Son travail achevé, Jean-Baptiste me prêtait main-forte...

– C'est peu dire ! Sans doute, Fayol n'y trouvait-il pas les mêmes agréments ! À quelle date la moisson se déroulait-elle ?

– Du 10 au 30 du mois de juillet...

– Vous êtes mère d'un jeune garçon. Quand est-il né ?

– Le 25 avril 1848.

L'avocat général s'était mis à compter sur ses doigts :... six, sept, huit, neuf... neuf mois ! Votre enfant est né neuf mois jour pour jour après la moisson !

Au milieu du brouhaha, Jean-Baptiste, s'était dressé. Delmas lui fit signe de se rasseoir. Piquée au vif, Catherine faisait face résolument :

– J'ignorais qu'accoucher d'un enfant soit chose répréhensible ! Ni qu'il y avait pour cela des dates à respecter !

Mordante, elle ajouta :

Comme toutes les femmes, je l'ai mis au monde lorsqu'est venu le moment de le faire !

Stupéfait, il découvrait cette mère blessée défendant son petit toutes griffes dehors. Il eut le sentiment que la révélation de cette maternité, loin de les rapprocher, venait de creuser entre eux un fossé béant...

Catherine avait trouvé d'emblée les meilleurs arguments. Charles Delmas n'eut qu'à s'engouffrer dans la brèche :

– Monsieur le Président ! L'attaque ignominieuse dont Catherine Bouvier vient de faire l'objet porte atteinte à un principe fondamental de notre droit : la liberté de disposer de soi dans les limites de la légalité. Je demande que l'on cesse de traiter le témoin en coupable !

Sans conviction, le président dut adresser une remontrance au ministère public pour les excès où le conduisait son souci d'établir la vérité...

Impuissant, Jean-Baptiste voyait approcher l'instant où Catherine quitterait la barre. Il la vit passer devant lui d'une démarche ferme dont chaque pas lui piétinait le cœur. Rien, désormais, ne comblerait le vide qu'elle laissait derrière elle.....

Il prit conscience de la présence de l'aumônier derrière la barre. Depuis quand se trouvait-il là, il n'était pas en mesure de le dire...

– C'est que, très vite, il a révélé des dispositions inattendues, expliquait l'abbé.

Bientôt, cet homme pourra lire et écrire couramment. Il me semble qu'il n'en sera que meilleur...

– Nous ne prendrons pas le risque de l'affirmer ! Monsieur l'aumônier, ironisa le président. Vous êtes-vous interrogé sur les motivations de cette étrange soif d'apprendre ?

– Elles paraissent évidentes : communiquer avec les siens, meubler un vide destructeur. J'ai trouvé remarquable que la peur du désœuvrement fasse ressurgir ce désir longtemps étouffé. Et, d'ailleurs, y avait-il autre chose à lui proposer ?

– La prière, Monsieur l'aumônier ! La prière !

– J'ai de la prière une autre conception...

Aussitôt la moisson terminée, Catherine s'en était retournée vers Bourgoin. Lui, était reparti pour Chatte. Longtemps, il s'était efforcé de combler le vide qu'elle avait laissé. Une peine sans forme définie, insondable, était devenue sa compagne de tous les instants, cruelle, exigeante, à la mesure du bonheur perdu. Marie-Charlotte l'observait avec étonnement. Un moment, il avait pensé tout dire. Incapable de lui infliger cette épreuve supplémentaire, il avait renoncé. Comment, d'ailleurs, aurait-il pu s'en expliquer ? L'histoire de ces quelques jours, si simple en apparence, se situait bien au-delà des mots. Dissimulant sa peine, il s'était résigné au silence.

Il tentait de calmer son mal par de longues marches solitaires. Un jour, alors que, s'appêtant pour l'une de ces randonnées sans but, il glissait sa vareuse dans son sac, il avait rencontré le regard inquiet de sa femme. « Les soirées sont froides », avait-il expliqué. Elle avait acquiescé d'un mouvement de tête. Se pouvait-il que son mal

rejaillisse sur elle ? Il ne pouvait en accepter l'idée. Alors, il était parti pour sa dernière promenade.

Sans cesse, ses pensées l'entraînaient au-delà du Chambarran dans la plaine à l'obsédant silence. Il ne supportait pas sans dommage le mal qui s'agitait en lui, telle une bête prisonnière. La pensée que Catherine puisse souffrir les mêmes tourments, les rendait doublement insupportables. Les jours de marché le voyaient tourner autour des voitures de poste. Il avait jeté son dévolu sur une patache grise qui faisait la route de la Côte-Saint-André. Le postillon était de Bourgoin. Deux kilos de noix l'avaient rendu réceptif à son problème. Il avait promis de rapporter toutes les informations concernant Catherine Bouvier. Il avait tenu parole. Les renseignements concordaient sur un point : la demoiselle avait quitté Bourgoin sans laisser d'adresse...

– Docteur Liotard, en 1840, vous entreprenez d'éduquer Sylvestre. Comment Jean-Baptiste Brussiaud a-t-il été conduit à s'intéresser à cet « enfant sauvage » ?

– Sylvestre avait été confié à la famille Brussiaud. Jean-Baptiste a pris une part active à ce que l'on pourrait appeler sa rééducation. Quant aux motivations, elles sont si personnelles et sans doute si complexes que je ne prendrais pas le risque de les définir.

– Pour Brussiaud, l'enfant sauvage n'était-il pas le symbole d'une certaine forme de liberté ?

– Liberté... Oui. Dans ce qu'elle a de plus naturel et d'innocent. Je ne suis pas de ceux que le seul mot de liberté fait frémir. Il est vrai que Jean-Baptiste a

pensé ouvrir la porte à l'enfant sauvage. Comme il l'eût fait pour un louveteau. Mais il savait que désormais la vie de l'enfant des bois était liée à celle des hommes. Il mesurait aussi la portée de cette expérience : le progrès possible pour tout être humain, fût-ce le plus défavorisé...

« Les mots ne sont que des outils, disait le docteur. Sylvestre commencera de les utiliser lorsqu'il les ressentira comme tels. Pour l'heure, il s'accommode de sa mutité ». Un jour, lassé d'attendre, Jean-Baptiste avait décidé de changer sa manière de faire. Lorsqu'il avait envie d'une pomme, Sylvestre avait pour habitude d'en dessiner la forme. Avant de lui tendre le fruit, Jean-Baptiste prononçait le mot « pomme ». Ce jour-là, alors que Sylvestre avait dessiné sur le sol la figure habituelle, il avait feint de ne rien voir. Le silence s'étirait. Alors, à la grande déception de l'enfant sauvage, il avait remis le fruit dans sa poche. Le lendemain, la même scène s'était reproduite. Et le lendemain encore. Alors qu'il s'apprêtait à quitter la grange, en emportant une nouvelle fois la pomme, une voix d'un autre monde avait dit : « pomme ». Ils en avaient pleuré d'émotion.

Les gendarmes lui avaient mis les fers aux poignets. Son humiliation s'était un peu atténuée lorsque, soucieux d'éviter tout incident, ils avaient contourné le village. Aussi, quelle n'avait pas été sa douleur quand après une demi-lieue ils avaient rencontré Sylvestre planté au bord du fossé... Dans la lumière pâle du matin, l'enfant sauvage les regardait passer, pétrifié.

– Jean-Baptiste parti et, donc, la poutre maîtresse retirée, il était à craindre que la charpente ne

s'effondre, expliquait Amédée. Très vite, Sylvestre s'est retrouvé seul face à sa faute. Pour lui, pas de beaux raisonnements ni d'artifices intellectuels mais un simple rapport de cause à effet : il avait fauté et, conséquence évidente de cette faute, Jean-Baptiste avait disparu...

Depuis, Sylvestre errait par monts et par vaux. Il errait près du vieux chêne, interrogeant l'arbre du mystère.

– Un jour, on le ramassera mort de froid ! criait Émilie.

L'avocat général pointait vers lui un doigt accusateur :

– Voyez où vos mensonges ont conduit ! Il serait temps de dire la vérité !

– Non ! hurlait-il. Pas l'hospice ! Si Sylvestre doit mourir, qu'il meure libre ! Son cri l'avait réveillé. Le corps couvert de sueur. Désormais, ce cauchemar ne le quitterait plus. Pas plus que ne s'effacerait de sa mémoire l'affreux interrogatoire dont chaque terme était marqué au fer rouge.

– Docteur, Brussiaud ne pouvait ignorer que sa future femme était de santé fragile. Pourtant, on ne constate aucune hésitation...

– Monsieur l'avocat général, vous confondez santé et sentiment.

– Confusion délibérée ! Nul n'ignore l'importance que la santé de sa future épouse revêt aux yeux d'un paysan.

– Alors, Jean-Baptiste était l'exception...

– Admettons qu'il le soit – une fois de plus ! – et passons à ma deuxième question : Marie-Charlotte

Cochat, orpheline, était bien la seule héritière de ses parents ?

– De fait, cela semble avoir pesé d'un certain poids. La détresse de la jeune femme hâtant une décision que tout laissait déjà prévoir.

– Votre explication reflète des sentiments qui vous honorent. Mais je crains que vous ne les prêtiez naïvement à un personnage dont les mobiles étaient moins nobles. Brussiaud ne trouvait-il pas là l'occasion rêvée de posséder sa propre terre ?!

Répandez la calomnie, il en restera quelque chose... Un flot de haine lui avait brouillé la vue, le conduisant à un sentiment tout proche de l'envie de tuer.

– Sa femme se meurt, dites-vous. C'est Brussiaud, en engrossant cette malheureuse, qui a hâté sa fin ! Rien ne semblait pouvoir arrêter l'homme du ministère public dans son œuvre destructrice.

Devant un public avide de révélations, Amédée avait dû expliquer comment il avait vu le désir de grossesse croître paradoxalement à mesure que la santé de la jeune femme déclinait :

– L'enfant qu'elle nourrit dans son sein ne verra le jour que par cette volonté. Au risque d'épuiser ses dernières forces.

– Et quelles sont les raisons de ce sacrifice ?

– Elles se résument en un mot : l'amour. Amour pour un homme auquel elle ne pouvait faire d'autre présent. Amour d'une vie qu'elle voulait transmettre avant, peut-être, d'avoir à la quitter...

En retenant Marie-Charlotte à Chatte, sa santé précaire lui avait évité d'assister à ce déballage. Il en avait éprouvé du soulagement. Maintenant, il réalisait

qu'ils avaient peut-être perdu leur dernière chance de se revoir... Au lever du jour, il était habité d'un curieux pressentiment : « C'est aujourd'hui que tout se jouera... ».

On imagine quelle avait été sa surprise en voyant apparaître Lantier appelé par Delmas :

– Joseph Lantier, le 26, dans la clairière, étiez-vous masqué ?

– Nous l'étions tous... après le charivari...

– Donc, s'en prenant à votre personne, Brussiaud ne s'attaquait pas à Lantier mais à un inconnu ? Quelle raison avait-il de le faire ?

Après une hésitation, Lantier expliqua :

– Nous entassions des fagots contre la porte du monastère. Jean-Baptiste a tenté de nous en dissuader. Il a dit...

Ne sachant s'il devait rapporter les propos de l'accusé, il s'était arrêté. Charles Delmas s'empessa de voler à son secours :

– Il a dit : « Laissons ces moines dans leur trou ! Ce sont nos terres qu'il faut reprendre ! »

« Pardonnez-moi d'avoir changé nos plans en convoquant Lantier et, surtout, de vous l'avoir caché, s'était excusé Charles Delmas pendant la pause. Je savais que vous refuseriez toute implication des habitants de Chatte... ». Non sans ironie, il avait ajouté : « Tout comme vous-même avez caché l'existence de Catherine Bouvier ». L'avocat tenait à lui faire savoir qu'il ne lui en gardait pas rancune.

Le garde forestier était assermenté et, à écouter le président, on comprenait que ce point revêtait une importance particulière.

– Il était là, pieds nus dans la neige. « Avez-vous vu des traces ? », lui ai-je demandé. « Aucune », m'a-t-il répondu. Il y eut un silence puis le garde répéta : Aucune...

L'attitude du paysan et du sauvageon avait éveillé ses soupçons, disait-il : « J'ai vu celui-ci fouiller dans la neige d'un talus pendant près d'un quart d'heure, dit-il en désignant l'accusé. Après son départ, derrière le talus, j'ai relevé les traces d'un autre homme ».

– Peut-être Brussiaud n'a-t-il découvert ces traces qu'après qu'on a tiré sur lui ? demanda l'avocat général, faussement naïf.

– C'est l'idée qui m'est venue. Mais les traces montraient que deux hommes avaient cheminé ensemble. Brussiaud et l'autre. Ils avaient suivi le même chemin.

– Avoir suivi le même chemin n'implique nullement qu'on l'ait parcouru « ensemble », fit observer Charles Delmas.

– Cela prouve encore moins qu'ils l'aient fait séparément, Maître.

– En tout cas, c'est de ce talus qu'on avait tiré, affirma le garde.

– « On » avez-vous dit ? s'étonna Delmas. Nous prenons note de cette incertitude. Puis, tourné vers le témoin :

Garde, combien de temps s'écoule entre le second coup de feu et l'instant où vous apercevez l'accusé près de l'arbre ?

– Un temps suffisant pour courir du talus à l'arbre...

– Et, dans cette neige, où tout était marqué, avez-vous relevé les traces de cette course ?

Avec un regard désemparé en direction du ministère public, le garde dut convenir que, si l'on s'en tenait aux traces...

– À moins qu'il n'ait eu des ailes !..., coupa l'avocat. Tourné vers le président, il ajouta :

La neige a ceci de bon qu'elle est impartiale.

Et ensuite, garde ? questionna-t-il, à l'étonnement général.

– Ensuite... Ensuite, j'ai suivi les traces...

– J'entends bien ! Tout cela a été dit et répété. Sans doute me suis-je mal fait comprendre. Puisqu'on a tiré sur vous, comment se fait-il que vous n'avez pas porté plainte ?

–

– Je vois que votre perplexité est au moins l'égale de la mienne !

– Plainte a été déposée... Nous l'avons... Je l'ai retirée... Un mois plus tard...

– Et pourquoi ce revirement tardif ?

– J'ai reçu ordre de le faire...

– Diable ! Voilà qui peut paraître étrange ! Messieurs, relevons la contradiction entre la gravité des faits et l'attitude d'une administration renonçant brusquement à défendre un représentant de l'ordre ! Pour tenter de l'expliquer, entendons le témoin suivant...

La femme de l'Orée-du-Bois se présenta à la barre, fondue déjà dans ce décor où elle pénétrait pour la première fois.

– Messieurs, le jour de l'incident, la dame ici présente, fagotait à mi-chemin entre le monastère et le Vieux Chêne, expliqua Charles Delmas.

L'affaire était simple. En se rendant sur les lieux, la glaneuse avait croisé les traces toutes fraîches d'un homme qui se dirigeait vers le haut de la Michaudière. Vers la fin du jour, au-dessus de la clairière, elle avait aperçu un autre homme, encapuchonné, descendant vers le monastère.

– Peu après, expliqua-t-elle, je l'ai vu traverser le clos et frapper à la porte qui ouvre sur le verger. Sous sa pèlerine, deux fusils soulevaient le drap au-dessus des épaules.

– Des fusils, dites-vous. Comment pouvez-vous l'affirmer ?

– Monsieur l'avocat général, le témoin vient de dire qu'un manteau les dissimulait. Il s'agissait de deux objets dont la forme et la façon dont ils étaient portés faisaient penser à des fusils.

– Un doute subsiste..., Maître Delmas, fit observer le président.

– Un doute suffisant pour exciter la curiosité du témoin.

La femme, attentive, comprit que le moment était venu de reprendre la parole :

– Le jour touchait à sa fin. En regagnant l'Orée-du-Bois, j'ai suivi à rebours les traces de l'homme : elles venaient du Vieux Chêne. C'est là qu'à la nuit tombante, j'ai croisé Jean-Baptiste Brussiaud qui descendait vers le monastère et qui ne m'a pas vue.

Charles Delmas l'interrompt d'un geste :

– Messieurs du tribunal, récapitulons. Le témoin a successivement relevé les traces de l'inconnu à la pèlerine, montant vers la Michaudière puis redescendant vers le monastère, puis les traces de Jean-Baptiste Brussiaud – qu'elle voit en personne –

descendant à son tour vers ce même monastère. À suivre la thèse du complot, chère à l'accusation, nous devrions imaginer l'accusé se pressant de rejoindre son complice. Où ? Dans les murs du monastère ! Je laisse la responsabilité de cette hypothèse à Monsieur l'avocat général !...

Pierre-Auguste

À la veille de l'élection du 10 décembre, le *Time* de Londres exprimait l'opinion que si le prince Louis-Napoléon était élu président, ce serait l'une des pires humiliations qu'un grand peuple s'infligerait à lui-même. Le dépouillement des bulletins était une tâche sans précédent et la proclamation des résultats était fixée au 20 du même mois. Cependant, dès le lendemain des élections, le bruit de la victoire écrasante de Louis-Napoléon Bonaparte commença de se répandre. Par son ampleur même, cette victoire, fruit d'espairs aussi variés que contradictoires, portait en germe les pires désillusions.

Dans la masse des commentaires dont regorgeait la presse grenobloise, la place réservée au procès Brussiaud se réduisait à quelques paragraphes qu'Amédée parcourut fébrilement. Pour le chroniqueur du *Patriote des Alpes*, Charles Delmas avait conduit le procès sur son terrain véritable, celui de la politique. Pour le *Courrier de l'Isère*, de nombreux points restaient dans l'ombre, exigeant un complément d'enquête. *L'Union Dauphinoise* formulait l'espoir qu'en dépit de ces contretemps la

justice ne se laisserait pas tromper par des manœuvres de diversion : « On ne devrait pas accorder une importance excessive à la parole d'une indigente ne pensant qu'au pain du lendemain. On aimerait savoir comment la défense a pu s'assurer le concours de ce témoin miraculeux ». De ces lignes, l'accusé restait tragiquement absent. Pour ces journalistes de prétoire, témoins indifférents d'un drame qu'ils n'avaient ni le temps ni l'envie de voir, pour les défenseurs d'idées généreuses comme pour les partisans d'un certain ordre, le cas Brussiaud se réduisait à un enjeu.

Pour le médecin, cette mi-décembre marquait surtout le terme du septième mois de la grossesse de Marie-Charlotte. En soi, cela constituait un sujet de satisfaction puisque désormais chaque jour voyait augmenter les chances de sauver l'enfant. Un moment, Amédée avait espéré qu'une naissance avant terme épargnerait les forces de la future mère. Le bon déroulement de cette grossesse lui ôtait cet espoir. Il avait pensé qu'Émilie, si habile à manier les herbes, pourrait hâter l'accouchement. La vieille femme avait coupé court avec son habituelle verveur de langage :

– Sauf le respect que nous devons à votre belle médecine, vous pensez bien que nous, femmes de la campagne, n'avons pas attendu si longtemps sans apprendre à nous débrouiller...

Mais à l'espérance avait succédé la déception. Lorsqu'elle avait tenté de gagner Marie-Charlotte à l'idée d'une naissance provoquée, Émilie s'était heurtée à un refus catégorique :

« Je vous remercie du fond du cœur, Émilie. Mais je porterai cet enfant aussi longtemps que la nature m'en donnera la force », avait affirmé la future mère.

Celle-ci ne cachait pas sa résolution de consacrer toutes ses forces à l'enfant qu'elle portait et qui en aurait bien besoin, disait-elle... Nulle résignation dans cette décision marquée, au contraire, par la détermination la plus farouche. Amédée s'en était retourné à Saint-Marcellin, convaincu que désormais l'habileté de son ami Delmas était leur dernière chance d'infléchir le cours du destin...

Venu apporter au prisonnier le secours de ses encouragements, Delmas s'était heurté à un silence réprobateur. Malgré les succès peu contestables de son défenseur, Jean-Baptiste gardait la conviction que son sort était scellé et que le procès s'acheminerait vers son terme comme une comédie bien réglée.

– Je comprends votre désarroi devant la balance déréglée de la justice, avait plaidé Delmas, mais cette institution n'échappe pas aux contradictions de ce monde, elle qui puise dans l'iniquité les forces qui la font avancer. Toute sentence, injuste ou légitime, contribue à sa manière – par l'adhésion qu'elle suscite ou bien par la révolte qu'elle alimente – au progrès de l'idée de justice. C'est là la force irrésistible du mouvement des idées ! Vous-même d'ailleurs, refusant de livrer Sylvestre, n'avez-vous pas défendu une certaine idée de l'homme ? Loin de moi l'idée de faire de vous un martyr, mes efforts ne tendent que vers un but, votre libération...

Si Jean-Baptiste n'était pas insensible aux propos de son avocat, s'il n'était pas sourd à sa sincérité, à la grandeur de ses idées, son soulagement n'avait pas résisté au tumulte de ses propres pensées. Conscient de ce désordre et de ses dangers, il avait hâte de se remettre à l'étude. Interrompu par le procès, son

apprentissage avait pris beaucoup de retard. Mais son esprit se refusait à tout effort et son regard glissait avec indifférence sur ses livres et ses cahiers.

Louis-Napoléon Bonaparte, premier président de la Deuxième République, cherche un premier ministre. Lors d'une promenade à cheval au bois de Boulogne, il rencontre Lamartine et lui propose la première place.

– Je suis devenu impopulaire, fait observer le poète.

– Pour ce qui est de la popularité, j'en ai pour deux, rétorque Louis-Napoléon.

Lamartine découvre que le nouveau président « qui a eu l'intelligence de faire appel à lui... », est un homme d'État « d'un coup d'œil juste et serein ». Il promet son concours au cas où Odilon Barrot refuserait le sien. Mais Barrot accepte et forme un cabinet d'Orléanistes. Le président demande à son ministre :

– N'avez-vous pas trouvé dans mon livre sur le paupérisme tout un programme de gouvernement ?

– J'y ai trouvé de bons sentiments mais rien de pratique ni d'applicable, répond le ministre avec franchise.

Napoléon insiste :

– Que dites-vous de mon idée de distribuer les terres vagues des communes aux ouvriers qui encombrant nos villes et constituent pour la société un grave et incessant danger ?

– On peut caresser de tels projets dans la solitude d'un cabinet mais quand on est placé à la tête d'un

grand gouvernement, il faut bien vite y renoncer comme à des rêves impossibles et dangereux... »

Essuyant la buée glacée qui couvrait la vitre, Amédée fit se dévoiler les traits sévères d'un paysage d'hiver dont la tristesse trouvait écho dans son cœur. Il se retourna vers la table que des gazettes jonchaient dans un désordre inhabituel. La courte lettre qu'il avait reçue en même temps que les journaux était posée sur un coin du bureau. Il en relut les quelques lignes comme pour se pénétrer de la nouvelle qu'elle apportait :

Grenoble, le 26 décembre 1848

Mon cher Amédée,

Dans les gazettes de ce jour, tu pourras lire le compte rendu de ma plaidoirie accompagné de commentaires élogieux : « En donnant à cette affaire un éclairage nouveau, maître Delmas a évité à son client la condamnation sévère que beaucoup attendaient ».

Tu devines avec quelle amertume j'ai reçu ces compliments.

Charles.

Les gazettes donnaient en effet de larges extraits de la plaidoirie que maître Delmas avait prononcée à la conclusion du procès :

« Quand un ouvrier ne s'occupe tous les jours que du même détail, il finit par s'acquitter de ce travail avec une dextérité singulière. On parvient ainsi plus

aisément, plus rapidement et avec plus d'économie à la production générale de l'œuvre. Mais l'ouvrier perd en même temps la faculté générale d'appliquer son esprit à la direction de son travail et l'on peut dire qu'en lui l'homme se dégrade à mesure que l'ouvrier se perfectionne. Dans le même temps que la science industrielle abaisse la classe des ouvriers, elle élève celle des maîtres. Tandis que l'ouvrier ramène de plus en plus son intelligence à l'étude d'un seul détail, le maître promène chaque jour ses regards sur un plus vaste ensemble. L'un ressemble de plus en plus à l'administrateur d'un empire et l'autre à une brute. C'est ainsi que lorsque l'on remonte à la source, il semble que l'on voit l'aristocratie renaître du sein même de la démocratie. Mais cette aristocratie-là ne ressemble en rien à celles qui l'ont précédée. L'aristocratie territoriale des siècles passés était obligée par les mœurs de venir au secours de ses serviteurs et de soulager leurs misères. L'aristocratie manufacturière de nos jours, après avoir appauvri et abruti les hommes dont elle se sert, les livre en temps de crise à la charité publique. Je pense qu'à tout prendre, l'aristocratie manufacturière que nous voyons s'élever sous nos yeux est une des plus dures qui aient paru sur la terre... ».

Cessant de citer Tocqueville, Charles Delmas avait demandé d'une voix grave :

« À la lecture de ces lignes, lequel d'entre nous pourrait ne pas se sentir solidaire des paysans de Chatte face au pouvoir mercantile ? Lequel d'entre nous n'a pas senti peser l'injustice de ce pouvoir libéral qui, sous des apparences flatteuses, constitue le moins démocratique des systèmes, celui dont l'un

de nos prédicateurs les plus écoutés, Lacordaire lui-même, disait récemment : « Est-ce bien la France qui méconnaît à ce point les devoirs les plus sacrés de l'homme envers l'homme ? Est-ce elle qui déchire le pacte fondamental de l'humanité, qui livre au riche l'âme et le corps du pauvre pour en user à son plaisir ? ».

L'avocat avait trouvé des accents vibrants pour dénoncer ceux qui ne rêvaient que de déraciner et d'asservir un monde paysan dans lequel ils ne voyaient qu'un réservoir de main-d'œuvre : « L'affaire dont nous avons à débattre s'inscrit dans la ligne de ce conflit entre l'économie villageoise traditionnelle et l'économie de négoce, celle qui saccage nos forêts, bouleverse la vie des humbles et gonfle les chemins des campagnes du flot pitoyable de l'exode. Une fois les masses paysannes coupées de leurs racines, craignons le jour où nos sociétés mercantiles n'auront d'autre choix que la fuite en avant. La recherche frénétique d'un bonheur jamais rattrapé sera alors le lot d'une humanité condamnée à produire toujours plus ! ». Après un temps d'arrêt, Charles Delmas avait repris d'une voix assourdie : « L'attitude de Jean-Baptiste Brussiaud n'exprime que le refus poignant de ce bouleversement. Cri muet de désespoir, expression angoissée de la conviction chaque jour éprouvée que notre société a perdu de vue l'essentiel, l'homme lui-même !... ».

Alors, Charles Delmas avait brossé le portrait d'un homme simple, sûr de son bon droit et brutalement confronté aux pouvoirs de la société « libérale ». Pouvoirs singulièrement symbolisés par les moines de Saint-Pierre, serviteurs d'un christianisme défiguré où l'esprit de lucre s'était substitué à la charité

chrétienne. Après avoir rappelé comment, à Chatte, l'application tardive de la loi de 1827 avait coïncidé avec la mise en coupe réglée de la forêt, l'avocat avait constaté : « Nombreux étaient les éleveurs de chèvres qui continuaient de fréquenter ce bois mais c'est au seul Brussiaud que les moines adressent leur mise en demeure. Au lendemain du charivari, c'est encore contre Brussiaud que le monastère dépose plainte. Enfin, c'est lui, toujours, que l'on tente de compromettre par l'incident des coups de feu. Que de sollicitude pour un modeste paysan dont le plus grand péché est d'avoir apposé sa signature, une croix, au bas d'une pétition. En vérité, la rancune des moines trouve sa source à l'époque où ils voient Jean-Baptiste Brussiaud s'impliquer dans l'éducation de l'enfant sauvage. Aider celui-ci à sortir de sa condition misérable ! Acte d'insubordination à la volonté du Tout-Puissant ! Les persécutions visent celui qui, franchissant les limites de la banale impiété, défie la volonté suprême et offense chaque jour la vue des bien-pensants. Enfant venu de nulle part, Sylvestre est le vivant symbole du péché. Son ignorance du bien et du mal, son commerce singulier avec la nature, ses amitiés suspectes pour les animaux... La justice divine ne pouvait que s'abattre sur cette joie de vivre étrange ! Brussiaud l'impie prétendait se soustraire au jugement divin, il sera livré à la justice des hommes ! Quant à l'enfant sauvage, rendu à la solitude qui était la sienne, il retrouvera le chemin rédempteur du destin qui lui était promis. Bienheureux les simples d'esprits, ils seront assis à la droite du Seigneur ! ».

Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Marie-Charlotte avait compris qu'il fallait inverser les

termes de l'adage et que, si elle ne recevait pas de nouvelles, c'était qu'on n'en avait point de bonnes à lui donner. Mais à la révélation tragique d'une vérité qu'elle rejetait de toute son âme, la jeune femme préférait encore les tourments d'une incertitude laissant place à l'espoir et dont chacun, autour d'elle, semblait d'ailleurs se contenter. Ce fut le triste rôle d'Amédée d'être une fois encore le messager du destin. Marie-Charlotte le vit arriver avec une sorte de soulagement. Elle ne pouvait continuer longtemps à s'accommoder d'une situation mensongère qui l'empêchait peut-être de partager la peine de son mari.

Avant même de descendre de sa selle, Amédée annonça :

– Les juges ne se sont pas prononcés... Sous son regard qui ne le quittait plus, il ajouta : Jean-Baptiste reste en prison. Pour plusieurs semaines encore...

La jeune femme, accueillit la nouvelle avec calme :

– Quand Jean-Baptiste sortira de prison, il trouvera un beau garçon, fit-elle d'une voix qui tremblait à peine. »

De son propre devenir, elle ne dit rien...

Jean-Baptiste avait reçu sans ciller la décision du tribunal. Alors que les gendarmes s'apprêtaient à l'emmener, il s'était tourné vers Delmas :

– Je voudrais que le docteur Liotard se charge de prévenir ma femme...

L'idée que le médecin prendrait les précautions nécessaires, le rassurait un peu...

Parmi les blessures que laissait le procès, figurait celle d'avoir été trahi par les mots. Ces mots dans lesquels il avait mis sa confiance, il leur avait découvert le vilain visage de la duplicité. Durant tout le procès, ils s'étaient fait les instruments dociles de l'injustice. Pions fantasques, irrespectueux de l'objectivité et se prêtant à des jeux inconcevables, parties singulières où se jouaient des destins. Chaque jour, il avait subi les effets imparables du mensonge, vertu révoltante se pliant aux desseins les moins avouables. Les mots, amis défaillants, s'étaient refusés à lui alors qu'il les appelait désespérément.

L'abbé Benoît était le témoin consterné de cette détresse :

– Ne brûlez pas trop vite ce que vous avez adoré...

– Pardonnez-moi, Monsieur l'abbé, je ne parviens plus à croire, comme vous, que les mots puissent guérir les peines qui nous accablent. Sylvestre l'avait compris depuis longtemps, lui qui leur préférait le silence. D'ailleurs, il n'est plus temps...

– Permettez-moi de m'étonner de la rapidité de ce renoncement ! Nous ignorons tout des voies de la providence. Notre devoir est de nous tenir prêts. Nous touchions au but, ne prenez pas le risque des regrets. Quant aux mots, au mal qu'ils font et aux vertus supposées du silence, vous faites bon marché de vos efforts pour tirer Sylvestre de son isolement !...

– Les mots n'étaient qu'un moyen parmi d'autres. Nous voulions rendre à la vie un enfant blessé...

– Vous vouliez faire de lui un homme et cela passait par les mots ! Les progrès de Sylvestre ont suivi ceux du langage et se sont arrêtés avec eux. Vous rendez les mots responsables de vices qu'ils ne

font que traduire et qui, pour la plupart, doivent tout à l'ignorance. En dépit d'usages qui vous révoltent, ils restent des messagers d'amour et de paix.

Le regard du prêtre brillait d'un éclat que Jean-Baptiste n'y avait encore jamais vu. Pas plus qu'il n'avait entendu la voix persuasive dont le religieux usait quand il reprit :

– Ne vous laissez pas aller à la haine des hommes, elle est trop contraire à votre nature. Votre amour de la vie vous a toujours fait considérer leurs faiblesses avec indulgence. Restez vous-même ! Et, je vous en conjure, continuez d'apprendre !

Amédée avait été rappelé à Chatte peu de temps après sa visite de la Saint-Sylvestre. Comme si Marie-Charlotte, une fois éteint l'espoir qui l'avait soutenue jusqu'alors, renonçait à poursuivre la lutte. Elle était en travail depuis deux jours et Émilie avait perdu l'espoir de la voir accoucher normalement. Le médecin décida d'appliquer les fers à la parturiente à bout de force. L'enfant commençait à bleuir. Amédée avait constaté brièvement :

– C'est un garçon... Il est vigoureux... Il vivra...

Mais le médecin avait dû pratiquer le bouche-à-bouche pendant près d'une demi-heure. La mère attendait avec angoisse qu'on lui montre son enfant vivant. Alors, seulement, elle s'était laissée aller à un sommeil réparateur...

Le nouveau-né avait été enregistré à l'état-civil de Chatte sous le nom de Pierre-Auguste, né le 20 janvier 1849. Le prisonnier compta que son fils avait dix jours. Il tentait en vain d'imaginer le nouveau-né dans sa maison. Jamais il n'avait senti

aussi cruellement la rigueur de son éloignement. « C'est un joli prénom », apprécia-t-il enfin, se souvenant que Marie-Charlotte l'avait discrètement sondé sur ses goûts à ce sujet. Sans le dire, il regretta que la lettre écrite après l'accouchement ne soit pas plus explicite à propos de la santé de sa femme.

À l'aumônier, dont la joie le toucha au plus profond, il dit son désir d'écrire une lettre qu'il voulait faire lui-même, ajoutant que, bien sûr, il aurait besoin de son aide car il voulait que cette lettre soit parfaite. Il se mit au travail avec ardeur...

Curieusement, le même jour, le procureur Saint-Romme exprima le désir de rencontrer Charles Delmas. Celui-ci accueillit la nouvelle avec d'autant plus de perplexité que le bruit de la démission du haut magistrat s'était répandu depuis plusieurs jours.

– J'ai suivi vos efforts avec sympathie, Maître, fit savoir le procureur avec aménité.

– Je regrette que les juges n'aient pas partagé ce sentiment.

– J'ai apprécié en connaisseur votre manière d'aboutir au coup de théâtre final. Qui aurait pu penser que ces coups de feu tourneraient en votre faveur !...

– N'est-ce pas vous qui m'avez informé du retrait de la plainte du garde, Monsieur le Procureur..., crut devoir rappeler l'avocat, sur le ton de la confiance.

– J'aurais tant voulu pouvoir faire plus !...

– Il est vrai que les circonstances ne s'y prêtaient guère.

– Je dois vous le dire, Maître, les circonstances ne sont pas plus favorables aujourd'hui. J'ai choisi de démissionner...

Charles attendit la suite en silence. Sans paraître s'en offusquer le procureur reprit :

– Ne nourrissez pas trop d'illusions quant à l'issue du procès, Maître. La libération de Brussiaud serait une offense pour une partie de l'opinion que le pouvoir ne prendra pas le risque de braver.

– Brussiaud aura donc l'honneur peu enviable d'avoir fait contre lui l'unanimité : Monarchie de juillet, Gouvernement révolutionnaire, République présidentielle, autant de masques différents pour un même visage, celui des nantis défendant « l'essentiel » face à ceux que l'on nomme aujourd'hui « prolétaires ».

Le procureur affichait un air désolé...

– Je trouve que vous condamnez trop vite le jeu politique...

– C'est que la donne est par trop inéquitable ! Lorsque, derrière les escarmouches théâtrales, le peuple découvrira les ficelles, sa colère sera terrible...

– Le peuple a voté !

– Le peuple attendait un projet ! Que ne lui a-t-on proposé de vastes desseins ! Les pensées les plus nobles, les projets les plus généreux doivent donc s'effacer devant le dieu argent ? Fabriquer, accumuler, thésauriser seraient les finalités de ce monde ! Le devoir du gouvernement était de prendre en compte un espoir immense. Que ne pourrait la passion d'un peuple !...

Revenu de son emportement, Charles s'était tu...

Tourné vers l'une des grandes baies vitrées, dans cette attitude qu'il affectionnait, le procureur, silencieux, laissait glisser son regard sur les grands

arbres blanchis de givre. Il se tourna enfin vers son interlocuteur :

– Pour Brussiaud, Maître, j’aurais une proposition à vous faire.

La lettre

Il écrivait des mots, les disposait en phrases, se demandait sans cesse si elles étaient intelligibles. D'une grosse écriture régulière, il confiait à sa lettre chacune de ses espérances. Il voyait s'allonger un texte qu'il avait bien dû refaire dix fois. Chaque mot renforçait sa confiance, chaque ligne le rapprochait de sa maison. Enfin était arrivé le moment où il avait glissé les feuillets dans l'enveloppe.

Écrire cette lettre lui avait occupé l'esprit des jours durant. Tout en se répétant qu'un enfant de dix ans pourrait en faire autant, il éprouvait la satisfaction d'avoir mené à bien sa tâche. Sa joie rappelait celle qu'il avait éprouvée en plongeant sa faucille dans sa première récolte de blé. Il avait tendu la mine à l'abbé :

– Mon père, c'est vous qui écrirez l'adresse...

Envoyer une lettre à sa femme l'emplissait d'une fierté puérile. À ce bonheur parfait, avait succédé le désœuvrement. Pour tenter de tromper l'ennui, il s'était mis à graver dans le mur le nom de son fils. Sa main s'était arrêtée, retenue par la pensée qu'un autre enfant, dont il était aussi le père, vivait à douze lieues

de là et qu'il ne savait même pas son nom. Il se disait aussi que sa lettre, pauvre page d'écriture, ne serait pas comprise de Sylvestre, celui-ci continuerait de vivre le même tourment...

La visite de Charles Delmas, annoncée par l'un des gardiens, fit bondir son cœur. Soucieux de ne pas entretenir de fausses espérances, l'avocat déclara sans ambages :

– Je viens vers vous, envoyé par le procureur Saint-Romme . Pâle d'émotion, il avait ajouté : Nous devons nous attendre à une condamnation. Afin de vous éviter une détention injuste, le procureur s'engage à obtenir que votre peine soit commuée. En clair, vous aurez à choisir entre la prison et la transportation en Algérie.

Au travers de la lettre de Julien, il se représentait l'Algérie comme une contrée lointaine et sévère, peuplée de tribus qui défendaient farouchement leur terre.

– Et les Arabes ? avait-il fait.

– Cent mille Européens vivent déjà là-bas.

Non sans embarras, l'avocat avait expliqué que l'aggravation du chômage et de la misère avait conduit le gouvernement à faire de l'Algérie une colonie de peuplement. « Votée sur proposition de Lamoricière, la loi du 18 septembre alloue un crédit de cinquante millions de francs aux colonies agricoles. Cent mille demandes ont été enregistrées, auxquelles s'ajoutent les insurgés de juin condamnés à la transportation ». Delmas avait évoqué les tâches de défrichement qui attendaient les nouveaux colons. Selon leur profession, le nombre de leurs enfants et la qualité de la terre, chacun d'eux recevait un lot de

deux à dix hectares. En outre, l'État fournissait rations de subsistance, instruments de culture, semences et bestiaux. Les défricheurs devenaient propriétaires de leur terre au bout de trois ans, après qu'ils ont fourni la preuve de leur compétence. « Terre dont ils seront dépossédés en cas de défaillance », avait précisé l'avocat. Cette restriction ne pouvait inquiéter Jean-Baptiste qui se sentait de force à déplacer des montagnes... Charles Delmas s'était interdit toute autre forme de commentaire et l'abbé avait montré la même réserve :

– C'est un choix qui vous engage pour le restant de votre vie et même au-delà. C'est à vous de le faire en votre âme et conscience.

D'un côté, la séparation d'avec les siens, une oisiveté dévastatrice et la certitude d'affreux tourments. De l'autre une terre inhospitalière et ses dangers inconnus, mais aussi l'opportunité de reprendre son destin en mains. Au fond de sa cellule, soufflait déjà le vent de la liberté ! Refrénant cet excès d'enthousiasme, il avait pesé longuement les inconvénients de ce départ. Pour Marie-Charlotte et pour son fils, d'abord, éloignés de lui pour trois ans au moins, pour sa mère, ensuite, qu'il ne reverrait sans doute jamais, pour Sylvestre enfin, qu'il ne parvenait pas à imaginer courant le djebel. Dans tous les cas, les inconvénients d'un emprisonnement prolongé n'étaient pas moindres. Alors, il tournait et retournait les termes d'un choix impossible. Très vite, Catherine s'était mêlée à ce débat. Non sans mal, il avait accepté l'idée que la jeune femme ait une vie distincte de la sienne. Aujourd'hui, l'existence de cet enfant, leur enfant, venait de tout remettre en cause. Un moment, il pensa écrire afin de faire valoir ses

droits. Peu d'instants avaient suffi pour qu'il voie l'absurdité de cette prétention. Moins que jamais, dans la situation qui était la sienne, il ne pouvait s'immiscer dans une vie dont il était absent depuis si longtemps...

Ayant opté pour la transportation, il fut informé officiellement qu'il serait transféré de Grenoble à Marseille dans la deuxième quinzaine du mois de mai. La première partie du voyage, celle qui le conduirait jusqu'au Rhône, se ferait à bord de l'un de ces grands radeaux qu'il avait vus si souvent glisser sur l'Isère. La pensée de traverser son cher pays le plongea dans une excitation extrême. Peut-être pourrait-il même serrer sa femme et son fils dans ses bras ! L'aumônier avait tempéré cet excès d'optimisme :

– On vous transporte par voie d'eau pour éviter tout désordre...

Dans tous les cas, la difficulté était de prévenir les siens. Charles Delmas, informé de cette appréhension, avait assuré : « Nous nous mettrons de mèche avec un postillon. Le moment venu, il préviendra Amédée ». L'avocat apportait des informations sur la vie des colons. Les immigrants se trouvaient répartis dans 42 colonies agricoles dont 12 étaient dans la province d'Alger, 21 dans celle d'Oran et 9 dans le Constantinois. De son côté, s'appuyant sur des récits de voyageurs, l'abbé décrivait une terre aride où ne coulaient que des « oueds ». Chevaux, ânes, chèvres y vivaient en bonne intelligence avec des créatures étranges que l'abbé nommait dromadaires. La forêt et le désert recélaient encore panthères, lions et gazelles.

Un matin, l'imagination du prisonnier l'avait entraîné au-delà des mers, quand un gardien vint l'informer que le directeur désirait le voir sur le champ. Rongé par l'inquiétude, il parcourut avec son geôlier d'interminables couloirs. Le directeur arborait une mine de circonstance. Il était au regret de lui annoncer une triste nouvelle, dit-il. Il désignait une enveloppe posée devant lui : « Cette lettre est pour vous... ». L'enveloppe contenait une feuille que couvrait la grande écriture d'Isabelle :

Mon Jean-Baptiste,

Lorsque cette lettre te parviendra, je ne serai plus de ce monde. Je le quitte sans avoir trouvé la force qui m'aurait permis de rester près de toi. Cette force, je l'ai sentie vivre en moi. C'était le plus cher de mes vœux. Ton fils a un mois et je peux te dire qu'il a hérité de ta vigueur. C'est ma fierté et mon vrai bonheur. Je sais que tu sauras en prendre soin.

Marie-Charlotte

Dans les jours qui avaient suivi l'accouchement, la mère avait paru se remettre rapidement des fatigues de la grossesse et de l'enfantement. Elle mangeait de bon appétit et dormait des heures durant. Une jeune paysanne des Gameaux, mère d'un garçon d'un an, avait été pressentie pour donner son lait. Émilie l'avait accablée de conseils et lui avait fourni tisanes et décoctions propres à améliorer la sécrétion de mamelles pourtant considérables. Dès que Marie-Charlotte avait recouvré ses forces, elle avait affirmé sa volonté de nourrir son enfant elle-même. Ni les objections d'Amédée, ni les cris d'Émilie, ni les larmes d'Antoinette n'avaient pu la faire renoncer à

ce projet. Jusqu'à ce qu'elle constate que son lait ne parvenait pas à combler l'appétit du nourrisson. À la fin de la deuxième semaine tout allait pour le mieux et Amédée Liotard pensait être à nouveau témoin d'un de ces miracles dont les femmes de Chatte semblaient détenir les clés.

Matin et soir, Marie-Charlotte demandait à voir son fils que l'une ou l'autre des femmes venait déposer auprès d'elle. Émilie, Antoinette, la nourrice, étaient les témoins émus de câlineries dont la jeune mère sortait revivifiée. Et le médecin de se remémorer la phrase d'Émilie qui l'avait tant surpris quelques mois plus tôt : « Mettons-le au monde, il se chargera du reste ». La prophétie de la vieille femme se réalisait sous ses yeux. À la fin de la troisième semaine, Marie-Charlotte avait trouvé assez de forces pour se lever et elle fut bientôt capable de vaquer à ses occupations ménagères. Antoinette et Rose se réjouissaient sans arrière-pensées de ces progrès quotidiens mais Amédée et Émilie constataient avec inquiétude que la jeune femme perdait le souffle au moindre effort.

Un matin que Rose déposait le nourrisson près de sa mère comme elle le faisait après chaque tétée, celle-ci lui avait sèchement enjoint de le remettre dans son berceau. La paysanne n'avait pu s'empêcher de demander la raison de ce comportement inhabituel.

– À le prendre sans cesse, il finirait par trop s'habituer à moi, avait répondu la mère avec un tremblement dans la voix.

« Les larmes emplissaient ses yeux », avait rapporté la nourrice à Émilie. À son tour, la vieille s'était mise à pleurer. Appelée au chevet de la malade, Isabelle n'avait pu retenir ses larmes. Le jour

suisant, alors qu'elle s'apprêtait à se lever, Marie-Charlotte avait ressenti une douleur dans la poitrine et elle s'était affaissée sans force sur son oreiller. Un instant plus tard, elle étouffait. À la nourrice qui tentait de la rassurer, elle dit :

– Je vais mourir...

Puis à Émilie qui accourait :

– Ma pauvre Émilie, cette fois c'est sûr, je ne vous verrai plus.

Elle avait fermé les yeux sans lâcher la main de la vieille femme. On aurait pu croire qu'elle s'endormait, elle venait de rendre le dernier soupir...

Lorsqu'il avait appris la mort de sa femme, Jean-Baptiste avait demandé : « A-t-elle reçu ma lettre ? ». L'abbé n'avait pu lui refuser la consolation d'une réponse affirmative. Il ne mentait qu'à moitié. C'est en allant saluer la défunte qu'Amédée avait aperçu l'enveloppe posée sur le coffre. Elle était encore cachetée. « Une lettre de Grenoble », avait dit Rose. Elle portait le cachet de la prison. Sans rien dire, Amédée l'avait glissée entre les doigts de la morte.

Une fois franchie la porte de la poterne, le prisonnier se trouva directement sur le quai. Le radeau était là, formé de grands fûts de sapins. Dressé en son centre, un auvent protégeait un fouillis de malles, de ballots et de caisses. C'était l'un de ces radeaux qui acheminaient à moindre frais les marchandises de Grenoble au Rhône. Trois gaillards aux pieds nus et aux bras musclés en formaient l'équipage. L'un se tenait prêt à larguer les amarres, les autres, munis de longues perches, attendaient. Jean-Baptiste descendit entre deux gendarmes la volée de marches qui menaient à la rivière. Charles

Delmas et l'aumônier suivaient en silence. L'un des gendarmes leur signifia de s'arrêter là...

– Que la chance soit avec vous ! cria Delmas.

– Dieu vous aide ! lança l'aumônier.

Une même émotion voilait la voix des deux hommes. Un instant plus tard, il prit pied sur les troncs. Tentant d'apercevoir une dernière fois l'aumônier et l'avocat, il ne vit que des badauds pressés sur le quai. Ce fut en arrivant près de l'auvent qu'il découvrit le bracelet de fer et la chaîne fixée à l'un des troncs.

– Nous ne pouvons pas courir le risque de te voir sauter à l'eau, expliqua un gendarme.

Levant les yeux vers le quai, il y croisa le regard d'une fillette, une jeune fille presque, qui tournait la manivelle d'une guimbarde. Il pensa que ce petit visage mangé par de grands yeux bleus ne lui était pas inconnu.

– Jean-Baptiste !

La voix était celle d'une femme blonde dans laquelle il eut le temps de reconnaître Angèle. Le plancher manquait sous ses pieds. Guidée par les longues perches, l'embarcation glissa vers le milieu de la rivière. Il s'étonna que la berge soit déjà aussi lointaine.

Là-bas, l'aumônier et Charles, agitaient la main. Angèle et la jeune fille – il pensa que c'était Marie Coquelle – semblaient pétrifiées. Puis, de nouveau, le grincement de la guimbarde se fit entendre, accompagnant la belle voix d'Angèle :

Ces messieurs de Grenoble,
Avec leurs longues robes

Et leurs bonnets carrés
M'eurent bientôt jugé...

Ils m'ont jugé à pendre
Que c'est dur à entendre !
À pendre et étrangler
Sur la place du marché.

Se déplaçant en même temps que l'eau du fleuve, le radeau parut s'être immobilisé. Pourtant, les berges défilaient à vive allure. Sur le quai, les silhouettes s'étaient fondues en une masse confuse. Il entendit que l'un des bateliers fredonnait la complainte de Mandrin d'une voix assourdie :

La première volerie
Que je fis dans ma vie,
C'est d'avoir goupillé
La bourse d'un curé.

Accouru dès l'arrivée de la diligence, le postillon, avait annoncé :

– Maître Delmas vous fait dire que le radeau a quitté Grenoble lundi au milieu du jour. Il passera mercredi à la Sône.

Amédée avait envoyé prévenir à Chatte et il avait demandé que Neptune fût tenu prêt pour le lendemain à la première heure. En suivant la route qui longeait l'Isère, il ne pourrait manquer le radeau.

Jean-Baptiste n'eut aucune peine à identifier Neptune ni la silhouette élégante qui le montait. Debout sur les étriers, Amédée agitait son chapeau. Il lui répondit d'un long salut de la main. La distance qui les séparait empêchait tout échange de propos. Le prisonnier en éprouva du soulagement. Aucun mot n'aurait pu dire les sentiments qui l'agitaient.

Longtemps, les deux hommes, le médecin, du petit trot de son cheval, le paysan exilé, emporté par le radeau, suivirent ainsi leurs chemins parallèles. Par instants, lorsque la route s'éloignait de la rivière, Jean-Baptiste perdait de vue l'homme qui avait pesé sur son destin de façons si diverses. À l'approche du Perron, ils surent que leurs routes allaient se séparer. « Je vous écrirai, Docteur », aurait-il voulu crier. Il était maintenant trop tard. Il pensa que c'était une grande part de lui-même que le cavalier emportait avec lui...

Ce fut après avoir passé le pont de Saint-Romans que son regard reconnut l'embarcadère de la Sône. Un groupe de personnes semblait l'y attendre. Son cœur s'était mis à battre à grands coups. Un instant plus tard, il put distinguer une femme en fichu noir, sa mère. N'eût-ce été sa chevelure claire, il aurait eu peine à reconnaître Guillaume dans l'un des deux hommes qui l'accompagnaient. Il s'étonna que le cordier transporte dans ses bras une sorte de baluchon. Dans le deuxième homme, à la silhouette un peu voûtée, il identifia son frère Sébastien. La distance qui le séparait d'eux avait déjà diminué de moitié. Il réalisa que l'instant qu'il appelait de tous ses vœux filait entre ses doigts.

– Gendarme ! Ce sont les miens... Désignant le petit groupe, il ajouta : ils sont là pour me dire adieu...

Le gendarme jeta à son collègue un regard embarrassé.

– Il suffit de s'amarrer à l'un des pilots, insista Jean-Baptiste, nous serions encore à vingt pas du bord.

Perplexes, les deux gendarmes lancèrent un regard vers le groupe inoffensif planté près du ponton. Le silence s'étirait... Les bateliers se tenaient prêts à plonger leurs perches dans l'eau. Alors, l'un des gendarmes fit un geste bref au conducteur du radeau. Presque sans l'attendre, les bateliers, pesant vigoureusement sur les barres de bois, avaient commencé de pousser le radeau vers la berge. La lourde embarcation, lancée sur son erre, arrivait à la hauteur du ponton. Il vit défiler devant lui le visage en larmes d'Antoinette, la silhouette un peu courbée de Sébastien, Guillaume, déhanché, tendant un marmot emmaillotté dont il ne vit même pas le nez.

– Ton fils ! crut-il entendre dans le raclement des perches.

Le ponton s'éloignait... Tourné vers eux, il hurla :

– Sylvestre ! ? Où est Sylvestre !

En retour, il n'y eut qu'un long silence. Et, était-ce l'effet de la distance, il lui parut que tous demeuraient sans mouvement...

– Il aurait fallu se décider plus tôt, observa l'un des bateliers avec un regard mauvais en direction des gendarmes.

Tout cela n'avait plus d'importance. Les lieux familiers de son existence défilaient devant lui à une allure vertigineuse. Fébrilement, il s'efforçait de recueillir les images qu'il en garderait. Courant jusqu'à Chatte, son regard atteignit les premières maisons du village. Plus loin, au-delà du vallon, les frondaisons des noyers le rassurèrent sur la pérennité de ce lieu. Puis, parce que le spectacle de cette vie renaissante ramenait le souvenir de la mort, il chercha du regard le cimetière où dormaient les siens. Des

nuées poussées par le vent vinrent troubler l'image. Au-dessus, les grands noyers continuaient d'agiter leurs branches. Un long frémissement parcourut le flot...

– Jean-Baptiste ! Jean-Baptiste !

Tous étaient là, rassemblés sur la berge. Abel et Antoine, Jacqueline et Isabelle, Clément, Barthélemy, Émilie, d'autres encore qu'il n'eut pas le temps de voir car il cherchait Sylvestre. Il n'avait pas eu le temps de dire un mot quand les berges pivotèrent autour d'eux. Épousant la courbe que la vallée dessine au-delà de la Sône, le cours de l'Isère s'était infléchi brusquement...

Derrière eux, Chatte s'éloignait rapidement. Il se dit que le cours vif de la rivière prolongeait celui des événements qui l'avaient entraîné dans cette voie sans retour. Une force généreuse vibrait sous ses pieds. Il ne trouvait pas injuste d'être ainsi emporté par le fleuve qui, naguère, l'avait arraché à ses poursuivants. Les falaises du Vercors étaient à demi mangées par les nuages et, sur l'arrière, la pluie gagnait sur eux, piquetant la surface agitée de l'Isère d'une grêlée de grosses gouttes qui redondaient lourdement sur l'eau. Il laissa couler sur son corps cette eau dont il trouvait le contact presque chaud.

Ce fut l'un des gendarmes, inquiet de le voir claquer des dents, qui vint taper sur son épaule :

– Viens te mettre à l'abri, gars. Nous devons te conduire là-bas vivant...

Sous la bâche qui battait dans le vent, le batelier avait repris sa plainte :

Monté sur la potence,

Je regardais la France ;
Je vis mes compagnons
À l'ombre d'un buisson.

Compagnons de misère,
Allez dire à ma mère
Qu'elle ne me r'verra plus
J'suis un enfant perdu...

Les Arriberts et les Moureaux, le Creux, les Vachères défilèrent devant ses yeux sans qu'il en eût conscience. La pluie d'orage et les rafales de vent s'apaisèrent aux environs de Saint-Lattier lorsque la rivière reprit son cours vers l'ouest. Les derniers rayons du soleil les virent aborder au moulin de la Vanelle où le radeau, désolidarisé du courant, vint s'immobiliser contre la berge. Relié à ses gardiens par ses chaînes, il prit pied sur cette terre de Dauphiné qu'il foulait pour la dernière fois.

Déjà, les bateliers s'activaient autour d'un feu de bois...

– Demain nous serons sur le Rhône, dit l'un des gendarmes.

Épilogue

Le Rhône roulait des masses d'eau tumultueuses où voguaient les embarcations les plus diverses. Jean-Baptiste et les deux gendarmes avaient pris place sur un bateau à aubes qu'animait une machinerie au souffle puissant. Par des volées d'escaliers abrupts, ils atteignirent la passerelle où un officier les dirigea vers le haut du navire. Sur le quai, les voyageurs du Rhône se pressaient en foule. Tout ce monde se répartissait à bord selon des règles rigoureuses. Soldats, ouvriers, paysans modestes, disparaissaient dans les profondeurs du navire. Sous-officiers, commerçants, agriculteurs en habit du dimanche occupaient, à ciel ouvert, l'avant et l'arrière. Riches négociants, rentiers, officiers, bourgeois en jaquettes avaient seuls accès au pont couvert que le prisonnier et ses gardes dominaient. Enfin, le coursier du fleuve s'élança dans l'effort de ses roues à aube, rythmé d'un halètement brûlant. La vitesse du navire s'ajoutant à celle du fleuve, le parcours de Valence à Avignon prenait six heures. « Au retour, il nous faudra plus du double », précisa le brigadier sans réaliser que ce détail ne concernait pas son prisonnier. Sur le fleuve lui-même,

sur les routes qui le longeaient, sur les chemins qui y aboutissaient, se déroulait un trafic intense. Coches d'eau glissant au fil de l'onde, vapeurs aux chaudières sous pression, péniches pleines à ras bord hâchées par des chevaux, charrettes cahotantes, lourds charrois, pataches ou diligences lancées à fond de train, témoignaient de toutes parts d'une activité débordante.

Les conversations de voyageurs invisibles montaient jusqu'à la dunette étroite où Jean-Baptiste et ses gardes avaient pris place sur une banquette dépliée pour eux. Au-dessous, appuyés sans doute au bastingage, deux hommes conversaient d'un ton badin :

– Je ne saurais trop vous conseiller d'investir dans la soie, cher ami. Les gelées de ces derniers jours seront mortelles pour les jeunes pousses des mûriers. Elles feront monter les cours...

Les mûriers, les pousses, les gelées... La conversation ramenait Jean-Baptiste à des réalités oubliées. Il fut déçu de constater que les interlocuteurs enchaînaient sur « les récents événements » :

– J'ai quelque mal à concevoir que ces belles régions méritent désormais le nom de France rouge..., dit l'un d'un ton grave.

– La propagande des socialistes a fini par atteindre son but. Mais tout de même, qui aurait pu s'attendre à voir les masses paysannes épouser les idées les plus subversives.

– Idées que ne fera pas disparaître l'ordonnance de notre ministre Faucher prescrivant l'arrachage des arbres de la liberté !

– Des mesures plus sérieuses s'imposent ! Méfions-nous des âmes simples livrées à leurs instincts !... »

Le reste de la conversation s'était perdu dans le vent.

– Dites-moi, gendarme, finit par demander Jean-Baptiste, y a-t-il eu des élections, ces derniers temps ?

– Le 13 de ce mois, nous avons élu de nouveaux députés...

On était le 28 du mois de mai. Six mois plus tôt, le peuple avait voté massivement pour le prince Louis-Napoléon. À l'évidence, depuis, le vent avait tourné. Parmi les sentiments qui l'agitaient, il ne put dire si la satisfaction l'emportait sur les regrets.

Un sous-officier et deux soldats les accueillirent sur le quai où il quitta ses compagnons de route avec émotion, perdant avec eux son dernier lien avec le Dauphiné. Dans un grand fourgon, ils traversèrent la cité des papes dont, du ponton où ils avaient accosté, il n'avait aperçu qu'un tronçon du célèbre pont Saint-Bénézet rendu populaire par la chanson. L'activité qui régnait sur le quai de la gare dépassait tout ce qu'il avait vu jusque-là. Le sous-officier l'accompagna jusqu'à des voitures dont les portières, semblables à celles de diligences, se succédaient jusqu'au bout du quai. Les occupants du train étaient des émigrants parisiens en route pour l'Algérie. Il partagerait le sort de ces colons volontaires entassés dans leurs compartiments. Ils avaient quitté le quai de Bercy un mois auparavant pour remonter la Seine, puis l'Yonne, avant de rejoindre la Saône en suivant le canal de Bourgogne. Ils étaient entassés à cent cinquante sur des péniches halées tour à tour par des

chevaux ou des chômeurs quand ce n'était pas par les passagers eux-mêmes. De Pont-Saint-Esprit jusqu'à Avignon, ils avaient descendu le Rhône sur le même vapeur. Ce train les conduirait jusqu'à Marseille d'où un navire les emporterait vers l'Afrique.

Il y eut un grand choc qui provoqua des cris de frayeur et, dans des grincements insupportables, les bâtiments de la gare parurent se mettre en mouvement. Très vite, ils réalisèrent que ce n'était pas les murs mais les voitures du train qui se déplaçaient avec des tressautements qui firent pâlir les voyageurs. Ils virent défiler tout un décor de collines, de champs, de jardins séparés par des haies de cyprès curieusement inclinées. Des maisons basses se dissimulaient dans des bouquets de verdure et des bourgades aux murs de calcaire étaient perchées sur des pitons de la même pierre. Des villes traversées en quelques instants baignaient dans une lumière éblouissante. Approchant de Marseille, ils ne virent plus autour d'eux que verdure sombre et roche blanche s'opposant dans une lutte où le végétal le disputait au minéral. Enfin, à l'heure du couchant, penchés vers les portières, ils découvrirent l'immensité bleue de la mer...

Autrefois réservé aux voyageurs dont l'état de santé suscitait une quelconque méfiance, le Grand Lazaret de Marseille abritait plus de mille cinq cents personnes venues de toutes les contrées de France. À l'abri de hauts murs, ils attendaient le moment de prolonger leur voyage vers telle ou telle destination. En tant que transporté, Jean-Baptiste demeurait sous le contrôle de l'Armée. On le conduisit dans une sorte d'enclos où se trouvaient parkés plusieurs de ses semblables. Tous seraient embarqués sur le premier

navire en partance pour Bône, affirmèrent-ils. Là, on les répartirait entre différentes colonies pour y combler les vides creusés par la maladie. On racontait qu'à Boufarik, dans la plaine de la Mitidja, 90 des 300 habitants étaient morts dès la première année. L'insécurité était telle que, du haut d'une tour de guet, un officier devait surveiller la plaine à la lunette, prêt à donner l'alerte aux colons travaillant aux champs. Cela n'avait pas empêché les Arabes d'enlever 80 d'entre eux en quatre ans. Mais Bône n'était pas Boufarik et, renseignement pris, ces détails inquiétants dataient de plusieurs années. D'autres affirmaient que, dans les colonies, le principal danger ne venait pas des Arabes mais des commandants militaires aux pouvoirs exorbitants. À Fleurus, les colons s'étaient révoltés contre le directeur de la colonie qui abusait de son autorité sur plusieurs femmes. Mais que faire contre un homme qui détenait le pouvoir de vous jeter en prison et de vous expulser sans jugement.

Dans les colonies, la rareté des femmes constituait un tel problème qu'un général était chargé d'acheminer vers l'Algérie des volontaires de petite vertu. Celles-ci prêtaient main-forte aux Espagnoles de Mascara qui à la fois vendaient tabac, cigarettes et leur corps. Un plein bateau de Mahonnaises s'était vu interdire le débarquement tant que les filles ne trouveraient pas preneurs. On disait qu'en quelques heures, toutes avaient un « fiancé ».

Les volontaires parisiens refusaient de prêter l'oreille à tous ces propos ; ouvriers ou fils de paysans, ils ne rechignaient pas au labeur et se disaient prêts à affronter toutes les épreuves. Unis

contre l'adversité, ils chantaient en chœur leur détermination :

En quittant ce beau sol de France
Ou tant de vœux sont faits pour nous
Mettons en Dieu notre espérance
Lui seul peut les exaucer tous.

Mais si un pouvoir despotique
Voulait s'emparer de tes droits
À ton cri, chère République,
Nous reviendrons pour toi.

Vive la liberté !

Écoutant les uns et les autres, Jean-Baptiste voyait grandir son impatience de découvrir cette terre emplie de contradictions. De la mer si proche, hormis l'image fugitive qu'il en avait eue du train, il ne ressentait qu'une présence confuse : une brise chargée d'odeurs inconnues s'engouffrant dans les murs du lazaret ou le murmure nocturne des vagues, perçu à la faveur d'une insomnie. Longtemps, avec respect, il écouta ce grand souffle...

La nouvelle que le Labrador venait d'entrer dans le port s'était propagée comme une traînée de poudre. Voitures et charretons à bras déversaient sur le quai leurs chargements de mobiliers usagés, de literies, de colis divers, en un fouillis que le navire avalait avec une aisance incroyable. Pour ce qui était de l'accueil des passagers, la frégate ne différait guère du bateau du Rhône ; promiscuité et inconfort y étaient les mêmes mais dans la hâte du grand départ personne ne semblait s'en soucier. Dès la sortie du port, le mistral soufflait dur par le travers du château d'If et, dans l'effort de ses grandes roues à aubes, le navire avait

eu de la peine à piquer au sud. Les effets du roulis ne s'étaient pas fait attendre et dans l'entrepont ce n'étaient que plaintes, hoquets et vomissements.

Le sixième jour, on atteignit les eaux plus calmes du golfe de Bône et les nouveaux arrivants purent découvrir l'étonnante ville blanche. Ceintes d'un rempart crénelé, ses maisons se serraient autour d'un mont escarpé surmonté d'une citadelle que les initiés appelaient casbah. Des militaires racontaient à qui voulait l'entendre comment la forteresse du mont Edough, apparemment imprenable, avait été enlevée par surprise par les fusiliers-marins de la Béarnaise. D'autres ajoutaient, sur le ton de la confiance, que la vénalité de la garnison turque était pour beaucoup dans le succès du capitaine d'Armandy.

À mesure que se dissipaient les brumes matinales, on vit se préciser les traits d'un paysage insolite. Sous la pureté d'un ciel d'azur, le bleu profond de la mer, les ocres dégradés de la terre dénudée, les roches mordorées, les haies de cactus au vert décoloré ou les bouquets d'arbres aux feuillages presque noirs, piqués çà et là, composaient une harmonie qui laissait les voyageurs muets. Tous avaient peine à concevoir que ce monde étrange fût désormais le leur...

En l'absence d'un port, ou d'un quai quelconque, les voyageurs furent transbordés jusqu'à un débarcadère édifié à l'embouchure d'un oued. Tous n'avaient qu'une hâte : retrouver ce qu'ils appelaient le plancher des vaches. Un officier de la garnison les conduisit sans délai vers la ville. Vue de près, la vieille cité turque entourée de murailles lépreuses offrait un visage beaucoup moins reluisant. Une fois franchie la porte de la Marine, le convoi atteignit une place exigüe. Là, les attendait un comité de réception

composé du maire de la commune et de quelques officiers entourant le colonel Eynard, commandant la place de Bône. Celui-ci leur fit l'honneur d'une allocution de bienvenue émaillée de mots d'esprits qui ne faisaient rire que ses subordonnés. Il représentait en ce lieu le gouvernement de la République, lequel accorderait sa sollicitude à ceux qui respecteraient les règles en vigueur. Puis on procéda à l'appel et à l'affectation des nouveaux colons. La plupart d'entre eux devaient être dirigés vers la colonie de Barral tandis que Jean-Baptiste et quelques autres rejoindraient le camp de Mondovi où des colons renoncitaires avaient laissé des places vacantes. Au milieu des applaudissements et des roulements de tambour, le convoi parvint enfin au cantonnement où les voyageurs épuisés eurent droit à leur première nuit de vrai repos.

Mondovi se trouvait sur l'oued Seybouse à vingt-six kilomètres de Bône. Ils se mirent en route dès le lendemain, accompagnés d'un détachement de militaires et d'une prolonge d'artillerie tirée par deux mulets. Ce charroi de fortune transportait les paillasses et les ustensiles que les nouveaux colons avaient reçus en première dotation. Sitôt quittée la ville, la « route » se perdait dans un dédale d'épineux et de buissons où cavaliers, charrettes et piétons traçaient leur chemin au gré de leur inspiration. Au vu de son estuaire, Jean-Baptiste imaginait la Seybouse comme un cours d'eau d'une certaine importance mais, très vite, l'oued se perdit au sein de terrains boueux où la lourde prolonge d'artillerie menaçait à chaque instant de s'enliser. La chaleur finit de rendre irrespirable l'atmosphère de ce marécage. Cheminant parmi les buissons, des groupes d'Arabes à bourricots

croisaient leur chemin dans une complète indifférence, tous paraissaient marcher sans but précis. D'autres, geignards et obséquieux, mendiaient une aumône. Des Bédouines entourées de nuées d'enfants allaient d'un pas harmonieux, portant sur leurs têtes des jarres énormes. D'autres, le dos ployé, poussaient du front sur des sangles supportant des fardeaux incroyables. Les unes et les autres se dirigeaient vers des habitations misérables entourées de haies de cactus d'où des chiens faméliques surgissaient comme des démons.

Roulant sans répit, ils atteignirent la colonie vers quatre heures de l'après-midi. Le village consistait en un ensemble de baraquements plantés sur le flanc d'un coteau à bonne distance de l'oued et il présentait un aspect assez pitoyable. Ces constructions de planches, dont les colons semblaient plutôt fiers, venaient de remplacer les marabouts de toile où ils avaient vécu durant des mois. Les fonctions de maire, d'officier d'état-civil et de juge se trouvaient réunies en la personne du capitaine Blanchet. Celui-ci accueillit les nouveaux venus par une allocution d'où il ressortait que, sous son autorité, les « transportés » auraient à respecter des règles particulières. « Ici, vous serez soumis au régime militaire », insistait-il avec une sorte de délectation sans que l'on pût dire s'il s'agissait d'une menace ou d'un privilège. À ce titre, en échange de son travail, chaque colon recevait une solde de dix centimes par jour...

Chacune des baraques noircies à la créosote était prévue pour loger deux familles et se trouvait divisée en deux parties égales par une cloison de planches. À peine Jean-Baptiste avait déroulé sa paillasse qu'au travers des planches disjointes, il fut convié à partager

la soupe de ceux dont, pour ainsi dire, il partageait le toit. L'homme qui l'avait invité se présenta sous le nom de Gabriel François. Arrivé à Mondovi, accompagné de son épouse Marguerite, d'un garçonnet nommé Eugène et de ses filles : Augustine, le visage grave avec de grands yeux rêveurs, et Rosine, plus petite et un peu ronde, l'air avenant et le regard rieur. Un jeune homme répondant au nom de Maxime Langevin fut présenté comme le gendre, marié depuis peu à Rosine. À Paris, la famille François ne manquait de rien. Charpentier du faubourg Saint-Antoine, Gabriel y gagnait bien sa vie. Marguerite, blanchisseuse, gagnait ses cinq francs par jour et Rosine et Augustine, couseuses à domicile, évoquaient le jour où elles avaient brodé une culotte de velours pour le Dauphin. Cela ne pouvait suffire à dissuader Gabriel de tenter sa chance dans ce pays d'Afrique dont il ne savait rien. Posséder sa terre dans une contrée ensoleillée était un rêve auquel il ne pouvait renoncer. « Ne sommes-nous pas heureux ici ? », se lamentait Marguerite. Mais comment refuser sept hectares de terre au soleil ! Quels beaux discours, quelles paroles d'espoir ne leur avait-on pas prodigués. « Honneur à vous ! L'avenir vous appartient ! ».

Les promoteurs de la colonisation évoquaient la fertilité de plaines immenses où bonheur et richesse les attendaient. À son épouse en larmes, Gabriel avait déclaré :

– C'en est assez de cette figure d'enterrement !
Reste ici avec tes filles, moi, je pars avec mon garçon !

Son obstination avait eu raison de toutes les réticences et, le 7 décembre 48, jour de la saint

Antoine, la famille François au complet était arrivée à Mondovi avec le convoi n° 11 de volontaires parisiens. La péniche où les futurs colons s'étaient serrés tant bien que mal, avait quitté le quai de Bercy au son de joyeux refrains :

Amis, partez, la brise sent le jasmin
Et le vapeur vous conduit au bonheur.
À l'appel de l'Afrique,
Pliez boutique...

À l'arrivée de la famille François dans la nouvelle colonie tout y était à faire. Après avoir dressé les grandes tentes prêtées par l'armée, les volontaires avaient connu leur première nuit de bled dans le concert des fauves rôdant autour du camp. Des pluies torrentielles rendaient encore plus dur le travail défrichage auquel ils étaient astreints sur cette terre vierge. Il s'agissait d'un maquis de genêts, de thym, de romarins, d'asphodèles, parsemé de jujubiers, de lentilles, de micocouliers. Très vite, au sein de cette végétation, les colons apprirent à identifier leur principal adversaire : le terrible palmier nain dont le fer de la pioche entamait à peine les racines. Après avoir calculé que le défrichage de chaque hectare nécessiterait au moins 500 journées de travail, le capitaine Blanchet s'était résigné à requérir l'aide de l'armée. Décision dictée par la nécessité d'ensemencer les champs dès l'année suivante, les colons ne pouvant rester indéfiniment à la charge du gouvernement.

Dès le mois de mai, une chaleur torride avait envahi les tentes et, après la boue d'un hiver calamiteux, ils avaient subi l'ardeur d'un soleil de plomb. Un air malsain montait de l'oued et le sol crevassé devenait

aussi dur que la pierre. Bientôt chaque baraquement avait compté des malades que l'on n'avait pas les moyens de soigner, le sulfate de quinine coûtant plus de vingt sous le gramme. À Barral, à Mondovi, à Bône même, les victimes de la fièvre étaient si nombreuses que le commandement avait ordonné la distribution gratuite du médicament...

– Loin de moi l'idée de vous faire regretter de vous être porté volontaire, s'était excusé Gabriel après avoir dressé ce sombre tableau de la colonisation.

– Les miens ont travaillé la terre de tout temps et c'est une tâche qui ne me fait pas peur, avait répliqué Jean-Baptiste. Après une hésitation, il avait ajouté : quant aux regrets, je ne puis en avoir, ayant été condamné à la transportation...

– Transporté ou pas, sur cette terre, chacun de nous ne vaut que par son travail...

Si les planches disjointes du baraquement laissaient filtrer un courant d'air agréable, la nuit elles livraient passage à des nuées de moustiques que le nouvel arrivant tenta en vain de combattre avant de chercher refuge sous sa couverture ; abri qu'il dut quitter sous peine d'y mourir étouffé. Les chants des insectes, les coassements des crapauds et des grenouilles, les aboiements des chiens, les hululements, rugissements et ricanements divers de la nuit africaine se prolongèrent longtemps dans l'atmosphère pesante de ce monde inconnu. Ce ne fut qu'au petit matin que, la fraîcheur aidant, il put enfin trouver le sommeil.

Exempt de travail, il consacra sa première matinée à visiter les lieux qu'il avait hâte de connaître. Bâtie dans la meilleure tradition militaire, la colonie de

Mondovi avait la forme d'un quadrilatère que des allées perpendiculaires divisaient en damier. En son centre, un évidement de la partie centrale formait la place du village. Là, se faisaient face la tente marabout du capitaine et une petite église aux murs de torchis, seule note de fantaisie dans cet univers fonctionnel. La baraque que Jean-Baptiste partageait avec la famille François se situait à proximité d'une levée de terre faite du déblai d'un fossé. Lequel délimitait la colonie plus qu'il ne la protégeait. Incapable de briser un assaut de cavaliers, cette barrière suffisait tout juste à éloigner les fauves.

Les terres essartées par les colons et celles, plus étendues, où se poursuivait le défrichage, s'étendaient sur le coteau, au-dessus de la colonie mais aussi en contrebas où elles s'étagaient en direction de l'oued Gueroud, modeste affluent de la Seybouse vers lequel Jean-Baptiste dirigea ses pas. Le lit de l'oued se présentait comme une vaste étendue ravinée par les derniers passages des eaux. On avait peine à concevoir qu'une telle surface puisse être envahie par les crues du modeste ruisseau qui cherchait son chemin parmi les bosquets de lauriers roses. Seules les falaises verticales, taillées de part et d'autre à même l'argile, laissaient augurer de la violence du flot qui y coulait parfois. De toutes parts, des taillis limitaient la portée du regard, rappelant les conseils de prudence qui lui avaient été faits. Il remonta en direction du camp, quittant l'atmosphère humide du marécage pour celle, torride, d'une pente caillouteuse où le sentier se faufilait dans un maquis aux odeurs entêtantes. Plus haut, des terres grillées de soleil attendaient une saison plus clémente pour renaître à la vie. De retour au campement, trempé de sueur, et la

tête emplie de questions, il fut surpris de découvrir une vive agitation autour de la tente du capitaine. On venait d'apprendre que deux femmes et un enfant de Barral, colonie proche de Mondovi, avaient été frappés par le choléra. L'enfant, déshydraté, n'avait pas passé la nuit. Les deux adultes l'avaient suivi dans la tombe deux jours plus tard. Les colons ignoraient que la peur et la désolation venaient de s'installer dans la colonie pour de longs mois. Il semblait en être ainsi de la terre algérienne, chaleureuse et fascinante mais impitoyable pour ceux qui prétendaient y vivre.

Le premier de tous, Gabriel François allait payer son choix d'un prix terrible. Dès le 7 du mois, la pauvre Augustine fut conduite au cimetière accompagnée de quatre autres cercueils. Sa mère, gagnée par le mal, la rejoignit dans la tombe le 18 du même mois avec trois habitants du village. Le malheureux charpentier n'était pas au bout de son calvaire puisque le 25 juin les colons enterrèrent Langevin, son gendre, et cinq autres victimes de l'épidémie. « Ah, si j'avais écouté ta pauvre mère ! », répétait Gabriel au pauvre petit Eugène. Incapable de continuer à vivre dans la colonie qui lui avait enlevé tant d'êtres chers, le charpentier prit la décision de quitter Mondovi. Peu après, il s'était embarqué pour la France accompagné d'Eugène. Rosine avait refusé de les suivre. Tenant son père pour responsable de tous ces malheurs, elle avait choisi de rester à Mondovi et d'y vivre de son métier de couturière.

La panique avait atteint un degré tel que le médecin-major, à court de moyens, avait pris une ordonnance étrange. Elle édictait, primo, de respirer l'air pur ; secundo, d'éviter tout refroidissement ;

tertio, de se méfier des excès de table, et enfin, quarto, de tout faire pour activer le mouvement du sang. Pour les colons qui s'éreintaient sur leur pioche à longueur de jour, mettre le sang en mouvement n'était pas un problème. Jean-Baptiste avait appris à connaître le redoutable palmier-nain que rien semblait ne pouvoir arracher à sa terre. En trouver un sous sa pioche, coûtait une journée d'efforts épuisants. Le défrichage s'en trouvait ralenti et l'espoir de pouvoir ensemer la terre dès le printemps s'éloignait chaque jour.

Refusant avec une obstination toute militaire de revenir sur son erreur, le médecin-major avait fait suivre son décret d'une prescription non moins originale : à Mondovi, tous les habitants sans distinction d'âge étaient astreints à danser chaque soir. Cet exercice, « propre à activer le mouvement du sang », aurait aussi les meilleurs effets sur le moral de la colonie, espérait-il. Mondovi ne comptant aucun musicien, on s'en remit à un violoneux de Barral nommé Crakouski. Pour cent sous par séance, celui-ci s'engageait à dispenser valse et quadrilles jusqu'à en avoir le vertige. Il faut dire que le médecin-major avait fait bonne mesure en décrétant que le bal aurait lieu tous les soirs depuis le coucher du soleil jusqu'à deux heures après minuit. Les colons avaient reçu la nouvelle avec consternation. Puis, contre mauvaise fortune, ils avaient fait bon cœur.

Le musicien se donnait à sa tâche avec ardeur. Accompagné par deux soldats de la clique, il faisait succéder sans relâche charges fougueuses, bourrées paysannes, mélodies langoureuses, marches de chasseurs à pied, sans oublier, bien sûr, les polkas. Les origines de Crakouski se manifestaient alors dans

les rythmes qui jaillissaient de son instrument, entraînant les corps dans des galops délirants. Suivaient des airs de balalaïkas qui vous arrachaient des larmes. De son archet magique, le violoneux dosait à merveille tristesse et gaieté. Les chandelles se montraient impuissantes à chasser l'obscurité de la grande tente. Dans cette pénombre propice, le crincrin vinaigré du violon rappelait à la vie les danseurs fatigués. Le temps de quelques heures, on partageait ici les chagrins, on retrouvait la chaleur d'un regard, la douceur d'un geste de compassion.

Le musicien de Barral tirait de son violon des plaintes qui chaviraient les cœurs. Et sous sa direction chacun faisait de son mieux pour exorciser les démons. Chaque nuit, la barbiche en pointe, le violoneux célébrait les victoires de l'amour sur la mort. Grisés de musique et de mouvement, les plus atteints, même, agitaient leur maigreur de spectre dans l'atmosphère torride de la tente. Giges, gavottes, chaconnes, passacailles se succédaient, seuls les danseurs les plus solides pouvaient résister à cette épreuve. Alors, dans cette lumière de fin du monde, le carnaval macabre s'était mué en ballet des ombres. Crakouski accélérail la cadence. Son instrument dispensait sans relâche des notes pénétrantes, nasillardes, mordantes qu'il accompagnait de sa voix sépulcrale. De tous côtés, ce n'était que chemises dégrafées, épaules dénudées, blouses mouillées ; sarabande d'images suggestives, festival d'harmonies audacieuses et de variations surprenantes ; suivaient, dans l'ombre complice de la tente, de longs morceaux langoureux...

Jean-Baptiste regardait avec envie ces hommes et ces femmes qu'un rythme de rigaudon faisait oublier

leurs misères. Quelque temps, il était resté spectateur passif du bal singulier où se détachait la santé insolente de Rosine débordante de vie et qui suivait sans peine les rythmes les plus endiablés. Chaque soir, il attendait avec impatience le moment de la farandole. Danseurs et danseuses s’y trouvaient conviés en un gai galop, ronde étourdissante d’images qu’illuminait la gaieté de la couturière. Une nuit, le musicien de Barral, piqué par on ne sait quelle mouche, menait la ronde à un train d’enfer. Les danseurs défilaient en une succession si rapide que les images se confondaient. « Jean-Baptiste ! ». C’était Rosine, des mèches collées sur les tempes, le regard pétillant de malice. Le teint illuminé par l’effort, elle l’avait entraîné dans une farandole qui n’avait pris fin qu’avec le bal quand, les dernières chandelles éteintes, ils avaient pris ensemble le chemin de la baraque.

À la folie des corps s’était bientôt jointe celle des âmes. Chacun se laissait prendre dans le tourbillon de l’oubli, découvrait le réveil des sens engourdis, retrouvait la saveur de plaisirs interdits. Un léger sourire sur les lèvres, Crakouski donnait la mesure...

Désormais, dans cette connivence aiguisée par les épreuves, fornication et luxure n’étaient plus péchés mais hommages rendus en commun à la vie. Crakouski faisait vibrer ses cordes d’une main experte. Les pans de toile de la tente livraient passage à des couples pressés de se perdre dans l’obscurité. Là, dans l’ombre du fossé, sous la caresse chaude de la nuit d’été, l’archet du violoneux rythmait des ébats torrides. La charge des lanciers se faisait assaut violent de cosaques et, livrées à des explorations impatientes, des veuves consentantes revenaient à la

vie. Crakouski brutalisait son instrument d'où s'échappaient de longues plaintes.

Jean-Baptiste émergeait d'une longue période de solitude. Rosine, têt privée des plaisirs de la chair, paraissait décidée à rattraper le temps perdu. Son entrain naturel, sa nature généreuse cachaient des trésors de tendresse. Jean-Baptiste ne ménageait pas les preuves de sa reconnaissance pour la couturière aux mains fines et douces...

Le capitaine Blanchet observait les résultats de l'étrange thérapie d'un œil atterré... Le travail des colons souffrait des débordements du bal qui achevait de mettre sur le flanc la plupart des hommes. La colonie donnait en outre le plus lamentable exemple de ce relâchement moral que l'officier abhorrait. Au sein de la troupe, même, ordre et discipline commençaient à pâtir du voisinage de ce foyer de licence et l'officier redoutait par-dessus tout que cela ne se sache en haut lieu. Il convenait de renoncer au plus vite à cette expérience détestable. Pour convaincre le médecin-major de l'urgence d'une décision, le capitaine avait requis le soutien de l'aumônier. Il avait été déçu de constater que le directeur de conscience montrait une indulgence surprenante pour les péchés de ses ouailles. Mais les farandoles endiablées avaient révélé leur vrai visage, celui de sarabandes infernales, lorsqu'avait été découverte une conséquence inattendue du bal : en peu de temps, celui-ci défaisait des couples que rien jusqu'alors n'avait pu séparer. Le capitaine ne savait plus à quel saint se vouer lorsqu'un événement macabre était venu à son secours. Par un matin d'été, au lever du soleil, on avait découvert dans le grand fossé les corps de deux amants gisant, enlacés ; morts

dans le péché d'amour, l'adultère, la damnation éternelle.

Crakouski se vit enjoindre de quitter Mondovi sur l'heure et de ne plus y remettre les pieds. Désormais, dès la tombée du jour, tous les membres de la communauté, mariés, veufs ou célibataires étaient consignés chez eux. Un système très militaire d'appel et de contre-appel venait appuyer ce couvre-feu et les contrevenants s'exposaient à des sanctions exemplaires. Ainsi, faute de regagner les corps et les esprits, le calme fut-il rétabli au sein de la colonie. Rosine et Jean-Baptiste purent mesurer leur chance de n'être séparés que par une cloison de planches. Il suffisait de déplacer deux d'entre elles pour disposer d'un passage discret. Leurs désirs aiguisés par cette entorse au règlement les jetaient alors dans des étreintes brûlantes.

Dès le début de l'été, il fallut se rendre à l'évidence : creusés trop haut au-dessus de l'oued, les puits de la colonie parvenaient à peine à fournir l'eau de boisson. L'éloignement de l'oued constituait alors un obstacle insurmontable pour les femmes qui allaient y laver leur linge ou y puiser de l'eau. Dangereux et fatigants, ces va-et-vient incessants devaient être escortés de soldats. À la fin du mois de juillet, le niveau de l'eau continuait de baisser de façon préoccupante et le capitaine Blanchet s'inquiétait des conséquences qu'aurait un siège pour la colonie privée d'eau. Aussi décida-t-il de construire un nouveau camp plus proche de l'oued. On craignait les effets néfastes de ce voisinage sur la santé des colons mais le manque d'eau représentait un danger bien pire. Les sapeurs du Génie aménagèrent une plate-forme empierrée, entourée d'un fossé de dix

mètres de large et de quatre mètres de profondeur, doublé d'une enceinte de pieux. Huit bastions régulièrement espacés achevaient de lui conférer une allure martiale. Ces précautions s'imposaient dans un environnement où chaque buisson pouvait dissimuler un Arabe et où la vase des marécages portait partout les traces des fauves. S'étant attardé après la tombée du jour, un colon avait échappé de justesse aux hyènes et aux chacals. Une nuit, une vache, une de ces vachettes de Guelma à peine plus grandes que des ânes, fut enlevée de son étable et retrouvée à moitié dévorée auprès de la palissade. Seul, un lion avait pu la transporter jusque-là. Les familles s'étaient régalingées de sa carcasse... Le moment du transfert venu, on avait démonté les baraquements que les colons voulaient disposer dans la nouvelle enceinte avec davantage de fantaisie. C'était compter sans le capitaine Blanchet qui exigea que la géométrie rigoureuse de l'ancien camp soit strictement reproduite. Rosine s'était réjouie de cette exigence qui lui donnait l'assurance de n'être pas séparée d'un voisin dont, il est vrai, elle n'avait jamais eu à se plaindre. Elle constata que la satisfaction de Jean-Baptiste était aussi grande que la sienne.

Cependant, il n'était pas interdit d'améliorer le confort des baraquements et cela avait donné lieu à une débauche d'imagination. Un certain Puchol avait décidé de fabriquer les briques qui faisaient tant défaut. À Mondovi, la glaise ne manquait pas et, dans la roche du coteau, un four avait été creusé. Un ancien chaudiériste y avait entassé assez de fagots pour nourrir un feu d'enfer pendant toute une nuit. Puchol avait défourné le quatrième jour et il comptait ses briques en se frottant les mains. Hélas, la première

pluie avait suffi à réduire l'argile imparfaitement cuite en un tas de débris. À Puchol, surnommé depuis monsieur de Briquemolles, avait succédé Bizot qui avait déclaré : j'ai mon idée. Un nouveau four avait été creusé dans un mamelon du voisinage et on y avait entassé force moellons de calcaire. À son tour, ce second four avait été garni de fagots. Ces préparatifs avaient coûté des semaines de labeur et les initiés disaient : « Vous verrez, Bizot va nous fabriquer de la chaux ». Et tous les Mondoviens de se réjouir en pensant aux enduits, aux crépissages et aux badigeonnages qu'ils allaient faire. Certains fêtaient même l'événement par avance. La suite démontra que ceux-là n'avaient pas eu tort... Le jour du défournage, chaque colon reçut deux sacs de la précieuse chaux. Mais au contact de l'eau celle-ci devint aussi compacte que la roche qui lui avait donné naissance. Bizot, désormais, était devenu monsieur de la Chaux Dure.

Jean-Baptiste suivait avec compassion les efforts d'émigrants parisiens s'entêtant à reproduire les matériaux utilisés en France. Résolu, comme les autres, à se protéger de la chaleur insupportable, il avait observé avec intérêt ces habitations indigènes que tous, ici, appelaient gourbis. Leurs murs et leurs toits étaient constitués d'un mélange de paille et d'argile foulée qui, à l'absence des galets près, n'était pas sans rappeler les murs des maisons de Chatte. La glaise se trouvait partout, les joncs poussaient à profusion dans le marécage ; utilisant les planches du baraquement comme coffrage, il parvint à doubler les parois de bois d'un revêtement aussi efficace contre la canicule que contre les moustiques. Le toit fut garni à son tour d'une épaisse couche de joncs dont les vertus

isolantes dépassèrent toutes les espérances. La cloison qui le séparait de Rosine échappa à ces aménagements. À ceux qui s'en étonnaient avec un air narquois, il était facile de répondre qu'à l'intérieur de la baraque cette isolation était inutile.

L'oued Gueroud ne tarda pas à se révéler plus dangereux encore qu'on pouvait craindre... Un jour, des équipes étaient occupées à couper des roseaux dans son lit lorsque la pluie s'était mise à tomber. L'oued conservait son aspect inoffensif et les gouttes, lourdes et chaudes, étaient si éparses que les colons n'avaient pas cru bon de cesser leur travail. C'est alors qu'une énorme masse d'eau s'était précipitée vers eux. Trop avancés vers le milieu de l'oued, deux hommes avaient été pris par le flot ; une muraille d'eau, de terre et de broussailles les avait projetés contre la rive avec tant de violence que leurs corps avaient paru se disloquer. Deux nouvelles tombes avaient été creusées dans le tuf de la colline, abritées des hyènes par de gros blocs de calcaire. Dans les jours suivants, les pluies torrentielles de l'équinoxe s'étaient abattues sur le camp, submergeant le grand fossé qui prit l'apparence d'une douve. La crue avait rendu impraticables les gués qui coupaient la route de Bône. L'idée que toute aide de l'armée était rendue presque impossible ajouta au sentiment d'insécurité qu'éprouvait la colonie depuis le drame survenu à Barral. Là-bas, un voiturier nommé Roulleau avait construit une écurie flanquée d'une remise pour les carrioles et de trois chambres pour les voyageurs. Le tout constituait l'Hôtel du Roulage qui faisait la fierté de Barral. Or, profitant d'une nuit pluvieuse, des brigands avaient percé le mur de l'écurie pour s'emparer des chevaux et des mules. Effrayés par la

graisse d'hyène dont les voleurs avaient coutume de s'enduire, les chiens n'avaient pas donné l'alerte. L'affaire se serait limitée à un simple vol si, par un triste hasard, le fils du voiturier n'avait été surpris dans la grange où il dormait à la recherche d'un peu de fraîcheur. Le malheureux avait été abattu d'une décharge de chevrotines. Peu après, un colon qui conduisait à Bône sa femme sur le point d'accoucher, s'était enlisé en pleine nuit. Voulant aller chercher de l'aide, il avait commis l'imprudence de laisser son épouse. La malheureuse avait été retrouvée éventrée, son enfant à demi dévoré par les chacals. Depuis, chacun se rendait au champ le fusil à l'épaule.

En attendant les verts pâturages dont beaucoup continuaient de rêver, les colons durent admettre que la chèvre était le seul animal capable de subsister dans les terres ingrates de la colonie. Jean-Baptiste n'était pas étranger à cette prise de conscience. Aussi avait-il été requis pour accompagner l'un des sous-officiers du camp jusqu'au marché de Bône avec la mission d'y acquérir des chevreaux. Le sergent et un brigadier qui parlait arabe montaient deux chevaux, laissant à Jean-Baptiste le soin de mener les mules et le chariot. Parvenus en un lieu que le brigadier appelait Dréan, ils découvrirent que les eaux de la Seybouse étaient sorties de leur lit et atteignaient le monticule de Sidi-Bouzid. Parlant tous à la fois, trois Arabes avaient raconté que l'oued était entré en crue le matin même, recouvrant cette surface en moins de trois heures. L'eau coulait avec une fureur et une rapidité effrayantes. Ils comprirent l'émotion des indigènes en apprenant que sept des onze maisons du hameau voisin avaient disparu avec tout ce qu'elles contenaient, y compris leurs habitants emportés par

les remous énormes. Le sergent ordonna de rebrousser chemin. Redoutant que la route du retour soit impraticable, il envoya le brigadier en éclaireur. Ses craintes étaient fondées. Le gué qu'ils avaient franchi peu de temps auparavant était coupé par la crue. Le piège s'était refermé sur eux. Réfugiés sur la plate-forme du chariot, ils passèrent une nuit pleine d'anxiété, le regard rivé sur les eaux qui les encerclaient.

À l'aube, alors qu'ils avaient plongé dans un mauvais sommeil, ils avaient été réveillés par des cris horribles. L'un des derniers gourbis du douar était en train de disparaître dans les flots. Les sept malheureux qui avaient cherché refuge sur son toit s'engloutirent sous leurs yeux. Peu après, une femme et l'enfant qu'elle tenait dans les bras avaient été emportés à son tour, promis au même sort que leurs compagnons d'infortune. Par bonheur, un des remous qui agitaient les eaux de l'oued les avait poussés vers la rive. D'un bond Jean-Baptiste avait franchi la ridelle et, s'avançant aussi loin que le permettait la force du courant, il parvint à refermer ses doigts sur un petit poignet. Les ongles de la mère glissèrent sur son bras puis il la vit disparaître dans les flots. Il allait suivre le même chemin quand les rênes de l'attelage, lancés par le brigadier, l'aidèrent à se tirer de ce mauvais pas. L'enfant était sauf. Accouru, un Arabe en pleurs voulut lui baiser la main. Autour d'eux, des hommes, des femmes, faisant force civilités, les convièrent à partager des galettes qu'ils acceptèrent de bon cœur, n'ayant rien avalé depuis la veille au soir. Le brigadier même s'était laissé émouvoir par autant de reconnaissance. Puis, se ressaisissant, il avait reproché à Jean-Baptiste d'avoir exposé sa vie

pour rien : « En dépit des apparences, pour ces gens, une vie de plus ou de moins n'a guère d'importance... ».

L'expédition au marché de Bône avait été repoussée à la semaine suivante. Dans la plaine, le passage des eaux ne se marquait plus que par les fondrières où gisaient des cadavres d'animaux. Cette campagne désolée contrastait avec les abords de la ville où des haies de figuiers de Barbarie entouraient des vergers plantés d'orangers. Plus avant, des maisons aux toits en terrasses et aux fenêtres rares formaient des rues étroites au long desquelles s'alignaient des échoppes de barbiers, de cordonniers, de menuisiers, de marchands d'étoffes, regroupées par corporations. Des marchands avaient disposé leurs denrées sur des nattes déroulées à même le sol. Des dattes, des graines, des fruits secs, des épices inconnues formaient des tas colorés d'où montaient des parfums violents. À côté, des pâtisseries diverses s'élevaient en pyramides luisantes de miel. Plus loin, des bouchers se tenaient près d'amas de viande coupée en petits morceaux. Les mouches arrivaient par nuées du marché à bestiaux voisin. Marchands et acheteurs parlaient et gesticulaient beaucoup. Interrogé sur l'absence de femmes, le brigadier affirma qu'à la ville, celles-ci restaient chez elles.

Sur le marché, s'agitait une multitude d'Arabes autour de chevaux, d'ânes, de mulets, de dromadaires. Jean-Baptiste retrouva avec plaisir l'atmosphère de marché aux bêtes qui lui était familière. Pour la première fois, il voyait de près des dromadaires dominant de leurs longs cous des bourricots aux os saillants. Des animaux aux pattes entravées clopinaient çà et là, mettant la seule note exotique

dans ce marché ne différant guère de ceux que Jean-Baptiste avait vus ailleurs. Marchander par l'intermédiaire d'un interprète en uniforme n'était pas chose aisée. Néanmoins, sans dépasser les crédits alloués par le capitaine, ils réunirent en peu de temps une vingtaine de chevreaux à la vigueur prometteuse. Ici, les chèvres, aussi sèches que la terre qui les nourrissait, étaient uniformément noires. Leurs mamelles indigentes laissaient mal augurer de leur production de lait. En revanche, elles donnaient une impression de rusticité qui inspirait confiance à l'ancien éleveur de Chatte. Leurs animaux alignés dans le chariot, ils reprirent le chemin de Mondovi après avoir chargé des sacs de farine à l'Intendance. Dans les passages qu'ils avaient franchis sans difficulté le matin même, le chariot alourdi menaçait à chaque instant de verser. Après mille détours, ils pensaient rejoindre la colonie avant la nuit quand, parvenus à l'endroit où la crue les avait arrêtés quelques jours plus tôt, ils se laissèrent prendre dans une fondrière. Le chariot menaçait de se coucher sur le flanc et, malgré l'aide des deux chevaux de selle, les mules étaient incapables d'arracher à la boue le lourd chargement. Décharger le chariot dans cet environnement n'eût abouti qu'à gâter la farine. Le brigadier fut donc envoyé à la colonie pour y demander du secours.

Laissant le chariot à la garde du sergent, Jean-Baptiste avait proposé d'aller couper des joncs et des roseaux pour renforcer le sol devant les roues. Il s'était mis à trancher les tiges, s'efforçant d'en rassembler le plus possible avant la tombée de la nuit, quand, se redressant pour souffler un peu, il vit apparaître sous ses yeux les sabots, puis le poitrail,

puis la tête d'un petit cheval au regard fou. De l'ample burnous qui le surmontait dépassaient deux mains brunes qui pointaient vers lui un fusil. Derrière le long canon, le chien était armé, il en voyait distinctement les mors enserrant la pierre à feu. Le doigt sur la détente, le cavalier enturbanné le fixait d'un regard dur. Un court instant, ils se mesurèrent des yeux. Puis, sans raison apparente, l'homme baissa son arme en prononçant des paroles incompréhensibles. Pour finir, portant sa main à son cœur, il inclina la tête en signe de salutation puis il disparut dans les fourrés. Alors, seulement, Jean-Baptiste réalisa que cet Arabe à la mine altière était l'un de ceux qui l'avaient remercié si chaleureusement une semaine plus tôt alors qu'il venait d'arracher l'enfant à l'oued. Cette bonne action venait de lui sauver la vie. Le sergent l'attendait près du chariot. Le gradé n'avait rien vu, rien entendu. Lui, n'éprouva pas le besoin de conter sa mésaventure. Simplement, tandis qu'ils attendaient le retour du brigadier, il avait demandé :

– Ces Arabes, qui sont-ils ?

– Vous le savez aussi bien que moi...

– Je voulais dire, comment vivent-ils ? Où sont leurs terres ? À qui appartenaient celles que nous défrichons ?

– Ce n'est pas notre affaire... Ils ont leurs terres, nous avons les nôtres, défrichées à la sueur de notre front. Tout est bien ainsi...

Il éprouvait des sentiments étranges pour cette terre qu'il arrosait de sa sueur sans parvenir à la considérer comme sienne. Victimes de cette même impression, d'autres défricheurs l'attribuaient à ce

labeur collectif qui leur ôtait le sentiment d'œuvrer à leur destin. Des colons étaient allés en délégation demander au capitaine de diviser le terrain en parcelles que l'on répartirait entre les cultivateurs, lesquels, disaient-ils, avaient été appelés sur ces terres pour en devenir propriétaires. Mais le capitaine ne faisait qu'appliquer les règles en vigueur dans toutes les colonies ; il avait insisté sur la beauté de ce travail mené en commun qui trouverait plus tard sa récompense. Pour finir, il avait donné en exemple l'abnégation des militaires. Le capitaine avait jugé utile de rappeler que les colons, propriétaires de rien, étaient ici pour faire leurs preuves. Au cours de la discussion qui s'était poursuivie dans la friche, Jean-Baptiste, de nouveau, avait demandé : « Ces terres, à qui étaient-elles ? ». À sa grande surprise, il avait découvert qu'aucun des défricheurs, même parmi les plus anciens, ne s'était posé la question. De l'avis général, celle-ci fut déclarée sans objet puisqu'on était là par la volonté de la France et qu'on y resterait par la force de ses armes, la terre appartenant à ceux qui la travaillent et la défendent... Ni la force de cette conviction, ni les arguments qui la fondaient n'avaient effacé un malaise qu'il se résigna à garder secret. De ce jour, il se mit à observer avec plus d'intérêt les Arabes qui passaient dans une indifférence ostensible. Tandis que les colons s'éreintaient au défrichement, des indigènes les contemplaient parfois, du haut d'un mamelon où, des heures durant, ils restaient accroupis sur leurs talons. Nulle parole ne s'échappait de leurs lèvres, nul sentiment ne se lisait sur leurs visages. Des colons excédés leur lançaient des pierres.

La fin du défrichement eut pour conséquence le départ de la garnison dont le commandement jugeait la présence inutile dans une zone où la politique de pacification avait porté ses fruits. Seul, était maintenu le capitaine Blanchet dont la fonction se prolongerait jusqu'à l'élection du premier maire. Le départ de la troupe fut marqué par l'assouplissement de la discipline mais la satisfaction qui en résultait était tempérée par le sentiment d'insécurité qui investit la colonie lorsque se turent les derniers clairons. La méfiance qui pesait sur les transportés de 1848 avait empêché la constitution du dépôt d'armes et de munitions qu'ils réclamaient en vain au commandement. Peut-être était-il préférable que le maintien de l'ordre reste l'affaire de l'armée. Pourtant, quelques semaines plus tard, une terrible alerte permit de vérifier que les craintes des colons étaient fondées. On apprit que les tribus environnantes avaient massacré des employés forestiers et brûlé leurs habitations. Excités par leurs marabouts et conduits par des caïds trahissant leur serment à la France, les insurgés s'étaient rassemblés le long de la Seybouse dans sa partie comprise entre Mondovi et le moulin de Barral. Les colons ne possédaient que quelques fusils de chasse et fort peu de munitions. Un habitant du village avait enfourché un cheval pour aller prévenir le commandement militaire de la place de Bône. Mais que faire en attendant l'arrivée de la troupe qui, dans le meilleur des cas, ne se produirait pas avant plusieurs heures. Les hommes en discutaient sous un hangar où des charrues avaient été remisées faute de bœufs. L'un d'eux avait lancé d'un ton amer : « Des canons seraient bien plus utiles ! ». L'idée avait jailli d'un

coup : « Allez chercher des tuyaux de poêle ! » avait ordonné Jean-Baptiste d'un ton décidé. Imité par d'autres, il avait hissé sur l'un des bastions un avant-train de charrue sur lequel fut installé un tuyau de poêle. Vus de loin, ces affûts de fortune imitaient assez bien des canons. Assez, en tout cas, pour calmer l'ardeur des assaillants. Les spahis accouraient de Bône à bride abattue. Une compagnie de fantassins suivait à marche forcée. De cela, les colons ne savaient rien mais les Arabes, prévenus par leurs guetteurs, avaient repassé la Seybouse pour se retrancher dans les broussailles. Le commandant du détachement, emporté par sa bravoure, s'était imprudemment avancé. Sa monture avait été tuée sous lui par une décharge des fusils arabes et l'officier avait été décapité avant que ses cavaliers puissent lui porter secours. On avait eu le plus grand mal à arracher sa dépouille à ses meurtriers. Il se disait que les révoltés voulaient égorger tous les habitants de la colonie. Après quoi, ils devaient se ruer sur Barral...

Dans la confusion générale, personne ne put se rappeler qui avait eu l'idée des faux canons. Au grand soulagement de Jean-Baptiste. La pensée que le cavalier au long fusil se trouvait peut-être parmi les assaillants, lui donnait un sentiment pénible. On disait que la révolte des Arabes était en rapport avec la prise récente de Biskra que les hommes du général Herbillon avaient enlevée au prix d'un assaut terrible. Ivres de sang, les zouaves avaient massacré tous les habitants de la ville dans de véritables scènes d'horreur. Les habitations ravagées, les palmiers coupés, les militaires français avaient laissé derrière eux une oasis ruinée pour de longues années. Dans

ces contrées lointaines de l'immense Algérie ne se trouvait aucune colonie, seulement des espaces déserts que l'on se disputait âprement. Son frère Julien se trouvait-il impliqué dans ces conquêtes ? Était-il encore vivant ? Apprenant que le « transporté » comptait un militaire dans sa famille, le capitaine Blanchet lui avait promis de s'informer du sort du Chasseur d'Afrique Julien Brussiaud.

On apprit plus tard que le 24 de ce même mois de janvier l'Assemblée avait voté une loi décidant que tous les insurgés de juin 48 détenus à Belle-Isle seraient assujettis au travail forcé dans un établissement spécial en Algérie. Les transportés qui feraient preuve d'une bonne conduite pendant trois ans, obtiendraient la concession d'un lot de terre au sein de l'établissement. La transportation cesserait de plein droit au bout de dix ans. En attendant l'aménagement de ce camp près de Lambèse, une partie des condamnés avait été internée dans la Kasbah de Bône après que le général Saint-Arnaud en personne les eut traités « d'hommes de rien ». Les transportés n'étaient décidément pas en odeur de sainteté ! Aussi, l'annonce de la création d'un poste d'institutrice arriva-t-elle à point pour mettre du baume sur les plaies. On apprit que mademoiselle Jenny Rivaud avait été recrutée aux frais du gouvernement général moyennant un traitement annuel de cinq cents francs. Mondovi comptait un nombre suffisant d'enfants en âge d'être scolarisés. Tout montrait que l'augmentation de cette population infantine était appelée à perdurer en dépit des pertes causées par le choléra. Comme une compensation aux dommages subis par la colonie, une vague de naissances s'était produite après l'épidémie. Les

registres du capitaine Blanchet montraient que le sommet de cette vague se situait neuf mois précisément après l'épisode du bal, donnant une justification imprévue à l'ordonnance si décriée du médecin-major. Dans l'attente d'un bâtiment plus honorable, un « gourbi-école » fut édifié à la hâte. Tout juste débarquée de France, Jenny Rivaud eut quelque peine à cacher son étonnement devant sa nouvelle école. Elle se mit au travail comme si de rien n'était, avec une conscience professionnelle qui ne tarda pas à porter ses fruits.

Si les uniformes avaient disparu de la colonie, il n'en était pas de même sur la route de Constantine où les unités militaires se succédaient sans interruption. On disait que cette activité anormale était en rapport avec les méfaits d'un rebelle nommé Bou Baghla. Un beau matin, branle-bas de combat ! Trois mille hommes avaient établi leur cantonnement le long de l'oued. Cette concentration de soldats réjouissait ceux des colons qui pensaient en tirer profit. Quelques-uns de ces commerçants improvisés n'avaient pas résisté à la tentation d'allonger leur vin par de l'eau puisée dans l'oued. Astuce trop grossière pour tromper des soldats initiés à toutes les ruses. La nuit venue, tandis que les colons s'étaient rassemblés sur le coteau pour jouir du coup d'œil qu'offraient les feux de bivouacs, « l'arrière-garde » des militaires avait razié les poulaillers avec le savoir-faire inégalable des « chacals » de l'armée d'Afrique. Le lendemain matin, de tous côtés, ce n'étaient que cris et malédictions. Mais, tambours battant et clairons sonnans, les soldats avaient repris leur route, sac au dos...

Nombreux étaient les colons qui avaient transformé la terre desséchée, aux abords des baraquements, en jardins où poussait toute une production potagère. Sur la terre africaine, rien ne se faisait comme ailleurs et la végétation elle-même ne montrait aucun respect pour les saisons. Il est vrai que celles-ci n'étaient pas toujours faciles à discerner, passant sans transition du froid humide à la chaleur torride et, de la sécheresse extrême aux pluies diluviennes. Semés dès le mois de décembre, fèves, petits pois, pommes de terre arrivaient à maturité dès la fin du mois d'avril. Cette première année de production se présentait sous les meilleurs auspices lorsqu'à la mi-mars, alors que l'hiver avait livré ses dernières batailles, un vent du désert balaya le Sahel de son souffle brûlant. Pour Jean-Baptiste, c'était la première rencontre avec le sirocco à la réputation détestable. Les colons cherchaient refuge dans les baraquements transpercés par des rafales furieuses. Dans des hurlements assourdissants, feuilles, branchages, planches, tôles arrachées aux bâtiments volaient dans les rues du village. Pliés à se rompre, les arbres se tordaient dans des craquements impressionnants. Ce n'est qu'à l'heure où l'ouragan fit place à un vent d'ouest plus clément que l'on put prendre la mesure du désastre. De toute part ne se voyait que végétation desséchée, défeuillée, brisée, déracinée. Il semblait que le vent ait bu jusqu'à la dernière goutte d'eau et de sève. En quelques heures, le sirocco avait emporté tous les rêves, laissant habitations et plantes couvertes d'une couche épaisse de poussière. Jean-Baptiste et d'autres colons avaient enfin compris pourquoi tous les jardins arabes s'entouraient de haies de cactus. Outre la protection

qu'elles fournissaient, ces plantes étranges semblaient indifférentes aux caprices du temps, produisant envers et contre tout leurs précieuses « figes de Barbarie ». Seuls les dromadaires parvenaient à consommer leurs feuilles charnues mais terriblement épineuses. Mais lorsque Jean-Baptiste proposa d'introduire dans la colonie ces plantes miraculeuses, il provoqua l'indignation de ceux, nombreux, qui jugeaient que ces cactus faisaient « trop arabes ». Sans doute en était-il de même du dromadaire, situé lui aussi de l'autre côté de cette barrière séparant deux mondes voisins mais terriblement étrangers l'un à l'autre...

Coulant sur le coteau de Sidi-Meïna, la lumière généreuse du ciel de printemps colorait les pousses de blé d'un vert éclatant. Semé à l'automne, l'hectare de froment avait levé d'une manière satisfaisante et il donnait à Jean-Baptiste les meilleurs espoirs quant à sa première récolte. Il lui tardait d'achever le défrichement des deux hectares du haut où la terre, débarrassée des cailloux les plus gros, serait bientôt ensemencée en blé de printemps. De la récolte qu'il tirerait de ces trois hectares, il envisageait de faire quatre parts. La première ferait la semence de l'année suivante. De la seconde, il disposerait à sa convenance pour la farine et les achats courants. Le produit de la troisième serait expédié à Chatte où Pierre-Auguste allait sur ses quinze mois. Quant à la manière d'utiliser la quatrième, il hésitait encore, pesant et repesant les termes de la lettre qu'il voulait écrire à Charles Delmas, souhaitant donner mandat à l'avocat pour le représenter auprès de Catherine Bouvier...

À la voix qui sans répit le ramenait vers le passé, s'opposait celle qui, jour après jour, lui répétait que désormais il était temps de regarder vers l'avenir. Les attentions de Rosine contribuaient à faire grandir le sentiment, de plus en plus souvent éprouvé, que, s'il se tournait résolument vers elle, la terre d'Afrique lui ferait peut-être oublier celle du Dauphiné. Cet espoir s'assombrissait d'une inquiétude : pourrait-il rompre impunément les liens qui l'unissaient à sa terre natale ; et, plus encore, à ceux des siens qu'il avait laissés là-bas ? Il aimait l'idée que Pierre-Auguste puisse grandir sur la terre généreuse où reposait celle qui lui avait donné sa vie. Ainsi, lorsque son fils viendrait vivre en Algérie, ce dont le colon ne doutait pas, il se serait nourri de la sève du pays de ses ancêtres.

Outre son activité de couturière, Rosine avait installé de son côté une petite mercerie. Vivant pour ainsi dire ensemble, faisant table commune, partageant souvent le même lit, ils avaient conservé d'un tacite accord la cloison qui séparait leurs deux logements. Séparation virtuelle marquant la peur de compromettre ce bonheur que Rosine goûtait sans arrière-pensée et que Jean-Baptiste contemplait, la gorge serrée. Les liens qu'il développait, jour après jour, avec la rude terre d'Afrique, la lumière violente qu'il avait appris à aimer, les sentiments si forts qui l'unissaient à sa douce voisine, faisaient naître en lui des moments d'exaltation auxquels succédait le même tourment. Rosine faisait de son mieux pour calmer cette peine dont les causes lui échappaient.

Cette lettre, il en différait chaque jour l'écriture. Non pas qu'il ait le moindre doute quant à sa capacité à la rédiger. Ses craintes étaient d'une autre nature.

De Chatte, lui-même n'avait reçu aucune nouvelle et il se contentait de ce silence avec une résignation qui n'était pas sans l'étonner. Il y voyait parfois une certaine forme de lâcheté. N'étant pas homme à se contenter de faux-semblant il y avait décelé ce qu'il aurait pu appeler « la peur de savoir ». Peur d'apprendre faisant écho à une peur de dire assez forte pour imposer aux uns et aux autres ce silence. Il s'étonnait que ce choix de se taire puisse être partagé, sans exception, par tous ceux qu'il avait laissés là-bas. Quelle était alors cette vérité si atroce que l'on refusât de l'en informer ? Il avait rejeté l'idée qu'il pût s'agir d'une mauvaise nouvelle concernant son fils Pierre-Auguste, ou sa mère Antoinette, ou encore son frère Julien, militaire en Algérie et dont il ne savait toujours rien. Aucun de ces malheurs supposés n'était à la mesure du silence qu'il était censé imposer. Chacun exigeant même qu'il en fût informé sans délai. Aurait-il pu s'agir, même, de Catherine ou de son enfant. Demeurait alors l'hypothèse d'un désastre encore plus terrible. Au point de laisser sans voix ceux qui avaient connaissance de cette vérité effroyable. Ainsi posée, la question menait avec une acuité impitoyable à une même réponse, celle qu'il refusait d'envisager. Oui, c'est cela, il ne pouvait s'agir que de Sylvestre. L'enchaînement tragique des actes qui avaient causé autour de lui tant de souffrances trouvait son origine dans le refus de dénoncer l'enfant sauvage ; innocent non pas dans les faits mais par nature. Se pouvait-il que ce choix aux conséquences si terribles se solde par un échec épouvantable ?...

Il travaillait sa terre avec passion. Au moment où il parvenait à se convaincre qu'elle était sienne, levant

la tête pour souffler un peu, il découvrait l'indigène suivant son chemin séculaire du pas mesuré de son âne. Il cherchait en vain son regard. L'Arabe passait, imperturbable, gommant par son dédain souverain la présence de l'envahisseur détesté. Il se remettait à piocher la terre avec rage...

Cet ouvrage a été composé par Edilivre
175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis
www.edilivre.com



Tous nos livres sont imprimés
dans les règles environnementales les plus strictes

Imprimé en France, 2011
Dépôt légal : avril 2011